AM
1937
me

E74-21268

BOSTON UNIVERSITY

GRADUATE SCHOOL

Thesis

MÉTHODES POUR APPRENDRE UNE LANGUE ÉTRANGÈRE SPÉCIALEMENT ADAPTÉES AUX BESOINS D'UN ÉTUDIANT ADULTE DE CAPACITÉ SUPÉRIEURE

by

Samuel Raynor Meaker

(A.B., Princeton University, 1911; M.D., Harvard University, 1915)

submitted in partial fulfilment of the

requirements for the degree of

Master of Arts

1937

TABLE DES MATIÈRES

PAGE

Avant-propos: Réflexions générales sur notre problème..... 5

Définition de nos termes..... 6

Autres problèmes dans l'enseignement linguistique.. 14

Première partie: Les résultats que produit la méthode naturelle d'apprendre une langue..... 21

Connaissances nécessaires..... 25

Mots..... 26

Combinaisons irrégulières..... 30

Combinaisons régulières..... 34

Emploi pratique de ces connaissances..... 35

Les quatre voies de communication entre l'esprit et le monde extérieur..... 38

Voie visuelle..... 41

Voie auditive..... 42

Voie manuelle..... 43

Voie orale..... 44

Les éléments constitutifs de chaque voie.... 45

Appareils anatomiques..... 50

Postes psycho-physiques..... 52

Résumé..... 70

Deuxième partie: Des méthodes artificielles, comment peuvent-elles produire des résultats identiques à ceux qui proviennent de la méthode naturelle..... 73

PAGE

Techniques d'enseignement et d'étude..... 76

Conversation..... 78

Parler..... 79

Écouter..... 81

Lire..... 83

Écrire..... 86

Version..... 88

Études grammaticales..... 92

Études phonétiques..... 95

Études de vocabulaire..... 102

Apprendre par coeur..... 105

Dictée..... 107

Penser..... 109

Application de ces techniques au projet
d'atteindre chacun des buts suivants..... 111

Acquisition de connaissances..... 112

Ouverture de la voie visuelle..... 117

Ouverture de la voie auditive..... 118

Ouverture de la voie manuelle..... 119

Ouverture de la voie orale..... 120

Ouverture du poste d' émission..... 122

Observations et conclusions générales..... 126

Qualités de l'étudiant..... 126

Confection de programmes..... 128

Conclusions..... 131

Appendice: Recherches originales sur la grandeur

PAGE

et la composition de vocabulaires (six projets, avec des conclusions pratiques)..... 135

Projet I..... 136

Projet II..... 150

Projet III..... 169

Projet IV..... 184

Projet V..... 201

Projet VI..... 221

Résumé de conclusions pratiques..... 255

Sommaire..... 258

Bibliographie..... 263

A V A N T - P R O P O S

RÉFLEXIONS GÉNÉRALES SUR NOTRE PROBLÈME

RÉFLEXIONS GÉNÉRALES SUR NOTRE PROBLÈME

Le sujet de notre recherche paraît à première vue on ne peut plus simple. Est-il possible à un individu intelligent d'apprendre parfaitement une langue étrangère dans des conditions qui sont essentiellement artificielles? Voilà tout en bref la question à examiner. Et si la réponse est affirmative, par quels moyens peut-on parvenir le plus vite au but?

Mais à la réflexion, les détails de cette question ne sont pas aussi simples qu'ils en ont l'air. Au préalable, il faut définir beaucoup plus précisément cinq termes que nous venons d'employer à la légère, ou du moins dans une acception trop générale: individu intelligent, apprendre, parfaitement, langue, et conditions artificielles.

Individu intelligent. Pour apprendre une langue par la méthode naturelle, une intelligence très limitée suffit admirablement. Même un crétin physiologique parvient à parler sa langue maternelle. Il n'en est pas ainsi quand il s'agit d'apprendre une langue étrangère par des méthodes artificielles. Bien au contraire: l'intelligence de l'élève entre énormément en ligne de compte.

En employant le mot "intelligence" dans le sens le plus large, il faut considérer d'un côté la mentalité intrinsèque ou innée, et d'un autre côté l'instruction.

Du côté mentalité, disons d'abord que dans ce traité nous ne nous intéressons qu'aux esprits mûrs: en l'espèce, aux

personnes de plus de 16 ans. Parmi ces adultes il se trouve, comme tout le monde le sait, de grandes différences de capacités cérébrales. De tous nos semblables 20 pour cent sont nettement faibles d'esprit, sinon fous; 20 autres pour cent sont évidemment d'une intelligence supérieure; et le reste, au nombre de 60 pour cent de la population, constitue cet élément qu'on pourrait appeler, par charité, le groupe moyen. Nous ne nous intéressons qu'aux individus dont les capacités mentales se rangent à un niveau relativement supérieur; dans le tiers le plus élevé, par exemple, de cette échelle. Voilà pour l'aspect quantitatif de la mentalité. Il y a aussi un aspect qualitatif, que nous discuterons plus loin en parlant du choix le plus avantageux de méthodes artificielles.

Du côté instruction, tout en reconnaissant que l'intelligence et l'instruction ne sont pas le moins du monde identiques, on suppose que notre candidat hypothétique, notre individu intelligent, est du moins diplômé d'une école supérieure, sinon d'une université. Il a étudié, tant soit peu, la grammaire de sa langue natale. Il a suivi certains cours d'une langue étrangère, tout au moins - peut-être d'une langue morte, peut-être d'une langue vivante. Bien entendu, à présent il a oublié jusqu'au dernier mot de ces connaissances précieuses; mais peu importe, car il en garde certainement quelques traces, si vagues et imprécises qu'elles puissent être, dans son esprit subconscient.

Apprendre. Les travaux d'Hercule pâlissent en comparaison des efforts auxquels pourrait se vouer l'étudiant

d'une langue étrangère. A part des absurdités manifestes, comme le projet d'apprendre par coeur le dictionnaire tout entier, il y a une infinité de tâches possibles: consacrer de longues années, par exemple, à des recherches approfondies sur des technicités grammaticales, sur la philologie comparée, ou sur la littérature de la langue en question.

Mais nous sommes plutôt pratiques; nous nous intéressons dans la plus grande mesure à ce qui est évidemment utile pour la vie quotidienne. Dans ce sens-là, apprendre une langue, c'est se mettre en état de s'en servir, de l'employer facilement comme moyen de communication avec ses semblables. En communiquant les idées, il faut en recevoir et en émettre, et dans chacun de ces deux cas il s'agit de la parole écrite ainsi que de la parole parlée. Voici donc quatre capacités essentielles, à la base de toutes connaissances pratiques d'une langue: lire, écouter, écrire, et parler.

Lorsqu'on arrive à remplir intelligemment ces quatre fonctions, l'on a appris une langue à notre point de vue.

Parfaitement. Les quatre fonctions ci-dessus, peut-on espérer les remplir parfaitement, dans le sens littéral de ce mot? Non, malheureusement, car la vraie perfection est un attribut surhumain. Personne au monde ne parle sa langue maternelle sans quelques imperfections, qui sont en général beaucoup plus nombreuses que l'on ne s'en doute.

Par exemple, beaucoup de mes amis m'ont dit que mon anglais est exceptionnellement bon, même par rapport à un milieu

où tout le monde est bien instruit. Il est vrai que je possède un excellent vocabulaire, dont une grande partie est active, que je me connais en grammaire, et que pendant toute ma vie j'ai fait des efforts pour développer un style agréable en même temps que correct. Néanmoins, tant s'en faut que j'emploie la langue anglaise parfaitement. En lisant le roman le plus banal, je me heurte probablement à un ou deux mots que je ne comprends pas au juste. Une difficulté pareille arrive moins souvent quand j'écoute la parole parlée; plus d'une fois, cependant, j'ai eu à demander à un interlocuteur "Mais ce mot, que veut-il dire?" Je crois écrire l'anglais sans fautes. Mais lorsque je le parle, j'emploie parfois des mots que j'aurais de la peine à définir précisément; il y a quelques vocables que je prononce mal; et rarement, par inadvertance plutôt que par ignorance, je laisse échapper un solécisme grammatical. Malgré toutes ces confessions honteuses, je serais curieux de faire la connaissance de quelqu'un qui usât de la langue anglaise plus "parfaitement" que moi!

Le culte de l'absolu est une religion impraticable, ici comme ailleurs. Dans notre cas, un ridicule idéalisme mis à part, la perfection pratique n'est pas difficile à définir. C'est l'habileté de se servir d'une langue sans qu'aucun sentiment d'obstacle ni d'entrave ne se produise chez celui qui écrit ou parle, et sans que ne soit créée chez ses lecteurs ou ses auditeurs aucune idée d'incapacité ni d'étrangeté.

Langue. On parle généralement des langues française, anglaise, allemande, et c., comme si chacune d'elles était une

unité indivisible. Tant s'en faut. Nulle langue n'a un seul critère de forme. Au contraire, une langue n'est, en effet, que l'ensemble d'une bonne vingtaine de dialectes; et ceux-ci diffèrent entre eux selon de multiples variations de temps, de localité, et de niveau social.

A propos de temps, ni le français de Molière ni l'anglais de Shakespeare ne correspond au parler qui s'emploie aujourd'hui. Les différences régionales à un même moment ne sont pas moins marquées; témoin l'anglais de l'Angleterre et celui de l'Amérique, ou le français de Paris et celui du Midi. Et au point de vue social, il n'est pas nécessaire d'insister sur le grand gouffre qui sépare le parler du peuple d'avec celui des gens instruits. Toutes les variations ci-dessus concernent et la prononciation et le vocabulaire. De plus, il faut reconnaître que dans chaque dialecte il y a un style familier et un style élevé.

Mais notre idée du mot "langue", c'est principalement la langue commune parlée dans n'importe quelle région importante où cette langue s'emploie. Si l'on peut choisir, l'on préfère, par exemple, le français de Paris au français du Canada. A la langue parlée, il faut ajouter quelques connaissances de la simple prose littéraire, afin de s'emparer de tout ce qui est le plus utile, même nécessaire, dans la vie quotidienne.

Conditions artificielles. Quand un enfant apprend sa langue maternelle, il arrive à la connaître en suivant la méthode dite souvent naturelle, parfois directe. Les principaux traits caractéristiques de cette méthode sont au nombre de quatre.

Primo, une quantité illimitée de temps est disponible. L'enfant n'est pas pressé; il peut consacrer à sa tâche plusieurs heures par jour pendant plusieurs années. Et voilà comment, par le fait, le résultat se produit chez lui. Supposons que l'enfant commence à parler a l'âge de 1 an, qu'il atteigne le comble de son habileté linguistique quand il sort de l'université à l'âge de 22 ans, et qu'il soit en contact actif ou passif avec la langue 5 heures par jour en moyenne. Cela fait, au total, 38,325 heures d'études - ou plus précisément, d'exercices. Il se peut que moins de temps suffise théoriquement pour le faire parler, lire, et c., tout aussi bien; mais il n'en reste pas moins vrai que 38,325 heures constituent l'élément quantitatif de la soi-disant méthode naturelle, telle que tout le monde la pratique en réalité.

Secundo, l'enfant est continuellement entouré de "professeurs" compétents. A chaque moment il trouve à ses côtés des personnes qui lui servent de bons modèles, qui répondent à ses questions et résolvent ses difficultés, qui le corrigent au besoin. C'est une école qui se tient sans cesse, et dont le cours d'étude n'exige aucuns efforts.

Tertio - et ce détail est de toute première importance - pour l'enfant sa langue "vit", dans ce sens que chaque mot qu'il apprend est lié à un objet, un événement, ou une qualité dont l'expérience est entrée dans sa vie. En effet, de telles associations sont naturellement inévitables, car avant l'âge où il commence à faire ses études de littérature, l'enfant

s'intéresse peu à un mot à moins que le vocable n'exprime une idée qui soit déjà intéressante. Et en raison de cette liaison si étroite, le mot et l'idée s'évoquent l'un l'autre, tout spontanément. En d'autres termes, le mot symbolise quelque chose de réel, de bien connu, et de vivant.

Quarto, l'enfant possède certaines qualités de l'esprit qui ont tendance à diminuer, sinon à disparaître, chez l'adulte. Les jeunes personnes, et spécialement les tout petits enfants, sont des mimes naturels, comme des perroquets ou des singes. Ils n'ont aucune crainte que l'on se moque de leurs fautes, ce qui les débarrasse heureusement de toute contrainte fâcheuse. Et en partant de zéro, comme ils le font au début, point n'est besoin d'écarter nombre de fausses idées antérieurement conçues, ni d'accorder laborieusement ce qu'ils apprennent avec d'autres connaissances déjà acquises.

Une méthode artificielle (et il y en a une variété infinie) diffère à fond de la méthode naturelle sous les quatre aspects que nous venons de discuter. Bien entendu, dans la pratique tout système pour apprendre une langue renferme du naturel et de l'artificiel, qu'il s'agisse de la langue natale d'un enfant ou d'une langue étrangère qu'étudie un adulte habitant dans son pays à lui. L'enfant mêle à son système un élément artificiel dès le moment où il se met à étudier la grammaire et la littérature. L'adulte suit, en quelque sorte, la méthode naturelle en tant qu'il peut avoir l'occasion d'être en présence d'un professeur habile. Mais par le fait, les conditions qui s'imposent à l'adulte sont en général 95 pour

cent artificielles, et par conséquent dissemblables de celles dont jouit l'enfant. L'adulte n'a qu'un temps limité à consacrer à son travail; ses occasions de fréquenter les meilleurs professeurs sont peu nombreuses; pour lui les mots sont souvent des symboles inactifs plutôt que des symboles vivants; et parfois son esprit manque de souplesse. Ce sont là quatre difficultés formidables!

Résumé. Nous sommes maintenant en mesure de préciser notre problème sous la forme d'un cas représentatif.

Supposons le cas d'un Américain adulte. Le degré de son intelligence est mis hors de doute, car il exerce avec grand succès une profession savante. Quant aux détails qualitatifs de sa mentalité, disons qu'ils font un ensemble bien équilibré, considération faite et de leurs forces et de leurs faiblesses relatives. Il a reçu une bonne instruction, étant diplômé d'une de nos meilleures universités. Son cours d'étude a compris beaucoup d'anglais, un peu de latin, et une année d'allemand élémentaire. Un beau jour, à l'âge de 30 ans, il se met en tête que ce serait une bonne idée, un passe-temps intelligent en même temps qu'utile, d'apprendre une langue étrangère. C'est sur le français que tombe son choix: le français, dont il ne sait pas à présent une seule syllabe. Élevé comme il l'est dans un pays où le culte de l'efficacité règne suprême, il n'a pas l'habitude de laisser les choses à moitié faites. Il préfère ne pas entreprendre un projet à moins d'être assuré qu'il pourra le mener à la perfection pleine et complète.

Et à propos du projet actuel, son idée de la perfection est simplement et nettement définie: une habileté en français identique, sous tous les rapports, avec son habilete à manier la langue anglaise, ou bien avec l'habileté que possède un Français du même niveau social et intellectuel que lui. Il désire parler français "comme un natif de France", et rien de moins ne le contentera. Impossible d'aller en France, malheureusement; et bien qu'il compte se faire aider par des professeurs, ses relations avec des originaires de la République Française resteront forcément assez rares.

Peut-il espérer arriver à un but aussi ambitieux? Ou ce but, est-il au-dessus des forces de l'esprit humain? Tâchons de le savoir.

Il est à noter que le problème ainsi posé est au fond dissemblable des problèmes actuels de l'enseignement des langues étrangères dans nos écoles supérieures, nos collèges, et nos universités. Il n'a pas beaucoup de rapports, non plus, avec les buts que visent la plupart des étudiants particuliers, du moins ceux qui ne se bercent pas d'illusions.

Les écoles, depuis la Renaissance, ont incorporé dans leurs cours d'étude certaines langues étrangères. Jadis elles enseignaient le latin et le grec, parfois aussi l'hébreu et l'arable. De nos jours, où l'on attache une valeur spéciale à ce qui est "pratique", on ne s'occupe plus guère des langues

classiques; mais on continue à faire étudier les langues vivantes, qui constituent toujours un élément important de l'instruction moderne. Cela vaut la peine d'examiner un peu les raisons qui justifient ce détail, consacré par le temps, du programme scolaire.

En enseignant une langue étrangère selon les méthodes le plus en faveur, on espère généralement produire chez l'élève quatre résultats fort souhaitables. Primo, une telle étude est une espèce d'exercice analytique, qui fait fonctionner l'esprit de même que le font les mathématiques ou la logique. Ce bienfait est de plus en plus considérable à mesure que la grammaire systématique est etudiée plus sérieusement. Secundo, une longue série de comparaisons et de contrastes ne manquera pas d'arrondir, d'une manière profitable, les connaissances que l'on possède déjà de sa langue maternelle. Tertio, si l'étudiant arrive à savoir lire la nouvelle langue, il aura la clef qui lui permettra d'entrer dans une trésorerie littéraire autrement fermée (car il s'en faut de beaucoup qu'une traduction exprime le véritable esprit d'une oeuvre*), et il aura l'occasion précieuse de se familiariser de première main avec la riche culture d'un autre peuple. Et quarto, l'élève peut toujours garder, comme pensée de derrière la tête, le bel espoir de parler une langue étrangère.

---

*C'est Voltaire qui dit: "Quand vous voyez une traduction, vous ne voyez qu'une faible estampe d'un beau tableau."

Si bien ou si mal que soient achevés dans nos institutions américaines les trois premiers projets ci-dessus, il est assez évident, je crois, que le quatrième n'est pas réalisé du tout. Meme le professeur le plus optimiste n'oserait dire qu'un étudiant, à la sortie de l'école supérieure ou bien de l'université, parle parfaitement la langue étrangère à laquelle celui-ci aurait pu consacrer trois ou quatre années.

Vers 1916, les professurs de langues modernes en Amérique se sont rendu compte des avantages évidents de la méthode naturelle; et dans l'intention d'en rapprocher davantage leurs enseignements, ils ont effectué de nombreux changements dans leur système, dont deux vraiment radicaux. D'un côté, ils ont enlevé à la version sa qualité d'exercice important de la salle de classe; et à cet égard, il me semble qu'ils ont bien fait. D'un autre côté, ils ont supprimé aussi l'étude formelle de la grammaire, sous le prétexte qu'elle n'est pas "naturelle". A mon avis, ce second changement est fort déplorable. Il diminue sensiblement la valeur de l'étude d'une langue étrangère en ce qui concerne le premier des quatre buts que nous venons de spécifier. Et au point de vue purement pratique, étant donné que la grammaire reste au fond la vraie méthode analytique, on va certainement moins vite et moins loin au début si l'on ne s'y applique pas.

Il n'y aurait rien à reprocher au système actuel de nos pédagogues, s'il menait sûrement à ce but qu'ils ont envisagé. Mais tant s'en faut. Et l'explication de cet insuccès n'est pas

difficile à trouver. Les conditions de l'école ne sont pas naturelles; elles ne pourront jamais l'être. En l'espèce, c'est le temps qui manque: figurez-vous la situation d'un instituteur (qui ne parle probablement pas lui-même la langue française, d'ailleurs), qui tient une classe de 30 élèves trois fois par semaine, la durée de chaque séance étant de 45 minutes! A quoi peut-il arriver, considération faite que la méthode naturelle exige des milliers d'heures?

Bien que les écoles secondaires et supérieures tiennent toujours à la méthode naturelle ou directe, c'est-à-dire à cette tentative, si vaine qu'elle puisse être, de faire parler leurs élèves, les collèges et les universités ont renoncé dans une grande mesure, apparemment, à une idée aussi illusoire. Dans ces institutions-là, on enseigne principalement la littérature des langues en question. Je connais le cas d'un jeune homme qui, après avoir fait trois ans de français dans un de nos meilleurs collèges, en est sorti sans les moindres connaissances pratiques; il ne saurait aucunement se tirer d'affaire dans les mille petites situation de la vie quotidienne; mais quand même, à l'heure qu'il est, on lui fait étudier le veux français!

Les élèves particuliers se proposent des buts divers, en contraste avec les écoliers dont les projets sont toujours déterminés par les règlements des institutions où ils sont inscrits.

Un bon nombre d'individus qui étudient une langue étrangere n'ont aucune ambition de parvenir à la connaître

parfaitement. Une jeune femme, par exemple, désire simplement savoir prononcer le français, pour qu'elle puisse continuer ses leçons de chant. Un grand savant qui s'occupe de la philologie comparée voudrait se familiariser avec les tournures grammaticales de toutes les langues romanes. Le commis d'une maison de commerce laquelle a des relations internationales est chargé de la correspondance française. Bien des personnes tiennent à lire la littérature, sans espérer parler. Et enfin, il y a des types qui sont parfaitement contents de savoir décocher quelques phrases banales d'une langue étrangère, dans l'intention d'impressioner leurs amis qui sont encore plus stupides qu'eux.

Ce ne sont pas les professeurs particuliers qui manquent pour satisfaire aux besoins de tous les individus ci-dessus, d'une manière sincère et honnête. Mais il faut signaler aussi et spécialement cette sorte d'escroquerie et de charlatanisme très répandus dans le domaine de l'enseignement des langues: de nos jours, on voit continuellement dans les périodiques des réclames menteuses qui promettent de faire parler le français par les clients si ceux-ci veulent bien passer seulement 15 minutes par jour pendant trois mois à écouter quelques disques phonographiques ou à examiner chez eux de prétendues leçons qui arrivent chaque semaine par la poste. Et de temps en temps surgissent à l'horizon des professeurs en personne, dont les prétentions ne sont pas moins trompeuses.

<u>En somme,</u> il n'est pas à nier que quiconque se met à étudier une langue étrangère serait fort content de finir par la

connaître parfaitement, quel que soit son but original. Ce résultat admirable, est-il possible, oui ou non, dans un ensemble de conditions qui sont au fond artificielles? Voilà le sujet de notre enquête. J'ai connu des centaines de personnes qui ont suivi des cours de français dans nos meilleures institutions; je n'en ai jamais connu une qui soit arrivée à parler la langue. Et j'en suis venu à me demander si une telle tâche est vraiment possible. C'est curieux, mais on n'a jamais, que je sache, étudié de près ce problème.

Mon traité se divise en deux parties. Dans la première, je m'informe des résultats que produit la méthode naturelle. Dans la deuxième partie je m'enquiers de la manière dont un ensemble de méthodes artificielles pourraient faire aboutir le projet d'obtenir ces mêmes résultats.

Et j'ajoute, à titre d'appendice, une série de recherches originales sur le vocabulaire. Les mots sont les matières premières d'une langue. On ne fait pas de briques sans argile; l'on ne construit rien sans avoir une provision adéquate d'éléments premiers. Au point de vue quantitatif, quel est le nombre de mots qu'il faut connaître, passivement ainsi qu'activement, pour manier une langue avec facilité en même temps qu'avec un peu d'élégance? Jusqu'ici, personne ne l'a jamais précisé; dans la littérature scientifique de la linguistique les diverses estimations ne s'accordent point, car il y a entre elles des écarts de 4,000 pour cent ou même davantage. Et en ce qui concerne la qualité, c'est-à-dire la composition de toutes sortes de vocabulaires, et spécialement de ce vocabulaire rudimentaire

autour duquel se forme et se groupe naturellement toute agglomération plus vaste, la confusion règne suprême. Je ne suis pas assez présomptueux pour me croire à même de résoudre définitivement un problème qui n'a pas manqué d'attirer l'attention de bien des savants dans le domaine philologique. Mais je présente ici six travaux, dont chacun aborde cette question sous un aspect particulier. La seule chose que je puisse dire en faveur de mes recherches, c'est qu'elles sont originales, et combinées d'une façon analogue à celle dont un savant médecin envisagerait ses projets dans un laboratoire. Leurs résultats, s'il y en a, les découvertes qui en proviendront, si j'ose me permettre un mot si ambitieux, pourraient simplifier et rendre un peu plus pratique l'étude d'une langue étrangère.

PREMIÈRE PARTIE

LES RÉSULTATS QUE PRODUIT LA MÉTHODE NATURELLE POUR APPRENDRE UNE LANGUE

LES RÉSULTATS QUE PRODUIT LA MÉTHODE NATURELLE

C'est dans la deuxième partie de cette thèse que je vais essayer de résoudre définitivement notre problème capital: c'est là que j'ai l'intention d'examiner à fond tout le système artificiel d'études et d'enseignements linguistiques, dans le dessein de savoir comment de telles méthodes peuvent mener à un résultat "parfait". Au préalable, il faut définir aussi précisément que possible la "perfection", telle que nous l'entendons à l'égard de cette recherche. Car la destination détermine la route à suivre. En matière d'habileté à manier une langue, la perfection pratique équivaut évidemment à cet ensemble de diverses capacités que possède, dans sa langue maternelle, un adulte intelligent et instruit. Facile à dire! Mais à la réflexion, qu'est-ce que c'est que tout cela, en effet? Vous, mon cher lecteur, qui parlez "parfaitement" votre langue maternelle, pourriez-vous me dire en quoi consistent vos capacités? Probablement pas, parce que vous y êtes parvenu "naturellement", donc inconsciemment. Mais toutes les fois qu'il s'agit d' entreprendre un travail conscient et délibéré, rien n'est plus essentiel que d'analyser jusque dans ses moindres détails de but que vise le travailleur.

C'est pourquoi je juge bon de consacrer la première partie de ma thèse à un examen minutieux de ces résultats que produit la méthode dite "naturelle" pour apprendre une langue. Il est vrai que nous nous intéressons à une méthode tout à fait différente; mais à moins que celle-ci ne puisse nous conduire à

des réalisations identiques, elle ne vaudra rien. Ce sont les résultats qui comptent. Analysons-les.

Quelles sont les conditions à remplir avant d'oser prétendre avoir maîtrisé sa langue? En voici l'inventaire. Il faut avoir certaines connaissances et il faut pouvoir les utiliser. C'est tout. Afin d'éclaircir cette même idée, je me sers souvent d'une métaphore: il faut posséder non seulement un stock de marchandises, mais encore une organisation qui permette d'acheter et de vendre les articles en question. Car le parler humain est effectivement un commerce - un système d'échange, un débit, une série d'offres et de demandes qui se répondent les unes aux autres.

Les connaissances, ou marchandises, en quoi consistent-elles? Comme matières premières nous avons les mots, éléments constitutifs d'une langue. Mais à part quelques interjections, ces éléments-là ne s'emploient jamais isolément. C'est plutôt par des combinaisons de mots que s'exprime notre pensée. Il faut donc connaître non seulement un nombre adéquat de mots simples, mais en même temps toutes les manières dont ces unités se réunissent pour créer le discours coordonné. Les combinaisons sont parfois tout à fait arbitraires, dans ce sens qu'aucune règle ne pourrait les préciser. Plus souvent, cependant, elles se forment d'après des règles bien définissables: en d'autres termes, elles sont régulières.

Mais si grand et si bien assorti que soit son stock de marchandises, une maison de commerce ne fait pas beaucoup

d'affaires à moins d'avoir organisé un système efficace d'achats et de ventes. Il en est de même pour les marchandises linguistiques. Les connaissances à elles seules ne posséderaient aucune valeur pratique, si l'on n'avait pas le moyen de les échanger dans le commerce humain. Il faut en recevoir et en émettre.

Nous pouvons donc constater que les capacités dont est muni quiconque parle sa langue maternelle comprennent non seulement une quantité immense de connaissances, mais encore le bon fonctionnement de certains appareils par où ces connaissances peuvent passer librement entre le cerveau et le monde extérieur. Parfois l'on est acheteur, c'est-à-dire, les connaissances entrent et s'emmagasinent dans le cerveau; parfois l'on vend, et alors elles en sortent. Et puisqu'il s'agit toujours, dans notre parler "civilisé", de la parole écrite ainsi que de la parole articulée, voilà quatre mécanismes qui doivent fonctionner "parfaitement" chez une personne qui parle "parfaitement" sa langue maternelle ou une autre langue quelconque: deux voies de réception, voie visuelle et voie auditive; et deux voies d'émission, voie manuelle et voie orale. Ce sont quatre chemins bien sinueux, n'en doutez-pas. Car dans chacun d'eux il faut reconnaître, à part le simple appareil anatomique, un élément psychologique, psychique, psycho-physique, physiologique - que sais-je - enfin, un élément des plus compliqués, mais qu'il nous faudra analyser à fond.

Voici, sous la forme d'un tableau synoptique, l'ébauche de tous les détails que nous allons étudier, dans le but de connaître les résultats que produit la méthode naturelle

d'apprendre une langue.

(A) Connaissances nécessaires

(1) Mots isolés (vocabulaire)

(2) Combinaisons irrégulières (idiotismes, et c.)

(3) Combinaisons régulières (grammaire)

(B) Emploi pratique de ces connaissances

(1) Les quatre voies de communication entre l'esprit et le monde extérieur:

deux voies de réception

(a) voie visuelle

(b) voie auditive

et deux voies d'émission

(c) voie manuelle

(d) voie orale

(2) Les éléments constitutifs de chaque voie

(a) appareil anatomique

(b) "poste" psycho-physique

(A) CONNAISSANCES NÉCESSAIRES

Notre première tâche, c'est de faire aussi précisément que possible l'inventaire de ces marchandises qui sont indispensables au bon commerce linguistique.

Sans doute un être humain pourrait-il se faire très bien comprendre par ses semblables en ne décochant rien de plus compliqué qu'une simple série d'expressions décousues. "Moi - ami - pas peur - manger pain - boire - dormir." Si un sauvage noir comme le jais, dans une jungle de l'Afrique, vous disait seulement ces huit mots-là, vous en tireriez cinq idées réconfortantes. Mais ce n'est pas là le style de Marivaux. Les insécables, éléments indivisibles d'une langue, suffiraient peut-être à exprimer nos pensées, si nous ne faisions aucun cas ni de l'usage coutumier d'un peuple civilisé ni de nos conceptions individuelles d'un parler agréable. Le beau langage consiste en des combinaisons de mots, lesquelles doivent être toujours correctes et parfois même élégantes. Voilà pourquoi j'insiste mordicus sur ces combinaisons comme partie essentielle de nos connaissances linguistiques.

Toutefois, l'on se rend compte que nul composé ne se fait sans une quantité adéquate de composants. Il nous faut donc évaluer, de prime abord, la provision idéale ou "parfaite" de vocabulaire.

(A-1) Mots

L'analyse d'un vocabulaire comprend deux aspects: grandeur, ou quantité; et composition, ou qualité. Ils sont tous deux très importants, au point de vue pratique. Sous l'aspect quantitatif, l'on resterait souvent sourd-muet, à moins de posséder un nombre de vocables suffisant pour traiter toutes

les conditions de notre vie complexe. Mais à part leur nombre, il faut absolument que ces vocables soient recueillis avec le plus de discernement possible. Les individus les mieux instruits font face au monde, et avec grand succès, sans avoir jamais vu les neuf dixièmes du contenu d'un dictionnaire non-abrégé. Si, au contraire, ils avaient pris leur provision de mots exclusivement sur ces neuf dixièmes-là, où en seraient-ils? Également des sourds-muets, à coup sûr, en tant qu'il s'agit de la vie ordinaire. C'est pourquoi j'affirme qu'il faut attacher à la composition d'un vocabulaire autant d'importance que l'on en attache à sa simple grandeur numérique. En dernière analyse, la bonne qualité est encore plus indispensable que la quantité, si nous tenons toujours à notre point de vue pratique. Témoin deux cas suppositifs, et pas du tout extravagants. L'individu X ne connaît que 5,000 mots, mais ceux-ci sont des plus utiles. Y s'est fourré laborieusement dans l'esprit 100,000 unités lexicographiques, il les connaît toutes par coeur; cependant, parmi elles il n'y en a pas une seule qui se fasse entendre ni voir une fois par décade dans la vie quotidienne. Si vous aviez à passer une soirée avec l'un ou l'autre de ces individus, X ou Y, lequel préféreriez-vous?

Tout emploi pratique d'une langue repose sur certaines connaissances; et à la base de toutes les connaissances se trouvent ces unités qu'on appelle "mots". Il n'y a donc rien de plus fondamental, en ce qui concerne notre problème, qu'une estimation, aussi exacte que possible et appuyée sur des procédés

scientifiques, de la grandeur et de la composition d'un vocabulaire "parfait". Je vais plus loin. On n'a aucun espoir, pas le moindre, d'apprendre une langue étrangère par des moyens artificiels avant d'avoir apprécié, presque à la septième décimale, les éléments qui la constituent. Cette question de mots - comme elle est difficile et embrouillée! Et comme c'est curieux que la littérature philologique, tas immense de renseignements érudits, soit si peu informatrice sur un détail tellement pratique! Moi, j'ai fait à ce propos quelques tentatives pour aider l'étudiant à atteindre son but. Ce sont là des discussions de longue haleine, et qui arriveraient inopportunément sur les pages que nous lisons en ce moment. Je les ai donc différées, pour l'instant; mais sous la forme d'un appendice, je vais ajouter à ma these toutes les minuties qu'exige l'examen d'un véritable problème de laboratoire.

Par anticipation, et afin de présenter tout de suite un résumé sommaire mais suffisant pour coordonner d'autres observations, je cite ici les données suivantes. Elles sont basées sur une espèce de "perfection" - la perfection pratique, terme qui peut s'écrire sans guillemets.

Du côté quantitatif, une personne intelligente et bien instruite doit connaître passivement 40,000 mots, à très peu de chose près, afin de se tirer efficacement d'affaire dans toutes les conjonctures de son milieu. Sur ces 40,000 vocables, 10,000 demeurent toujours passifs; c'est-à-dire, la personne les comprend, mais elle ne les emploie jamais. Il lui reste approximativement 30,000 unités plus ou moins actives; et

celles-ci se subdivisent en trois groupes de 10,000 unités chacun. Les 10,000 premiers mots sont indispensables dans le commerce quotidien, car ils ne servent qu'à exprimer les idées élémentaires d'un bon milieu moderne. Dix mille autres termes sont également indispensables, si l'on tient à parler avec cette mesure d'élégance qui convient à toute personne supérieure. Enfin, un troisième groupe de 10,000 vocables, passifs sans doute chez nombre de gens instruits, jouent un rôle actif chez ces individus qui, pour citer une réclame américaine, sont tombés "amoureux de mots."

A propos de la qualité d'un vocabulaire "parfait", il y aurait long à dire. Référez-vous-en à mon appendice. Qu'il suffise ici de constater simplement que la littérature d'une langue ne reflète pas toujours fidèlement la vie. Parmi notre premier groupe de 10,000 mots indispensables, il y en a des centaines, sinon des milliers, qu'il faut chercher dans le monde qui nous entoure plutôt que sur la page imprimée. Ce sont principalement des termes techniques ou quasi techniques, y compris un bon nombre d'expressions assez élémentaires pour être connues, infailliblement, de tout enfant de dix ans. On n'apprend donc pas une langue dans le sens pratique sans faire spécialement attention à ce détail-là, ainsi qu'à plusieurs autres aspects qualitatifs. Le vocabulaire de Molière n'est pas celui de ce monde compliqué où nous vivons.

(A-2) Combinaisons Irrégulières

Lorsqu'on se représente pour la première fois l'idée de "connaître" une langue, l'on pense probablement à la possession d'un certain nombre de vocables, à une certaine familiarité avec le contenu du dictionnaire - et à rien de plus compliqué. Laissons de côté, pour le moment, la différence essentielle qui existe entre l'idée de connaître passivement et celle de manier activement; plus loin, la distinction que voilà sera un de nos principaux sujets. Mais même au sens purement passif l'on n'arrive pas à connaître une langue, rien qu'en se mettant dans l'esprit une quantité d'insécables. Car dans la pratique, les mots ne sont pas du tout insécables: c'est-à-dire, ils ne sont pas coupés, ou séparés, les uns des autres. Bien au contraire. Tout discours humain se compose de mots étroitement liés, tant et si bien que les diverses manières de les réunir ne sont pas moins importantes, à titre de connaissances, que ne le sont les unités elles-mêmes.

Sous la rubrique de la grammaire, on fait le relevé de toutes les combinaisons de mots qui se font d'une façon déterminée et invariable. Mais une langue moderne comprend aussi des combinaisons capricieuses.

Idiotismes, locutions figurées, argot, emplois particuliers, usages arbitraires - voilà des constructions où beaucoup de combinaisons s'effectuent d'une manière qui, bien qu'elle ne viole point la pureté de la grammaire ni celle du dictionnaire, se dispense librement de toute régularité. Par

exemple, les idiotismes ne se conforment pas au maniement usuel d'un vocabulaire, lequel veut que les mots enchaînés dans une proposition gardent chacun ~~leurs~~ son propre sens; au contraire, un idiotisme ressemble à un composé chimique, où le caractère de chaque élément disparaît dans l'ensemble. Il y a aussi énormément de locutions figurées ou métaphoriques, qui ne sont autre chose que des idiotismes embryonnaires. Et une quantité d'emplois de mots tout à fait arbitraires, des emplois à n'en jamais finir (ceux des prépositions, par exemple); ils sont pleinement autorisés par l'usage, mais aucune règle de grammaire ne peut les spécifier.

Comme ce serait commode, si nous pouvions réduire la vie à une série de règles! Plus de problèmes à résoudre; il faudrait simplement suivre l'ornière. Mais puisqu'il n'en est pas ainsi, en réalité on est toujours obligé de prendre en considération les écarts, les irrégularités, les accidents et les cahots de notre chemin raboteux.

Et tant mieux! L'oeuvre d'un peintre dépasse en quelque chose un dessin à lignes géométriques, et elle en est d'autant plus agréable. En effet, c'est à son élément de constructions dites irrégulières qu'une langue moderne doit la plupart de son individualité. C'est là que se trouve la vraie couleur de la langue; c'est là que s'exprime son style intrinsèque. Charme, vivacité, embellissements - tout ça dépend d'emplois plus ou moins originaux, et souvent pas du tout réguliers, des matières premières d'un vocabulaire.

Quelqu'un a dit que les idiotismes se rangent parmi les véritables beautés d'une langue. C'est vrai. Qu'est-ce que deviendrait la langue française, par exemple, si on la dépouillait de tous ses gallicismes?

Assez de considérations esthétiques; revenons maintenant à notre argument principal, qui est surtout un examen pratique. Nous avons constaté que les combinaisons de mots irrégulières jouent un rôle important, même indispensable, dans tout projet de connaître "parfaitement" une langue vivante. Soit. Mais combien de combinaisons de ce genre sont connues d'une personne qui est censée parler "parfaitement" sa langue natale, langue qu'elle a apprise en suivant la méthode naturelle? A vrai dire, je n'en ai pas la moindre idée précise. Si j'ose offrir une opinion qui n'est appuyée, malheureusement, sur aucune donnée scientifique (car la littérature* de la linguistque se tait, prudemment, sur cette question épineuse), voici mon avis.

J'estime qu'une personne instruite rencontre inévitablement, au cours de la conversation et de la lecture, 10,000 combinaisons de mots plus ou moins irrégulières. Sur

---

*Je pense à la littérature sérieuse. Il y a des manuels d'idiotismes, mais ceux-ci sont incomplets, mal équilibrés, et généralement inutiles.

ces 10,000 locutions, il y en a probablement 8,000 qui se laissent comprendre ans aucune difficulté par quiconque en connaît déjà les termes composants. Il nous reste à considérer quelque 2,000 expressions tout à fait arbitraires, des idiotismes proprement dits, dans ce sens que chacune d'elles doit être apprise comme une unité. Vous me direz peut-être que les chiffres ci-dessus sont formidables. Moi, je les trouve assez conservateurs. N'oubliez pas que notre personne instruite est à la tête d'un vocabulaire passif qui confine à 40,000 mots, et que dans un groupe pareil, le nombre de toutes les combinaisons possibles se monte à un chiffre astronomique. Voilà pour l'aspect passif de ces connaissances "irrégulières". Du côté actif, il est encore plus difficile de préciser ce que c'est qu'une provision "parfaite". Car chaque individu a sa façon à lui de s'exprimer: l'un préfère le style simple, direct, sans apprêt; l'autre aime mieux le débit fleuri et un peu ampoulé. Dans les deux cas, il peut y avoir des extravagances: ou bien un simplisme fade et ennuyeux; ou bien le style extra-boursoufle, qui n'est pas moins fatigant. Tout ce que nous pouvons constater à ce propos, définitivement et sans peur de contradiction, c'est que l'individu bien instruit emploie naturellement dans sa langue maternelle quelques milliers de locutions qui ne se conforment ni aux lois de la grammaire ni à celles du dictionnaire.

(A-3) Combinaisons Régulières

On ne saurait composer une phrase complète sans y faire entrer quelques relations significatives entre les termes composants - l'accord grammatical, par exemple, du verbe avec le sujet, le rapport logique d'un verbe avec ses compléments, les divers régimes, et c. Sur une seule page écrite, et également dans une conversation de deux minutes, il arrive cent fois que l'on est contraint à réunir ses mots d'une façon déterminée et fixée par l'usage. Car chaque langue civilisée a fini par établir, au cours de son développement, certaines formules de combinaison commodes et utiles, certaines "règles". Le nombre de ces formules-là n'est jamais excessif; mais elles autorisent (et en même temps elles exigent) un nombre infini de combinaisons régulières dans l'emploi de la langue, totalité à côté de laquelle le montant des constructions irrégulières est relativement insignifiant.

La grammaire fait le recueil de ce système régulier, qui est un élément indispensable dans n'importe quel ensemble de connaissances linguistiques. Par là, je ne dis pas qu'une personne instruite, et dont les connaissances sont "parfaites", sache réciter toutes les règles de grammaire qui se trouvent dans les manuels. Néanmoins cette personne leur obéit, infailliblement; et par conséquent elle les connaît, activement ainsi que passivement, de la manière la plus pratique. (Chose bizarre. Moi, je m'intéresse beaucoup à la grammaire abstraite. Mais depuis que je parle plus couramment, plus "naturellement",

la langue française, la pratique a remplacé la théorie, et j'ai oublié pas mal de règles. Il en est de même en anglais, où je ne saurais probablement pas débiter une seule formule grammaticale.)

Voilà donc les connaissances que possède dans sa langue maternelle une personne supérieure: ce sont des mots isolés et des manières de combiner les mots, celles-ci étant parfois irrégulières mais plus souvent régulières. Voici maintenant ce qui concerne la mise en oeuvre de ces matières précieuses.

(B) EMPLOI PRATIQUE DE CES CONNAISSANCES

Parfois les idées qui naissent dans le cerveau humain s'expriment, et se font très bien comprendre, sans aucun emploi de vocabulaire. Un signe de tête, une grimace, un geste, un soupir: des expressions pareilles sont souvent plus éloquentes que les phrases les plus soignées. Mais d'ordinaire, la parole est le véhicule de la pensée. Il y a même un groupe de philosophes, les "nominalistes", qui prétendent que l'emploi de la parole, conscient ou inconscient, est à la base de tous nos raisonnements. Ils opinent que l'homme pense uniquement en

termes de mots-images, sans lesquels les généralisations et les abstractions seraient impossibles. Quoi qu'il en soit pour ce que roule l'individu dans sa propre tête, le langage reste toujours le moyen principal par lequel les habitants du globe terrestre effectuent un échange d'idées entre eux, troc quotidien qui est indispensable dans une organisation sociale aussi serrée que la nôtre.

Les connaissances linguistiques, si grandes qu'elles puissent être, ne valent absolument rien au point de vue pratique à moins que l'on ne soit à même de les mettre à exécution. Un bon dictionnaire et une grammaire renferment sans doute la plupart des matières essentielles; cependant, ces deux livres, fourrés dans une armoire poussiéreuse, n'équivaudraient jamais au parler humain. Car celui-ci dépend non seulement d'une quantité adéquate de connaissances, mais encore de certains mécanismes vivants qui leur permettent de circuler librement entre un cerveau individuel et le monde extérieur.

Une dernière fois je reprends ma métaphore commerciale, que je vais abandonner dès maintenant, car elle menace de devenir une fastidieuse répetition. Afin de réaliser un bénéfice, il faut acquérir et vendre des marchandises; il faut en recevoir de ses fournisseurs et en livrer à ses clients. Mais à moins que la maison de commerce n'ait un système bien organisé pour effectuer ces sortes d'échanges, autant vaudrait mettre toute de suite les volets et cadenasser la porte, car cette maison ne fera jamais d'affaires. Si grand et si bien

assorti que soit un stock emmagasiné en dépôt, il restera toujours inutile, même coûteux, tant que le commerçant ne trouvera pas les moyens de le faire circuler dans les lieux du négoce.

D'une façon identique, les connaissances d'une langue ne valent rien dans le commerce linguistique usuel, à moins que leur possesseur ne soit en mesure de les échanger facilement avec ses semblables. C'est dans l'esprit de l'individu qu'est emmagasiné son stock: "l'esprit", voilà un concept bien mystérieux sous tous les aspects et surtout par rapport à la localisation anatomique. Nous allons reparler de tout cela. A présent, l'essentiel c'est de se rendre compte que, chez quiconque parle "parfaitement" une langue, le bon fonctionnement de certaines voies de communication entre l'esprit et le monde n'est pas moins important que l'est la simple possession de certaines connaissances. Dans cette première partie de ma thèse, je suis en train d'évaluer les résultats "parfaits" que produit la méthode dite naturelle, les capacités dont est douée dans sa langue natale toute personne instruite et très intelligente. Ses connaissances: nous les avons déjà discutées. En ce qui concerne son habileté à les manier, tâchons maintenant de savoir ce que c'est que la perfection pratique.

(B-1) Les quatre voies de communication entre l'esprit et le monde extérieur

Parmi les douze principaux embranchements du règne animal, le genre humain est la seule et unique subdivision qui emploie la parole comme moyen ordinaire d'entre-communication. (On se demande parfois si nous avons vraiment le droit de nous en féliciter!) C'est là, sans doute, une manifestation spontanée de l'évolution de notre race, un résultat qui n'est pas moins remarquable que cent autres dans le même domaine. La plupart de ces processus ont commencé par être au fond utilitaires. C'est-à-dire que l'homme primitif, et avant lui le singe anthropoïde, ne se donnaient jamais le peine de changer d'habitudes ni d'en développer de nouvelles, a moins qu'un changement quelconque ne produisît pour eux certains avantages concrets et immédiats. Comment se fait-il donc qu'ils se sont arrangés pour exprimer leurs pensées principalement au moyen de quelques modulations de la voix? Pourquoi ne se sont-ils pas bornés a une serie de simples tapages de pied, par exemple, semblables a ces bruits que fait entendre un guéridon servant de truchement aux esprits? Toujours cette question utilitaire et pratique; question "téléologique", puisque le but a viser en détermine automatiquement la solution. Car en général les ondes sonores se prêtent, mieux que l'importe quel autre moyen physique, à la transmission de nos idées. Ces ondes percent l'espace à une certaine distance, et de la sorte elles nous

exemptent de l'obligation onéreuse d'un contact immédiat avec nos interlocuteurs. A la différence des ondes lumineuses, qui s'éteignent dans l'obscurité, les ondes sonores restent perceptibles 24 heures par jour. Et de plus, notre corps est muni d'un appareil propre non seulement à émettre des sons informes, mais encore à leur imposer une variété infinie de modifications. Bien sûr, l'homme primitif n'a pas analysé tous ces avantages avant de se mettre à parler. Son choix d'une méthode de communication fut inconscient, automatique, naturel, enfin téléologique. Le résultat de ce phénomène, qui évoluait si lentement chez nos ancêtres éloignés, c'est que nous sommes doués aujourd'hui de ce qu'on appelle le langage. Celui-ci n'est autre chose qu'un ensemble d'habitudes utiles, de coordinations établies, de réflexes conditionnés, de chemins courts, de signes algébriques si vous voulez; mais en fin de compte c'est un système au fond utilitaire pour établir et pour maintenir la communication la plus efficace entre les membres de notre société humaine.

Au fur et à mesure que la civilisation faisait des progrès et que nos rapports sociaux devenaient nombreux et infiniment entrelacés, les hommes éprouvaient le besoin de fixer certaines pensées sous une forme plus durable que ne sont de simples exhalaisons de gaz carbonique. Par conséquent, la parole écrite est venue s'ajouter à la parole articulée. Et petit à petit l'homme, animal toujours dirigé par son instinct subconscient de téléologie, a développé à un degré extraordinaire

les diverses routes de communication qui s'étaient ouvertes "naturellement" au cours de son évolution. Voilà où nous en sommes aujourd'hui. L'individu moderne qui manie "parfaitement" sa langue maternelle est doué, à part toute question de connaissances, de certaines capacités physiques ou psycho-physiques, héritées de sa race et mises en train chez lui par l'éducation individuelle. Il possède quatre mécanismes extrêmement compliqués, dont le fonctionnement "parfait" lui est indispensable pour faire valoir ses connaissances dans le milieu où il se trouve.

Nous allons donc examiner de près les quatre voies par où le langage passe, dans les deux directions, entre la substance grise renfermée à l'intérieur d'un seul crâne humain, et la collectivité extérieure. Pour commencer, jetons un coup d'oeil superficiel sur les valeurs sociales de chaque voie: ce premier projet servira, au préalable, à arrondir un peu nos raisonnements subséquents. Nous en viendrons ensuite à des considérations mille fois plus subtiles, et qui sont en même temps beaucoup plus importantes par rapport à notre problème principal. Car pour connaître la meilleure manière d'apprendre une langue il faut analyser la composition de toutes les voies de communication "naturelles", jusque dans les moindres détails. Et l'on n'oserait jamais perdre de vue que souvent, comme le dit Jules Romains, "les voies de l'esprit sont le siège d'une sorte d'embarras ou d'encombrement".

(B - 1 - a) Voie visuelle

Au début le langage servait uniquement, sans doute, de moyen de communication entre des interlocuteurs qui se trouvaient en présence les uns des autres. Mais ensuite il est devenu aussi, peu à peu, un instrument propre à enregistrer la pensée humaine; et de cette façon les idées ont pu être conservées, afin d'être transmises plus tard à une distance ou dans l'espace ou bien dans le temps. C'est là une espèce de communication éloignée, de transmission indirecte.

Inutile d'entreprendre ici une analyse de toutes les formes qu'a prises la parole écrite: idéogrammes, signes arbitraires, et enfin représentations phonétiques. (Comparez "III", "3", "trois".) Qu'il suffise de dire simplement qu'une personne civilisée sait lire sa langue maternelle. Voilà une capacité foncière qui se développe naturellement chez tout individu instruit.

Les aveugles, à l'usage desquels cet homme admirable Louis Braille, lui-même aveugle depuis l'âge de trois ans, a inventé un système d'imprimerie en relief, se servent du toucher pour frayer leur chemin entre la page et le cerveau. Mais en général c'est au moyen des yeux, par la voie visuelle, que nous apprécions les idées qu'ont déposées nos semblables sous une forme plus ou moins permanente.

(B - 1 - b) Voie auditive

L'autre voie de réception (qui fut la première, bien entendu, dans l'ordre chronologique de l'histoire), c'est la voie auditive. Elle a cette particularité, qu'elle n'exige pas le moindre effort conscient: il y a même des cas - assez nombreux, hélas - où elle fonctionne malgré la volonté de l'individu. Combien de fois a-t-on envie de se boucher les oreilles! Mais il n'en reste pas moins vrai que cette voie-là est tout ce qu'il y a de plus utile dans les échanges linguistiques de la vie quotidienne. Et grâce à la science moderne, qui a su amplifier la puissance des ondes atmosphériques à l'aide de l'électricité, l'espace n'impose plus de limites à notre capacité auditive.

Quand l'appareil acoustique fait défaut chez l'homme, on trouve deux moyens principaux de remédier à l'entrave. Dans les deux cas, on fait appel à la réception visuelle pour suppléer à la réception auditive. L'alphabet des sourds-muets représente chaque lettre par un signe manuel: voilà une méthode qui, au premier abord, à l'air d'être excessivement artificielle et onéreuse mais qui, par le fait, donne d'excellents résultats. Plus récemment on a inventé un système de "lire sur les lèvres", suivant lequel une personne sourde saurait interpréter la voix de son interlocuteur rien qu'à observer attentivement chez celui-ci tous les mouvements visibles des lèvres, de la langue, et de la pomme d'Adam.

(B - 1 - c) Voie manuelle

Le langage écrit fit ses débuts au moment où l'homme des cavernes tailla sur un roc, à l'aide d'un morceau de silex, ses premières images rudes. C'est bien curieux, comme nous sommes tous poussés par quelque impulsion foncière à enregistrer nos idées! Mais il en a toujours été ainsi, sans contredit. Dans le but que voilà, la race humaine a fait beaucoup de chemin; nous avons trouvé des moyens infiniment plus commodes et efficaces que l'emploi d'un silex pour faire durer les produits de notre activité cérébrale. Pour ne pas nommer les disques phonographiques, on possède aujourd'hui, par exemple, la machine à écrire et l'imprimerie.

Mais lorsqu'il est question de manier "parfaitement" une langue au point de vue de l'individu, c'est généralement par la voie manuelle que doivent sortir de l'esprit les idées dignes d'être conservées sous une forme permanente. La plume et le crayon ont remplacé la pointe de silex de nos ancêtres. D'autres améliorations ont facilité cette même route de communication. On se demande toutefois si par hasard l'art de la belle expression écrite ne devient pas plus rare de nos jours qu'il ne l'était sous le second Empire.

La voie manuelle est la moins indispensable des quatre routes par où la pensée humaine se répand dans notre organisation sociale. A mon avis, une paralysie des mains n'imposerait pas de grande gêne, en matière de s'exprimer, à un individu intelligent. Mais en poursuivant notre analyse

systématique il faut ranger, parmi les capacités "parfaites" que possède naturellement dans sa langue natale une personne bien instruite, l'habileté de représenter ses pensées noir sur blanc.

(B - 1 - d) Voie orale

Nos réflexions générales sur le système général par lequel les produits cérébraux s'échangent chez l'homme, suivies de nos observations particulières sur les voies visuelle, auditive, et manuelle, ne nous laissent pas beaucoup à ajouter ici à propos de la quatrième voie de communication. Celle-ci fut la première a s'ouvrir dans l'histoire de la race, de même qu'elle l'est toujours, chez les nouveau-nés, dans l'histoire de l'individu. (L'ontogénie répète la phylogénie.) Avec la voie auditive, qui lui sert de complément dans la pratique, la voie orale est le moyen le plus souvent employé pour transmettre nos idées. Trop souvent employé peut-être: un auteur dont j'ai oublié le nom s'amuse à parler de ces gens qui "versent des flots de mots en comparaison desquels les inondations printanières semblent de la sécheresse." On les connaît, ces gens-là; ils semblent croire que la quantité compense tout manque de qualité. Jules Romains, avec sa pénétration habituelle, a écrit sur le sujet des orateurs cette phrase-ci: "Il y a tout un métier de pur bavardage qui est odieux."

Qu'à cela ne tienne, car on comprend bien que l'excès en tout est un défaut. C'est de ses capacités les plus utiles

et les plus précieuses, apparemment, que l'animal humain a toujours tendance à abuser. Et la voie orale d'expression en est une; elle possède une utilité et une valeur pour ainsi dire uniques, puisque aucun autre moyen d'émission ne saurait la valoir.

Et maintenant, essayons de savoir au juste ce que c'est qu'une voie de communication linguistique.

(B-2) Les éléments constitutifs de chaque voie

Nous sommes en train de discuter les quatre voies de communication entre l'esprit et le monde extérieur. Nous avons déjà parlé de ces connaissances qui s'emmagasinent dans l'esprit. Voilà un terme employé un peu à la légère, et qui représente jusqu'ici dans nos raisonnements une sorte de pétition de principe. Le moment est venu de définir ce terme-là aussi exactement que possible. Car l'idée d'une voie, d'une route, n'a pas de sens à moins que l'on ne puisse en préciser les deux bouts. Aucune subtilité n'est à démêler pour expliquer "le monde extérieur": ce concept n'est autre chose, évidemment, que la collectivité sociale. Mais "l'esprit", bout opposé au "monde extérieur" dans toute voie linguistique: voilà ce qui est moins définissable. Car ce mot-là a de nombreuses acceptions: des interprétations philosophique, psychologique, anatomique,

physiologique, même éthique ou religieuse.

Le cerveau, retiré de la tête, n'est plus qu'une cervelle, une masse inanimée de substances grise et blanche. De même le cerveau, retenu dans le crâne, ne vaut rien de mieux qu'un certains poids de protoplasme, ni pour l'individu ni pour la société, à moins de renfermer une étincelle vitale, une capacité d'agir et de réagir vivement - bref, un esprit.

Les psychologues, en général, sont très réservés lorsqu'il s'agit de formuler une définition de "l'esprit." Angell ose s'enregistrer de la façon suivante. "L'esprit est la totalité de ces processus intelligents qui se produisent dans l'organisme." Bien. Quels sont ces processus? Voici une liste partielle que j'ai recueillie dans les tables de matières de plusieurs manuels de psychologie: sensation, perception, conception, attention, discrimination, intérêt, association, habitude, imagination, jugement, mémoire, raisonnement, émotion, et volonté. Et parmi toutes les fonctions cérébrales ci-dessus, il n'y en a pas une qui n'ait une importance pratique pour quiconque étudie ou enseigne une langue.

Envisageons cette même question sous une forme plus concrète, plus materielle. Qu'est-ce que c'est que l'esprit, en termes physiques? En quoi consiste-t-il, où se trouve-t-il, et comment fonctionne-t-il? Afin de répondre le mieux possible à ces questions-là, nous sommes obligés de faire une petite étude d'anatomie neurologique.

Le système nerveux se compose d'un nombre immense de cellules et de fibres, toujours microscopiques bien que les

fibres atteignent parfois une longueur de plusieurs centimètres. Une fibre n'est autre chose qu'un prolongement du protoplasme d'une cellule. A propos de fonctionnement, on ne s'égare pas beaucoup en acceptant l'idée métaphorique que les cellules ressemblent à des piles électriques tandis que les fibres font office de fils. Partout dans le système nerveux, et surtout dans l'encéphale, les fibres forment, en se joignant les unes aux autres, un réseau d'une complexité incroyable: c'est justement cette structure entrelacée qui rend possible le fonctionnement infiniment compliqué du cerveau. A l'oeil nu de l'anatomiste, un tissu nerveux où se trouvent principalement des cellules est de couleur grisâtre, tandis que les faisceaux de fibres sont plutôt blancs. Les hémisphères cérébraux sont recouverts d'un cortex, d'une couche de substance grise: en d'autres mots, d'un merveilleux assemblage de "piles" où naît l'énergie nerveuse et d'où elle se propage. C'est là, sans doute, le siège de cette activité qui est le plus compliquée, le plus hautement spécialisée, parmi toutes nos fonctions de relation - le siège de cet ensemble de capacités intelligentes qu'on appelle l'esprit. Dans quelle région du cortex cérébral l'esprit est-il situé? Malheureusement, jusqu'ici aucunes recherches scientifiques n'ont réussi à préciser ce détail. Les physiologistes ont localisé dans le cerveau, avec une exactitude admirable, les "centres" propres aux diverses perceptions sensitives, ainsi que cette circonvolution spéciale d'où partent toutes les impulsions motrices. En même temps ils ont constaté le fait curieux qu'une

grande partie de la superficie corticale du cerveau est "silencieuse", dans ce sens qu'une blessure peut venir la détruire complètement sans que la moindre entrave soit imposée ni à l'intelligence ni aux autres capacités de l'individu. (Nous autres chirurgiens, nous avons remarqué cela des milliers de fois pendant la grande guerre.) Mais le physiologiste le plus capable n'est pas encore parvenu à trouver le local précis de l'esprit.

Voici donc tout ce qu'on peut dire avec certitude en matière d'anatomie et de physiologie. L'esprit humain est le résultat sensible d'une série de changements physiques et chimiques qui se produisent continuellement dans un certain groupe de cellules nerveuses. Celles-ci sont situées dans le cortex cérébral, et probablement, elles y sont largement éparpillées; car les savants n'ont jamais localisé les plus hautes manifestations de l'intelligence dans une seule région définie du cortex, comme ils ont si bien réussi à le faire pour d'autres fonctions conscientes mais moins subtiles - par exemple, pour les sens. Moyennant leurs fibres, les cellules de l'esprit se joignent les unes aux autres d'une manière infiniment complexe. Elles se joignent aussi à d'autres cellules nerveuses qui se trouvent à un niveau inférieur dans le système; et de la sorte, la communication est établie entre l'esprit conscient et les organes sensitifs ou moteurs.

Il ne faut point se méprendre sur un schéma que je vais employer dès maintenant. Si je dessine un cerveau et que je mette dedans un cercle qui soit censé représenter l'esprit,

rendez-vous bien compte que notre cercle n'est rien de plus exact qu'un symbole psychologique. Et même dans le domaine de la psychologie il y a encore des restrictions à imposer pour que nos raisonnements à propos de la linguistique soient toujours précis. On doit distinguer plusiers niveaux dans le fonctionnement de l'esprit, parmi lesquels les simples perceptions sensitives et les simples émissions motrices sont relativement superficielles: elles le sont à tel point que je juge bon de ne pas les inclure dans cet "esprit" plutôt intellectuel que représente notre cercle.

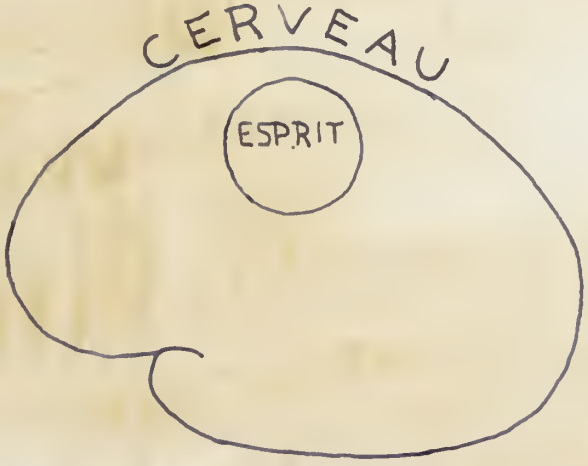


Fig. 1

Voilà mon premier dessin schématique, qui va servir de base à une série de diagrammes plus détaillés. Et maintenant que nous avons déterminé aussi justement que possible les deux extrémités d'une voie qui fait communiquer l'esprit avec le monde extérieur, tâchons d'analyser la composition générale d'un tel chemin - et en l'espèce, pour commencer, la structure anatomique de ces quatre voies par où passe la parole.

(B - 2 - a) Appareils anatomiques

Plus loin, nous discuterons les "postes psycho-physiques"; et nous allons voir comme il peut y avoir peu de différence nettement tranchée, en dernière analyse, entre ce qui est concret ou matériel dans le système nerveux, et ce qui est surtout fonctionnel et par conséquent intangible. Pour le moment, cependant, notre intérêt se porte sur certains détails du corps animal qui existent objectivement en chair et en os. Afin d'arrondir logiquement la thèse il faut y insérer, à ce point-ci, une description sommaire de l'anatomie "extérieure" (remarquez cet adjectif-là - on pourrait dire tout aussi bien "superficielle") de nos quatre voies de communication linguistique.

Voie visuelle. Tous les organes des sens chez un être vivant remplissent une fonction bien mystérieuse: celle de transmuer les impressions physiques en énergie nerveuse, la seule espèce d'énergie qui se transmette au cerveau. Aucun autre appareil sensitif n'est si remarquable que l'oeil humain, le plus admirable instrument d'optique qui se puisse imaginer. Dans l'oeil, les rayons lumineux passent d'abord par divers médiums, tous destinés à les faire converger sur la rétine; et celle-ci n'est autre chose qu'un épanouissement du nerf optique. Une fois reçues sur la rétine, les impressions renoncent immédiatement à leur caractere primitif d'ondes physiques, et se transforment en énergie nerveuse. Elles passent ensuite par le nerf optique et ses divisions jusqu'aux circonvolutions

occipitales du cerveau, où elles s'enregistrent sous la forme d'idées visuelles.

Voie auditive. C'est à peine si l'ouïe est moins extraordinaire que la vue. Notre organe récepteur de sons, merveilleux instrument d'acoustique, c'est l'oreille. Le pavillon de l'oreille recueille les ondes sonores; la caisse du tympan sert à en faciliter le passage à l'oreille interne; et dans cet endroit le limaçon opère la transformation subtile d'ondes physiques en énergie nerveuse. Enfin, les nerfs acoustiques transmettent les résultats de cette transformation aux lobes temporaux du cerveau, où se trouve le siège de nos perceptions auditives.

Voie manuelle. Les os (avec leurs articulations) du bras, de l'avant-bras, du poignet, et de la main forment ensemble un système de leviers. Cette machine reçoit la force motrice d'un grand nombre de muscles. Ceux-ci, à leur tour, se contractent ou se relâchent en obéissant à des impulsions que leur transmet un groupe de nerfs. Et enfin les nerfs sont bien coordonnées entre eux, surtout dans le cerveau. Le résultat global de tous ces éléments, c'est un appareil propre à exécuter les mouvements les plus délicats. Pensez par exemple à l'adresse manuelle d'un virtuose du piano! A côté d'une telle habileté, la simple fonction de tracer des lettres ressemble à un jeu d'enfant.

Voie orale. Il sort des poumons, grâce aux mouvements rythmiques du thorax, un courant d'air plus ou moins ininterrom-

pu. Cet air expiré passe par le larynx, où se trouvent les deux cordes vocales. On peut les faire vibrer à volonté: et de la sorte se produit la voix. Celle-ci se modifie de diverses manières dans la gorge et dans la bouche, pour ne pas nommer aussi certains organes accessoires. A tout ce système physique préside une organisation nerveuse des plus compliquées. D'autres animaux que nous savent assez bien s'exprimer moyennant une vague émission de sons; mais seul l'homme à élaboré ses émissions sonores jusqu'au point d'en avoir fabriqué la parole.

(B - 2 - b) Postes psycho-physiques

Il nous reste à étudier encore un élément qui fait partie essentielle de chaque voie de communication linguistique. Cet élément est on ne peut plus difficile à définir avec précision, car il possède le double caractère "psycho-physique": en d'autres termes, c'est une région cérébrale où se confondent la structure et la fonction nerveuses à un degré si intime qu'on a beau tâcher d'y démêler les deux idées. Mais le maniement d'une langue exige un fonctionnement parfait des divers "postes psycho-physiques", comme je les appelle; et par conséquent il nous faut en examiner à fond la nature.

Je vais aborder ce problème par la méthode inductive. C'est-à-dire, je présenterai une série de cas, comme on le fait dans une clinique médicale; et de ces observations nous pourrons tirer certaines conclusions générales et pratiques.

Figurez-vous, en premier lieu, le cas d'une personne américaine qui étudie le français depuis vingt ans - mais uniquement dans les livres, car il ne lui est jamais arrivé d'entendre une voix française. A la longue, elle s'est emparée de connaissances "parfaites": son esprit renferme un approvisionnement idéal de mots, de combinaisons irrégulières, et d'usages grammaticaux. L'ouïe de cette personne est merveilleuse: elle peut entendre voler une mouche. Bien. Un beau jour on l'invite à assister à une conférence française. Elle accepte avec joie; pleine de confiance elle arrive à la salle; mais à sa grande stupéfaction, elle ne comprend pas une seule phrase. Où est l'obstacle? Dans l'appareil auditif anatomique? Non. Dans l'esprit? Pas là non plus, car son esprit connaît tous les mots que prononce le conférencier. Évidemment il y a quelque barricade quelque part, qui ferme la voie de communication. Mais où?

L'obstacle se trouve dans ce que j'ai appellé un poste psycho-physique: physique parce que sans doute dépend-il d'une certaine structure nerveuse (que nous comprenons fort mal), et en même temps psycho (logique) parce son fonctionnement est étroitement lié aux manifestions supérieures de l'intelligence. Nous sommes obligés d'admettre l'existence de tels mécanismes, ne fût-ce que pour expliquer le cas de la personne ci-dessus. Il faut donc ranger le bon fonctionnement de ces postes (et nous finirons par en décrire cinq) parmi les capacités possédées par quiconque manie "parfaitement" une langue. Et si nous nous donnons la peine à présent d'étudier de près le caractère

essentiel d'un poste psycho-physique, le concept ainsi developpé sera plus tard d'une grande utilité pratique quand nous en viendrons, dans la deuxième partie de ma thèse, à chercher des méthodes artificielles d'étude et d'enseignement qui puissent proudire un ensemble de résultats tout aussi parfaits que ceux de la méthode naturelle.

Mon deuxième diagramme représente schématiquement les relations du poste auditif.

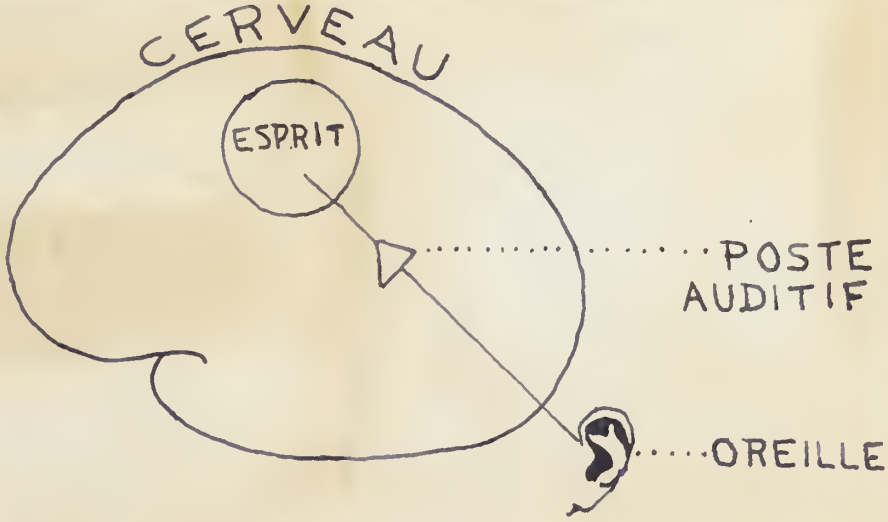


Fig. 2

Pour désigner le poste, j'ai mis un triangle; celui-ci indique un peu comme une flèche le sens des impulsions nerveuses. Notez bien que le poste fait partie essentielle de la voie, mais qu'il est situé tout près de l'esprit; il peut donc être bouché sans que les impressions soient empêchées d'atteindre les centres inférieurs du cerveau. Et encore une fois je voudrais souligner le fait que mon diagramme est un schéma et non pas un vrai dessin anatomique.

On peut se renseigner davantage sur la nature de nos postes en étudiant ce groupe de désordres généralement connu sous le nom de l'aphasie. Il y a de cette maladie plusieurs variétés, dont quatre bien définies, deux motrices et deux sensitives. Tôt ou tard nous les passerons toutes en revue - et ici, la première, cette espèce d'aphasie sensitive qui s'appelle la "surdité pour les mots."

Afin de nous éclairer là-dessus, citons un cas hypothétique. Pendant trente ans un adulte instruit a manié sa langue natale avec une adresse parfaite sous tous les rapports. Soudain il est frappé de la maladie en question, de la surdité pour les mots. Dans quel état se trouve-t-il? Ses connaissances ne sont aucunement diminuées. Du côté de l'émission, son débit reste impeccable: qu'il s'agisse de la parole vocale ou bien de la parole écrite, cet homme n'éprouve pas la moindre entrave motrice. Du côté de la réception, il continue à lire sa langue tout aussi bien qu'auparavant. Mais lorsqu'on lui parle de vive voix, les mots ne lui semblent plus qu'une série de vains bruits, un charabia bizarre et incompréhensible. Qu'est-ce qui est arrivé, au juste, chez ce malheureux? Son organe de l'ouïe n'a pas fait défaut, ni son esprit non plus. Le patient a perdu un système d'associations par où, chez une personne normale, le langage articulé qui tombe sur l'oreille passe spontanément à l'esprit sous la forme d'idées intelligentes. Ce système-là équivaut précisément à notre concept d'un poste de communication linguistique.

Il n'y a point de différence physiologique entre les deux cas que j'ai décrits jusqu'ici. Bien entendu, la première personne (celle qui assistait à une conférence) n'a jamais développé son poste; tandis que le second sujet, après l'avoir pleinement développé, en a perdu l'usage. En fin de compte les résultats sont identiques: une aphasie auditive, une surdité pour les mots prononcés. Voici un diagramme qui représente ces cas l'un et l'autre. (Je raye de traits rouges cet élément qui ne fonctionne pas - le poste auditif.)

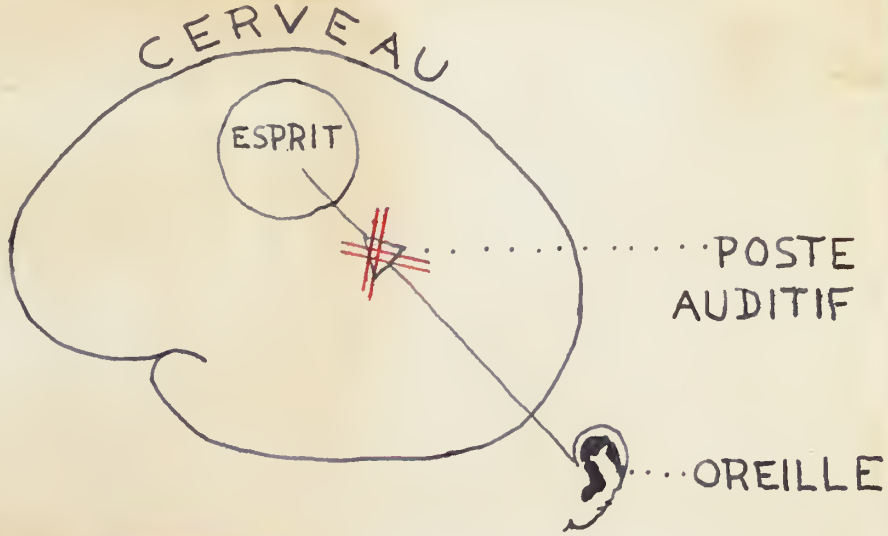
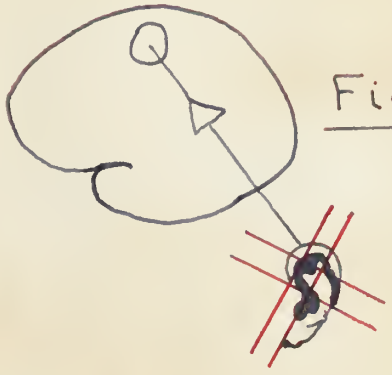


Fig. 3

Pour cause de comparaison et de contraste, parlons brièvement de deux autres situations qui rendent également incompréhensible la parole articulée.

Fig 4

Fig. 5



La Figure 4 représente, d'après notre schéma, le cas d'un individu qui entend parler une langue tout à fait inconnue. L'esprit de cet individu est nul, en ce qui concerne la langue en question; et il s'ensuit naturellement que ses postes récepteurs n'existent pas. Dans la Figure 5, nous ne voyons rien de plus abstrus que la simple surdité physique.

"Aller Anfang ist schwer" - c'est le premier pas qui coûte. Maintenant que nous avons entamé le problème subtil des postes linguistiques par une analyse minutieuse du poste récepteur auditif, il sera d'autant plus facile de continuer nos recherches en analysant le composant analogue de la voie de réception visuelle. Nous tenons toujours à étudier des cas spécifiques d'où l'on puisse tirer, en suivant la méthode

inductive, des consequences générales et pratiques.

Cas d'un illettré: si bien que cet homme sache parler et comprendre sa langue maternelle, la parole écrite reste pour lui un mystère insondable. S'il regarde une page imprimée, les matières qui s'y trouvent lui sont parfaitement visibles; elles s'enregistrent sur sa rétine de même que sur celle d'un académicien. Mais l'illettré n'y voit qu'un ensemble de lignes et de courbes noires tracées sur du papier blanc, tandis que l'académicien en tire des idées intelligentes. Et l'explication de cette différence? Ce n'est pas malin. Au pauvre type qui souffre de l'analphabétisme il manque totalement cette organisation cérébrale qui, développée à un haut degré chez chaque personne instruite, interprète fidelèment les associations établies entre certains traits de plume et certains sons, sons qui forment des mots et représentent des idées. Étant donné qu'un individu sait parler sa langue et qu'il n'est pas aveugle, une incapacité de lire s'explique évidemment en termes d'un poste visuel qui ne fonctionne pas.

Encore une fois, référons-nous à la pathologie. L'aphasie visuelle, la cécité pour les mots, ou comme on l'appelle en grec l'alexia, c'est notre seconde variété d'aphasie sensitive. Supposons le cas d'un adulte instruit qui serait frappé tout à coup de cette maladie. Le patient continue à parler, et à comprendre ses interlocuteurs, sans aucun embarras. Parfois il garde aussi son habileté à écrire. Mais la page, autrefois éloquente, ne lui dit plus rien.

Un même schéma expose les deux défauts ci-dessus:

celui de l'illettré, et celui de l'aphasique visuel.

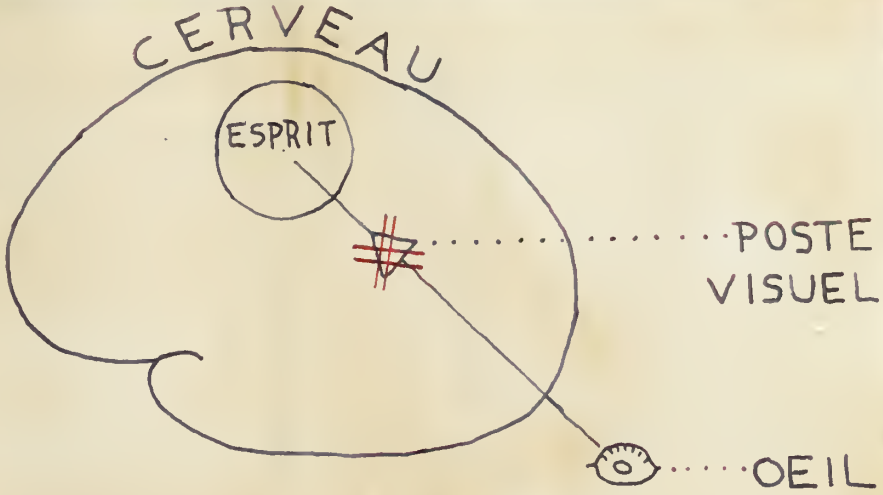


Fig. 6

Il expose également la situation de la personne lettrée qui voit sa langue maternelle écrite en caractères inconnus: celle d'un juif américain, par exemple, qui parle yiddish mais qui n'a jamais appris l'alphabet hébreu; ou bien mon cas, lorsque je jette un coup d'oeil aux grimoires sténographiques de ma dactylo.

Notons, en passant, que dans certains cas le poste visuel de réception se développe chez les enfants d'une manière plus ou moins anormale. Personne ne sait pourquoi. Mais dans nos écoles primaires il se trouve quelques élèves qui, bien que doués d'une intelligence généralement supérieure, éprouvent toutes les peines du monde à apprendre la lecture. Autrefois on les croyait stupides, ces pauvres petits; aujourd'hui l'on comprend qu'il s'agit tout simplement, dans ces cas-là, d'un mécanisme détraqué qui transmet les images visuelles au cerveau

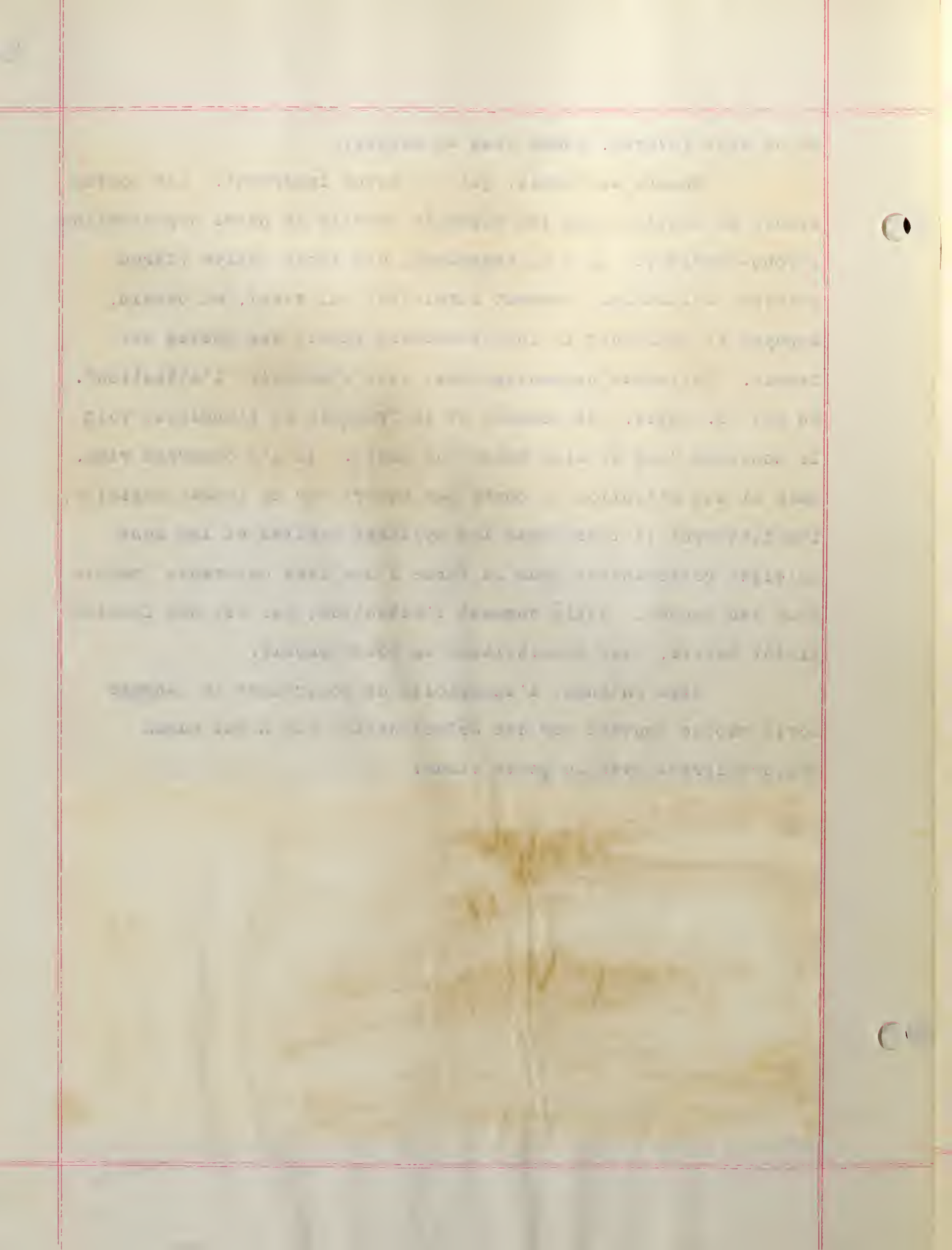
en un sens inverse, comme dans un miroir.

Encore un détail, qui est assez important. Les postes visuel et auditif sont les éléments passifs de notre organisation psycho-physique. Il y a, cependant, une force active (force motrice, volontaire, comment dirai-je?) qui vient, au besoin, appuyer et renforcer le fonctionnement passif des postes ci-dessus. En termes psychologiques, elle s'appelle "l'attention". Un cas: M. Untel, qui connaît et le français et l'anglais, voit le non-sens "pas de lieu Rhône que nous". Il n'y comprend rien. Mais si son attention se porte par hasard sur la langue anglaise, immédiatement il interprète les syllabes écrites et les sons qu'elles représentent sous la forme d'une idée cohérente "paddle your own canoe". Voilà comment l'attention, qui est une faculté plutôt active, peut sensibiliser un poste passif.

Bien entendu, l'incapacité de comprendre le langage écrit repose souvent sur des défectuosités qui n'ont aucun rapport direct avec le poste visuel.

Fig. 7

Fig. 8



Dans la Figure 7, je représente schématiquement le cas de quelqu'un qui scrute des yeux une langue inconnue. Il n'en tire aucun profit; et ça s'explique évidemment parce que son esprit est vide (et par conséquent, son poste visuel n'a jamais fonctionné) en tant qu'il s'agit de cette langue. Ma Figure 8 expose la cécité.

Et maintenant nous arrivons à des considérations encore plus compliquées. Si subtil que soit le concept d'un poste linguistique passif, il n'est rien à côté de celui d'un poste actif. Car toute activité exige des efforts moteurs où entrent énormément en ligne de compte la volonté, la mémoire, des habitudes conscientes ou subconscientes, et bien d'autres facteurs psychologiques.

L'aphasie motrice (celle de Broca) se subdivise en deux espèces. Primo, l'aphasie proprement dite, selon l'étymologie du mot, mais qu'on appelle plus précisément l'aphémie: c'est principalement une incapacité d'articulation. Secundo l'agraphie, qui n'est autre chose qu'une perte de la faculté d'écrire.

Pour commencer, examinons un cas d'aphémie. Mme X, âgée de 30 ans, a toujours manié sa langue maternelle avec une distinction parfaite. L'aphémie la frappe; et dès lors, elle se trouve dans un état fâcheux. Il est vrai que cette femme retient toujours la plupart de ces habiletés linguistiques. Du

cote de la réception, elle comprend aussi bien que jamais et la parole articulée et la parole écrite - ce qui prouve incontestablement que son esprit n'a pas perdu de connaissances. Du côté de l'émission, il ne lui faut que prendre la plume pour exprimer ses pensées on ne peut plus admirablement. Notez bien ce fait-là, car il prouve que, chez notre patiente, rien n'est arrivé qui empêche ses connaissances de couler hors de l'esprit, de se transformer en langage actif. Mais quand madame tâche de parler, elle ne réussit à émettre rien de plus intelligible qu'une série de sons désordonnés, des bruits encore moins compréhensibles que les expressions vocales d'un chien.

Ce qui s'est abîmé chez Mme X, c'est simplement son poste oral, comme je l'appelle. Afin de prononcer correctement la moindre phrase cohérente, nous êtres humains sommes obligés de coordonner avec une délicatesse incroyable(grâce aux nerfs), le fonctionnement de dizaines de muscles qui activent nos divers organes vocaux. Dans un cas normal, tout cela s'arrange automatiquement au fur et à mesure que l'enfant apprend à parler sa langue maternelle; et à la longue, l'individu aboutit à posséder un merveilleux système de réflexes coordonnés qui le soustrait désormais à l'obligation onéreuse de faire marcher consciemment les nombreux éléments de son appareil vocal. C'est justement cet ensemble de réflexes cérébraux qui constitue notre poste oral. Il est plutôt physique que psychologique. Il est physique à un point tel que les physiologistes ont localisé avec précision, dans le cerveau, cette circonvolution où se

trouve le réseau de fibres nerveuses qui préside à toute expression linguistique.

A part l'aphémie complète, nous connaissons des cas où le poste oral fonctionne, mais d'une manière fort défectueuse et anormale. Témoin les personnes qui bégayent, qui bredouillent, ou qui zézayent. Détail curieux: il arrive parfois qu'un aphémique, chez qui la parole n'est à l'ordinaire qu'une bouillie de syllabes, s'exprime très bien en chantant. Quelle complexité inexplicable que celle de notre organisation nerveuse! Autre exemple, encore plus bizarre: si vous obligez un enfant, né gaucher, à écrire de la main droite, probablement que vous en ferez un bègue.

En ce qui concerne l'étude et l'enseignement d'une langue étrangère l'essentiel, c'est de se rendre compte que le poste oral est le centre où se réunissent et se coordonnent ces innombrables impulsions nerveuses qui activent l'ensemble de nos organes vocaux, et qui l'activent "parfaitement" chez quiconque parle une langue sans accent. Voilà la base physiologique de toute prononciation bonne ou mauvaise.

Après les analyses que nous avons déjà faites, l'agraphie s'explique sans grande difficulté. Un adulte instruit, par exemple, continue de s'exprimer par la voie orale avec une facilité admirable; mais aussitôt qu'il essaye de représenter ses pensées sur la page, il se trouve dans l'impossibilité de

tracer le moindre signe intelligent. Mme Y, qui souffre de l'agraphie, n'a aucune paralysie des mains: elle coud, elle dessine, elle exécute avec une grande adresse toutes sortes de mouvements manuels. (De même Mme X, aphémique, peut toujours mouvoir les lèvres, tirer la langue, ou serrer les cordes vocales.) Mais l'appareil anatomique ne réussit plus à exprimer les signes conventionnels du langage. Et pourquoi? Simplement parce que chez ces deux femmes un certain système de coordinations nerveuses, qui dirige et harmonise les organes d'expression, a fait défaut. Autrement dit, il s'agit d'un poste psycho-physique qui ne fonctionne plus.

Maintenant il me semble que nous avons assez bien défini les postes oral et manuel. Les voici, représentés d'après notre façon schématique.

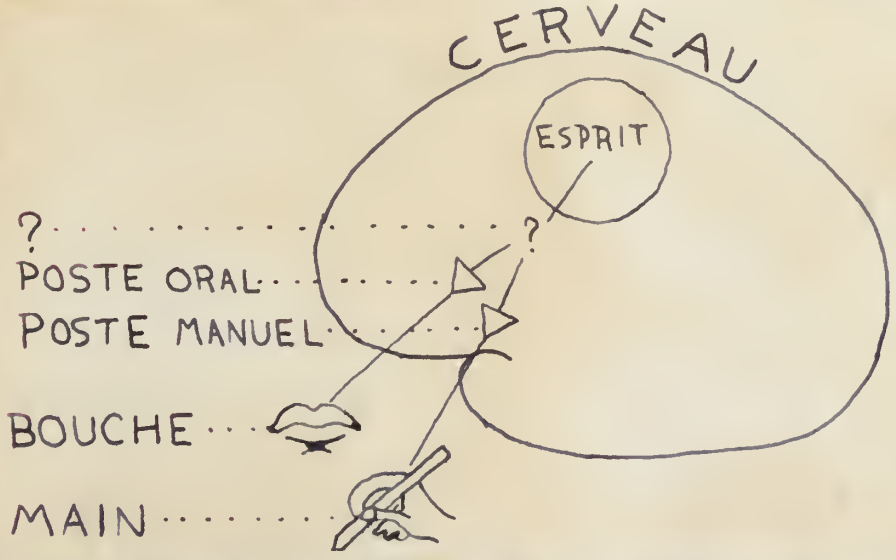
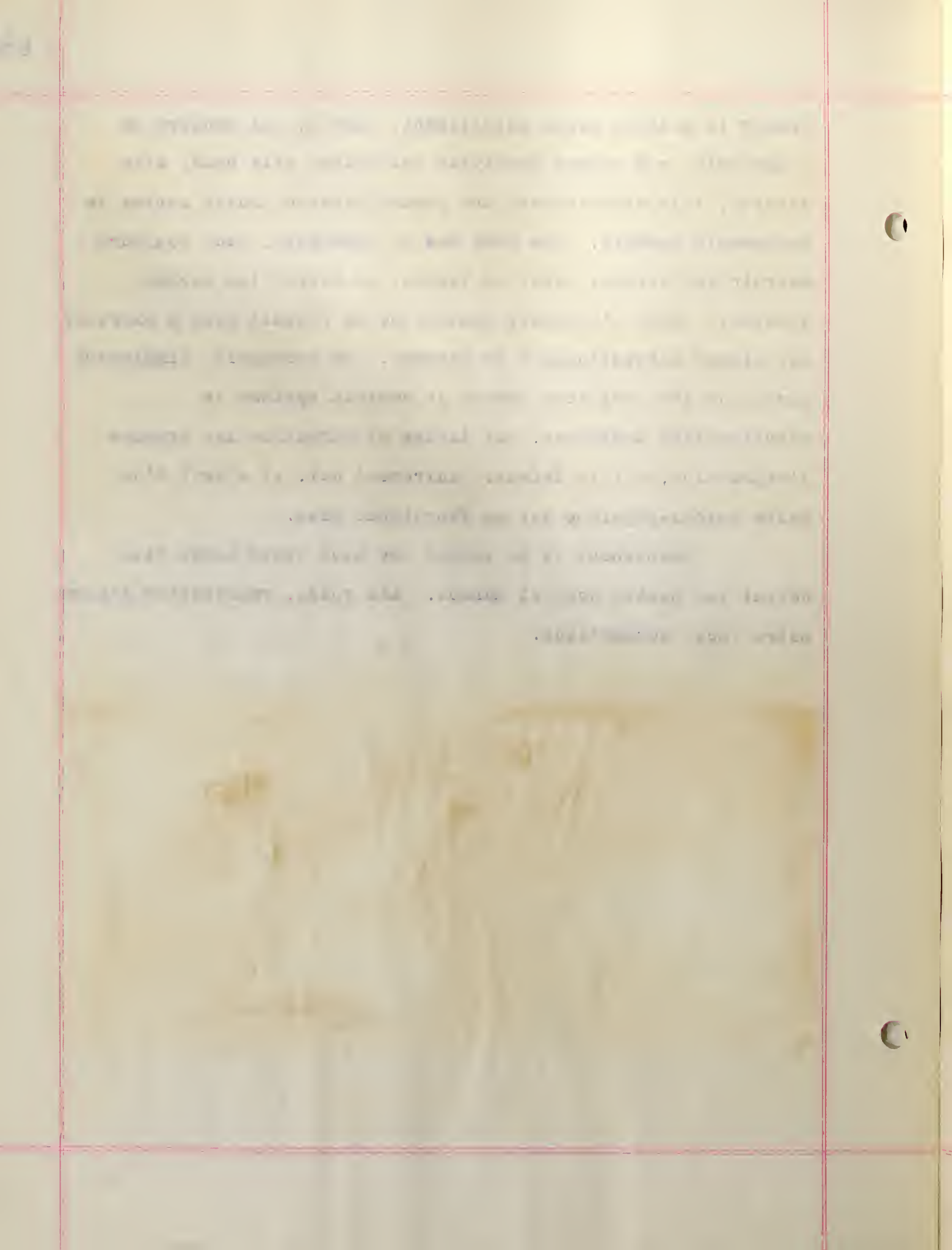


Fig. 9



Vous avez déjà remarqué, sans doute, que le croquis ci-dessus comprend un espace vide indiqué par un point d'interrogation. Dans la lacune ainsi signalée, entre l'esprit et les postes oral et manuel, se trouve un élément que je dénomme le poste d'émission. Voilà une composante plutôt psychologique qu'anatomique: et c'est pourquoi je la place tout près de l'esprit dans mon diagramme.

Comparons les cas de deux messieurs, Q et R. A en juger selon les résultats, il y a entre ces deux hommes une grande différence. Car M. Q a le débit facile, même élégant; étant amateur d'éloquence, il trouve invariablement le mot juste; c'est un plaisir que de l'entendre parler. Le pauvre R, au contraire, exprime ses idées par des phrases hésitantes ou entrecoupées; il s'arrête souvent pour se demander "Comment dirai-je?"; et en somme, ses auditeurs le considèrent comme le parleur le plus ennuyeux qui se puisse imaginer. Bon. Mais d'un autre côté (et sous trois aspects), il n'y a absolument pas de différence entre nos deux cas. Chez R, non moins que chez Q, l'appareil vocal (avec le poste oral) fonctionne parfaitement: c'est-à-dire, l'articulation est impeccable. Quand aux connaissances emmagasinées dans le cerveau: mettons, afin d'appuyer notre argument, que R est encore plus instruit que Q. Et en troisième lieu, question d'intelligence intrinsèque (car, pour employer la métaphore vulgaire, une diarrhée de mots ne compense jamais une constipation d'idées): l'esprit de R est d'une pénétration et d'un génie exceptionnels, tout à fait égal

à l'esprit de Q. Comment expliquer donc, vu toutes ces similitudes, le fait fâcheux que M. R reste involontairement casanier, tandis que pas un jour ne se passe sans que M. Q ne soit prié à dîner chez des amis?

De temps à autre, il arrive à chacun de nous de chercher en vain le mot juste. Nous connaissons on ne peut mieux le mot en question. Une bonne vingtaine de fois il est entré spontanément dans nos discours; autrement dit, il est sans doute emmagasiné dans l'esprit, parmi nos autres connaissances innombrables. Mais cette fois, il ne veut pas en sortir. Ce qu'il y a de plus curieux dans une situation pareille, c'est qu'on réussit à se rendre compte du fait que le vocable existe, sans toutefois arriver à se le représenter. C'est comme si l'on voyait un cadre vide dont le tableau a été enlevé. "Mon Dieu", se dit-on, "voilà ce sacré mot qui m'échappe toujours. Comme c'est embêtant! Je l'ai sur le bout de la langue." Cette métaphore est fort inexacte. Certes, le mot est accroché quelque part, mais pas le moins du monde dans la bouche. Non. Le point d'arrêt se trouve sur le bord de l'esprit, et précisément dans cette région où, en des circonstances normales, les idées sortent librement du magasin central pour cheminer sur les voies orale ou manuelle d'expression jusqu'au monde extérieur.

Nous venons de citer deux cas qui démontrent nettement l'existence, et aussi l'importance, d'une organisation nerveuse que j'ai qualifiée du nom "poste d'émission". En termes

psychologiques, elle relève surtout de la mémoire active. Chez vous et chez moi, lorsque le mot juste fait défaut, il ne s'agit que d'un embarras momentané et transitoire, d'un enrayement aigu. Chez M. R, au contraire, la maladie est chronique.

En fin de compte, c'est grâce au poste d'émission que se transforme notre vocabulaire passif en vocabulaire actif. Et puisque l'éducation de ce poste-là est la plus grande besogne à accomplir pour apprendre à manier une langue étrangère (des connaissances "parfaites" étant déjà sous-entendues), je juge bon de rappeler là-dessus l'attention spéciale de mes lecteurs. Dans la Partie II de ma thèse je vais discuter jusqu'au moindre détail des méthodes d'étude et d'enseignement qui mènent au bon fonctionnement de cet élément psychologique.

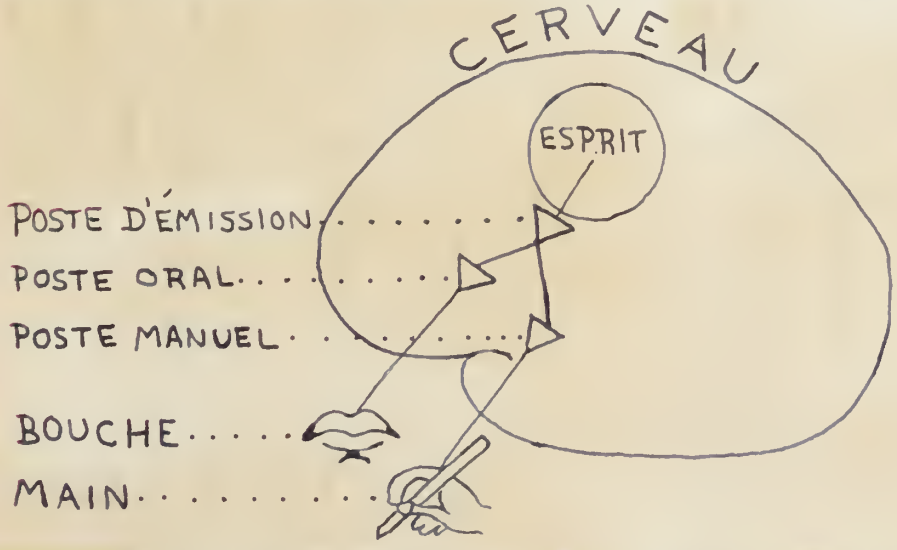


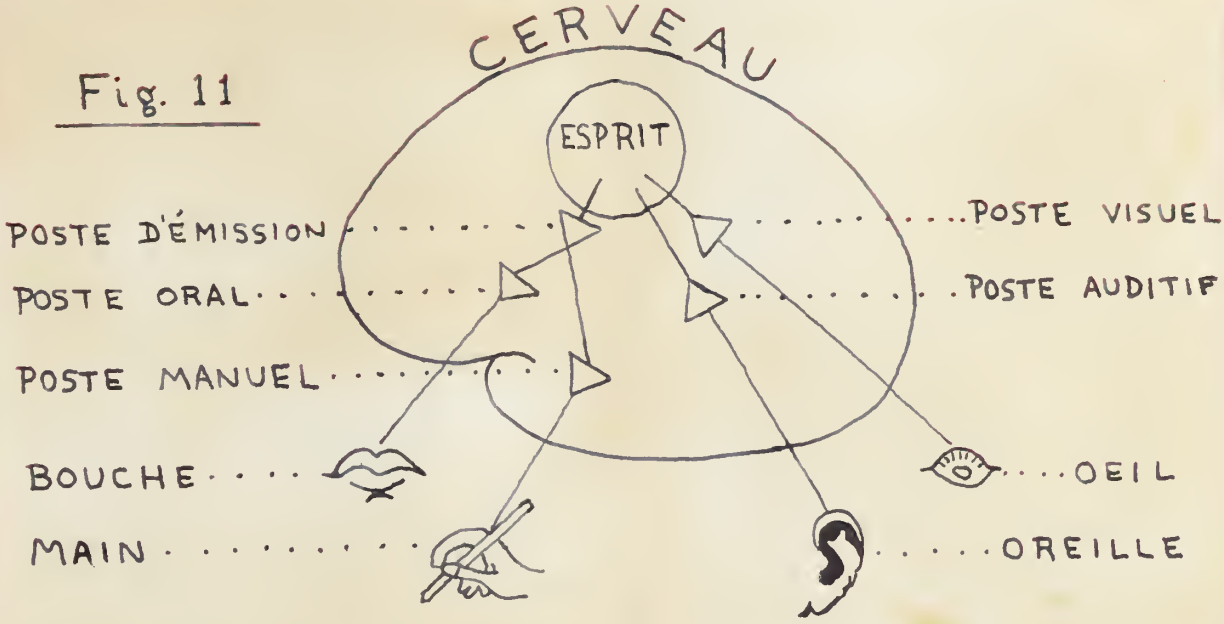
Fig. 10

Voilà notre poste d'émission; voilà la représentation schématique de ce service intermédiaire qui, après avoir pris

des marchandises dans le dépôt cérébral, les passe aux vendeurs pour que ceux-ci puissent les débiter aux acquéreurs. (Pardonnez-moi d'avoir recommencé la métaphore commerciale!)

Vous pourriez objecter que je n'ai mis dans mon croquis qu'un seul triangle, un seul poste, lequel est censé desservir également les deux voies d'émission linguistique. Mais je crois y voir clair. Les connaissances, une fois sorties de l'esprit, passent avec une même facilité soit par la voie orale soit par la voie manuelle. Dans la pratique, nous observons quelquefois des différences apparentes: par exemple, le cas (assez commun) d'un individu qui s'exprime plus élégamment par l'écriture que par la parole articulée. A mon avis, le poste d'émission n'est pour rien dans une telle disparité de résultats. Tout s'explique en termes des deux voies inférieures, dont le fonctionnement est assujetti à une variété d'influences incidentes. Question de temps: il faut parler avec un certain entrain, tandis que l'on peut écrire à loisir. Question de facteurs émotifs: celui qui parle sent toujours la présence de ses auditeurs. Je ne nie pas cependant que ces mêmes influences ne puissent exercer aussi une action sur le poste d'émission. Voilà un problème à étudier. Quoi qu'il en soit, la supposition d'un seul poste, commun aux voies orale et manuelle, suffit parfaitement pour expliquer les phénomènes objectifs de notre expression linguistique.

Fig. 11



A titre de résumé je vous offre ma Figure 11, où j'ai réuni les détails de ces quatre voies de communication par lesquelles un esprit humain individuel se met en rapport avec le monde extérieur, c'est-à-dire avec l'ensemble de tous les autres esprits humains. Et encore une fois je vous prie du vous rendre compte que je m'y suis permis un peu d'originalité, dans ce sens que je n'ai pas suivi les ornières anatomique et physiologique. Absolument rien dans mon discours ne s'oppose aux données assises de ces deux sciences-là, ni à celles de la psychologie non plus. Croyez-m'en, car je tiens à rester conservateur; j'espère même avoir appuyé un peu les sciences naturelles. Tout ce que j'ai accompli d'original, c'est de faire le tri d'un nombre immense de détails déjà bien connus par les neurologues ainsi que par les philosophes, et d'en combiner un nouvel arrangement. A bon escient, par exemple, j'ai négligé ces "centres" cérébraux auditif et visuel dont les

manuels de physiologie font tant de cas; car ce sont des éléments qui n'entrent réellement pas en ligne de compte en tant qu'il s'agit de manier une langue à moins que la personne en question ne soit sourde ou aveugle. En revanche j'ai représenté deux "postes" sensitifs, l'auditif et le visuel, dont le caractère est plutôt psychologique. Du côté moteur ou actif: deux de mes postes, l'oral et le manuel, correspondent exactement à cette région cérébrale, assez bien localisée par les anatomistes dans une circonvolution frontale de l'hémisphère gauche, qu'on appelle le "centre" pour le parler. Et enfin j'ai incorporé dans mon schéma un cinquième poste, le poste d'émission, organisation nerveuse qui est le siège d'une véritable faculté intellectuelle. Le but de mon choix de détails, choix qui semble peut-être arbitraire, c'est simplement de faire le relevé le plus utile, sans y mêler rien de superflu, de tous ces composants de l'organsime humain (éléments physiques, psycho-physiques, et psychologiques) qui sont d'une importance évidente et directe en ce qui concerne l'étude d'une langue.

RÉSUMÉ DE LA PARTIE I

Dans cette thèse, je suis à la recherche de méthodes artificielles qui permettent à un individu supérieur de passer maître dans l'étude et l'usage d'une langue étrangère, afin de s'en servir "parfaitement". Il va de soi que j'ai été obligé de définir au préablable ce qu'est la perfection pratique.

FIN DE LA PARTIE I

Celle-ci n'est autre chose que l'ensemble de toutes les capacités qu'acquiert naturellement dans sa langue maternelle un adulte intelligent et instruit. Et en quoi consistent lesdites capacités, au juste? Résumons-les.

Certaines connaissances: Un vocabulaire passif de 40,000 mots, dont 30,000 sont en même temps actifs (ce qui équivaut à dire que ces 30,000 mots sortent librement par le poste d'émission). Formée de ces mots-là, une vaste quantité de combainsisons irrégulières: le chiffre se monte, si je ne me trompe, à 10,000 locutions passives, dont quelques milliers actives. Et en troisième lieu, l'habitude d'obéir instinctivement à toutes les lois de la grammaire, lesquelles déterminent des millions de combinaisons dites régulières. L'emploi pratique de ces connaissances: Il s'agit ici d'avoir développé, jusqu'à un degré parfait de fonctionnement, quatre voies de communication entre l'esprit et le monde extérieur - les voies visuelle et auditive de réception, et les voies manuelle et orale d'émission. En d'autres termes, pour bien manier une langue il faut être doué de quatre mécanismes excessivement compliqués, qui ne s'assemblent dans les conditions naturelles qu'après de longues années d'expériences et d'exercices.

Voilà, en somme, les capacités possédées par quiconque parle parfaitement sa langue maternelle. C'est en effet formidable. Ose-t-on prétendre à réaliser une deuxième fois des résultats identiques? Surtout dans un ensemble de circonstances qui sont loin d'être naturelles? Si la réponse est "oui",

comment s'y prendre? Nous nous posons des questions dont l'intérêt théorique rivalise avec l'importance pratique - car le monde est une Babel.

Dans l'espoir d'éclaircir un peu tous ces problèmes-là, passons à la Partie II de ma thèse.

D E U X I È M E P A R T I E

DES MÉTHODES ARTIFICIELLES: COMMENT PEUVENT-ELLES PRODUIRE DES RÉSULTATS IDENTIQUES A CEUX QUI PROVIENNENT DE LA MÉTHODE NATURELLE?

DES MÉTHODES ARTIFICIELLES: COMMENT PEUVENT-ELLES PRODUIRE DES RÉSULTATS IDENTIQUES A CEUX QUI PROVIENNENT DE LA MÉTHODE NATURELLE?

Jusqu'ici, nous nous sommes occupés d'une série d'analyses prealables de notre problème, de considérations qui sont en quelque sorte théoriques. Maintenant nous en venons à la tentative de trouver une solution pratique, s'il y en a une, de ce même problème.

Nous avons déjà exposé les principaux traits caractéristiques de la méthode naturelle, lesquels font un contraste si vif avec n'importe quel ensemble de méthodes artificielles. A ce propos, il faut dire que même les conditions les plus propices dont puisse jouir un adulte, c'est-à-dire celles d'un individu à qui écherrait le bonheur d'habiter longtemps en France, ne sont vraiment naturelles que dans une acception assez limitée, parce qu'un adulte qui se fixe dans un pays étranger est exempt, à cause de son âge et de son milieu, de subir nombre d'expériences qui font naturellement partie de la vie d'un enfant ou d'un adolescent. Une erreur fameuse, soit dit en passant, c'est l'idée que toute personne qui a passé une année en France fait autorité dans la langue française, bien que cette personne n'ait rien fait que de s'entretenir quelques minutes par jour avec des concierges ou avec des garçons de restaurant! Mais quoi qu'il en soit, c'est à l'adulte que

j'adresse mon enquête; et si grands que puissent être les obstacles qu'il ait à franchir, l'essentiel est toujours de les reconnaître.

Moi qui ne suis qu'un amateur de linguistique, je serais bien présomptueux si j'offrais au monde mes idées personnelles sur les techniques d'enseignement et d'étude d'une langue étrangère sans m'être familiarisé au préalable avec les idées de personnes plus expérimentées que moi. Pour éviter de me jeter dans un tel travers, j'ai passé quelques mois, avant de prendre la plume, à lire et à analyser la littérature pédagogique: une quantité de livres (y compris la plupart des 18 volumes publiés par "The Modern Foreign Language Study"), et aussi "The Journal of the Modern Languages Association". Si vous cherchez une bibliographie complète, vous en trouverez une qui est excellente dans le livre de Cole[3]. Au cours de mes lectures sur ce sujet, certaines choses m'ont frappé. Primo, je suis profondément impressionné de l'intelligence et de la perspicacité que manifestent nos savants dans le domaine linguistique (et croyez-m'en, je suis à même de juger les vraies valeurs scientifiques). Secundo, presque toute la littérature est destinée à l'usage d'instituteurs et d'institutrices dans nos écoles secondaires, dont le but principal est de faire réussir leurs élèves aux examens du College Board. Incidemment, avec une naïveté un peu touchante les auteurs supposent que quiconque enseigne une langue étrangère est à priori parfaitement capable de la parler. Si vous vous faites des

illusions sur ce point-là, visitez une salle de classe américaine! Et tertio, puisque la littérature de la pédagogie linguistique, si immense qu'elle soit, laisse généralement de côté tous les problèmes d'un adulte, j'ai l'impression de faire mon enquête sur quelque chose de vraiment original.

La deuxième partie de ma thèse est subdivisée en trois sections. (A) Nous jetons un coup d'oeil général sur les procédés artificiels le plus souvent employés, quant à leurs avantages et désavantages, à leurs valeurs et défectuosités, et aux manières les plus pratiques de les utiliser. (B) Nous tâchons de savoir comment adapter le plus efficacement possible chacun de ces douze procédés à chacun des six éléments dont est constitué tout projet d'apprendre une langue. (C) Et enfin, nous essayons de tirer de nos raisonnements quelques conclusions pratiques.

Voici la table des matières que nous allons considérer.

(A) TECHNIQUES D'ENSEIGNEMENT ET D'ÉTUDE

(A-1) Conversation

(A-2) Parler

(A-3) Écouter

(A-4) Lire

(A-5) Écrire

(A-6) Version

(A-7) Études grammaticales

(A-8) Études phonétiques

(A-9) Études de vocabulaire

(A-10) Apprendre par coeur

(A-11) Dictée

(A-12) Penser

(B) APPLICATION DE CES TECHNIQUES AU PROJET D'ATTEINDRE CHACUN DES BUTS SUIVANTS

(B-1) Acquisition de connaissances

(B-2) Ouverture de la voie visuelle

(B-3) Ouverture de la voie auditive

(B-4) Ouverture de la voie manuelle

(B-5) Ouverture de la voie orale

(B-6) Ouverture du poste d'émission

(C) OBSERVATIONS ET CONCLUSIONS GÉNÉRALES

(C-1) Qualités de l'étudiant

(C-2) Confection de programmes

(C-3) Conclusions

(A) TECHNIQUES D'ENSEIGNEMENT ET D'ÉTUDE

On s'étonne un peu que l'enseignement, métier presque aussi ancien que la civilisation et qui est bien organisé depuis des siècles, soit toujours dans un état de changement et d'expérimentation. Mais il en est ainsi. Tous les deux ans on

bouleverse le système en y introduisant de nouveau essais, que l'on pratique sur les pauvres élèves de même que l'on fait des expériences sur de petits cochons d'Inde dans un laboratoire.

En ce qui concerne l'enseignement des langues étrangères, les divers programmes qui ont été en vigueur à des époques différentes se composent, pour la plupart, de mélanges variés de ces douze éléments que j'ai representés dans la table des matières ci-dessus. Voyons à quel point chacun de ces douze procédés peut avancer notre étudiant hypothétique, notre bonhomme américain qui tient à apprendre parfaitement la langue française.

(A-1) Conversation

Parmi les nombreux moyens d'étudier une langue étrangère, la conversation est unique en ce qu'elle confère simultanément à l'élève quatre avantages: acquisition de connaissances, ouverture de la voie auditive, ouverture du poste d'émission, et ouverture de la voie orale. En outre, elle l'habitue directement à ce va-et-vient rapide qu'exige l'emploi pratique d'une langue dans la vie quotidienne. C'est la méthode naturelle par excellence; et pour apprendre "parfaitement" leur langue maternelle, les enfants n'ont besoin d'aucuns moyens supplémentaires.

Mais dans le cas de notre adulte, assujetti comme il l'est à un ensemble de conditions artificielles, les occasions de converser sont rares. Chez lui, il faut que d'autres

exercices y suppléent. Et heureusement, peut-être; car la conversation animée ne lui donne pas le temps de s'arrêter, de réfléchir, et d'analyser les difficultés.

Il n'en reste pas moins vrai que quelques exercices de conversation sont tout à fait indispensables à notre étudiant hypothétique. Si parfaitement que l'on parvienne à connaître la théorie de n'importe quel projet, on est incapable de la mettre en oeuvre d'une manière parfaitement efficace avant de l'avoir pratiquée un peu dans des circonstances naturelles.

Voici deux conseils importants, en ce qui concerne vos entretiens français. D'abord, choisissez un interlocuteur qui parle impeccablement. Et ensuite, ayez du courage: car pour apprendre à nager, il faut se jeter à l'eau.

(A-2) Parler

La conversation, qui est une méthode idéale en tant qu'elle est pratiquable, se compose de deux éléments principaux: écouter et parler. Mais c'est précisément la conversation qui manque dans les conditions artificielles. Comment donc remédier à cette disette? Pour remplacer la combinaison naturelle, il faut recourir à des exercices calculés dans lesquels entrent séparément les deux éléments.

Parler à haute voix est un procédé actif et créateur, tout à fait indispensable pour ouvrir le poste d'émission et la voie orale. En outre, cette espèce d'exercice vous donne un

avantage plus subtil: elle établit dans votre esprit un fonds d'impressions subconscientes qui proviennent de la mémoire motrice ou kinesthétique.

Lorsqu'on n'a pas l'occasion heureuse de se trouver continuellement en présence d'un ami français - comment s'exprimer à vive voix sans se ranger parmi les aliénés, chez qui un symptôme de folie est leur habitude de parler tout seul, de débiter des monologues insensés? Ce n'est pas difficile.

Lisez, par exemple, un paragraphe de bon français, et faites-en un petit résumé en suivant le modèle. Racontez à un auditeur imaginaire des historiettes et des anecdotes. Décrivez quelque événement intéressant qui vous est arrivé. Plus loin, nous allons évaluer les meilleurs moyens de consolider et d'activer un vocabulaire, ce qui se réduit à faire une espèce de "composition orale"; et voilà encore une manière utile et efficace de se parler à soi-même.

J'ajoute quelques conseils, que j'offre à l'étudiant pour le garantir d'écarts vicieux dans ses "conversations solitaires".

Ne vous essayez pas - au début, du moins - à des essors trop ambitieux. Contentez-vous de l'emploi de ce petit vocabulaire que vous connaissez déjà à fond; en cas de plus grand besoin vous pouvez toujours vous reporter au dictionnaire. Le danger à prévenir, c'est d'établir à force d'exercice et de répétition une quantité de mauvaises habitudes, dont on aura plus tard toutes les peines du monde à se débarrasser. Parlez

lentement et distinctement, en faisant bien attention à la phonétique. Personne ne vous corrigera; cela ne tient qu'à vous. A la longue vous atteindrez sans doute la vitesse idéale, qui est de cinq syllabes par seconde; mais au commencement, un débit trop rapide vous fera plus de mal que de bien. Toujours des phrases complètes, s'il vous plaît, et non pas un système de récitations machinales et inutiles où il n'entre rien que des mots décousus, sans rapport les uns avec les autres. Enfin, il faut "animer" autant que possible toute phrase qui sort de votre bouche. Je veux dire par là qu'il faut l'attacher à quelque réalité. En parlant tout seul représentez-vous, par exemple, un interlocuteur imaginaire qui pourrait s'intéresser à ce que vous dites; ou bien, figurez-vous un ensemble de circonstances où des expressions pareilles seraient convenables, même nécessaires. A moins qu'une langue vivante ne soit littéralement vivante, elle ne possède aucune valeur pratique dans la vie.

(A-3) Écouter

Écouter attentivement la langue articulée - voilà le seul procédé dont dispose un étudiant pour ouvrir sa voie auditive. A moins de s'en servir il reste toujours "sourd pour les mots", si grandes que soient ses autres capacités linguistiques. Et ce n'est pas là le tout de la question; car en présence d'une belle voix française on améliore aussi (inconsciemment, peut-être) sa prononciation parce qu'on est

toujours un peu perroquet. De plus, en écoutant quelqu'un qui parle intelligemment on augmente ses connaissances de vocabulaire.

Ce troisième détail a une valeur qui varie selon la complexion particulière de l'individu. A ce que disent les psychologues, la mémoire auditive vaut moins, en général, que la mémoire visuelle. Il se peut que moi, je sois l'exception qui confirme la règle; il se peut également que les particularités que j'ai remarquées chez moi relèvent d'un ensemble de circonstances extérieures plutôt que de ma propre constitution mentale. Mais quoi qu'il en soit, je trouve qu'un nouveau mot, entendu une seule fois au cours de la conversation, entre immédiatement dans mon esprit; tandis que pour maîtriser un mot sur la page imprimée, il me faut le voir et revoir cinq fois de suite.

Un étudiant qui travaille artificiellement et à qui manquent par conséquent les occasions de s'entretenir avec des interlocuteurs français, peut-il entendre parler la nouvelle langue et comment? Plusieurs moyens s'offrent à lui. S'il habite dans une grande ville, il trouvera de temps en temps l'occasion d'assister à des conférences, d'aller au théâtre ou à l'opéra, de voir des films parlants qui viennent de France. Et où qu'il habite, grâce aux ondes courtes il pourra toujours écouter les radiodiffusions de Paris. (Qu'il évite celles du Canada!) De plus, on a préparé des disques phonographiques qui vous serinent un très bon accent français.

Je ne puis m'abstenir de signaler, incidemment, la supercherie calculée de ces escrocs qui prétendent, dans leurs réclames menteuses, que vous pouvez apprendre parfaitement une langue étrangère rien qu'en écoutant quinze minutes par jour pendant trois mois une série de disques, lesquels il désirent vous vendre à un prix immodéré. Ces disques-là ne manquent pas de mérite passif; mais il sont tout à fait incapables de vous faire parler activement.

Tâchez d'entendre une bonne variété de vois d'hommes et ~~ou~~ de femmes, et dans toutes les circonstances différentes du parler humain. Moi, par exemple, j'ai toujours de la peine à comprendre le français au téléphone, bien que je le comprenne aussi bien que l'anglais au cours d'une conversation ordinaire.

(A-4) Lire

Lorsqu'on étudie artificiellement une langue étrangère, il faut se fier à la page imprimée comme source principale de connaissances. Si limitées que soient vos occasions d'entendre une nouvelle langue, rien ne vous empêche de la voir autant que vous voudrez. Et d'un côté, cette alternative n'est pas malheureuse. Je cite Meumann[12]: "La mémoire visuelle fonctionne plus lentement que la mémoire auditive, mais elle aboutit à de plus vifs sentiments de certitude." D'ailleurs, la lecture vous donne la clef d'un trésor ou sont enfermées toutes les connaissances dont vous avez

besoin - où se trouve la langue entière, y compris vocabulaire simple et combinaisons de mots. Il s'ensuit évidemment que pour apprendre le parler d'un autre peuple en suivant des méthodes factices, rien ne saurait être plus essentiel que de le lire à n'en jamais finir.

Que lire? La langue usuelle ne s'apprend guère dans les ouvrages écrits en style soutenu. Comme dit si bien l'Association phonétique internationale: "Ce qu'il faut étudier d'abord dans une langue étrangère, ce n'est pas le langage plus ou moins archaïque de la littérature, mais le langage parlé de tous les jours." Comme cela est vrai! Tempora mutantur, et nos mutamur in illis. Si par hasard vous vous intéressez principalement à des études littéraires, bornez-vous au vocabulaire de Molière et de ses successeurs. Mais si vous avez l'ambition d'apprendre la langue commune parlée, vous serez obligé de prendre d'autres mesures. Les auteurs modernes, même de second plan, sont infiniment plus capables que Molière et ses acolytes classiques de vous fournir ce parler dont vous avez besoin dans la vie quotidienne d'aujourd'hui. Lisez donc beaucoup de journaux et de revues, où sont décrites toutes sortes d'actualités. Les ouvrages techniques élémentaires vous muniront d'une quantité de petits vocabulaires spéciaux, tout à fait indispensables à une personne bien instruite, vu les progrès de la science. Ne méprisez pas certains livres écrits pour amuser les enfants; afin de reproduire les circonstances naturelles de votre jeunesse, il faut en examiner quelques-uns.

Et enfin, il n'y a rien de plus utile et de plus pratique que de lire un grand nombre de pièces de théâtre, surtout les comédies modernes. Elles vous offrent non seulement les matières brutes de tous les entretiens imaginables qui s'engagent au cours de la vie ordinaire, mais encore un bon modèle de conversation idiomatique.

Et comment lire? Il y a deux manières, dont chacune possède une grande valeur: la lecture lente et intensive, et la lecture rapide et extensive. C'est la deuxième qui vous offre sans doute la meilleure occasion d'apprécier l'esprit général d'une langue; et tôt ou tard vous en aurez besoin. Mais au début, un procédé analytique vous fera le plus de bien. Lisez donc lentement, en faisant attention à tous les détails linguistiques qui se présentent à vous. Et votre attention - ne la laissez pas s'égarer de la page; car rien n'est plus facile que de tomber dans l'habitude vicieuse de lire machinalement et distraitement, sans aucun profit. Faites-vous, autant que possible, des "explications de texte". C'est souvent une bonne idée de relire, plusieurs fois peut-être, un même morceau, tellement la mémoire humaine est fautive. Si de prime abord vous rencontrez des allusions historiques ou d'autres que vous ne comprenez pas tout de suite, il n'y a pas de quoi vous décourager; des difficultés pareilles vous arrivent continuellement dans votre langue maternelle. Une perfection absolue est chimérique. Enfin, je vous conseille de lire à haute voix; cela sert non seulement à fixer l'attention, mais aussi à

exercer la voie orale.

Qu'il ne se passe pas de jour sans que la langue française n'entre dans votre esprit par la voie visuelle!

(A-5) Écrire

Je ne parle pas ici d'écrire sous la dictée; plus loin, nous allons consacrer à ce genre d'exercices un article spécial. En ce moment je considère uniquement le thème, qui peut être ou bien une traduction de la langue qu'on parle dans celle qu'on apprend, ou bien une composition originale dans la langue étrangère. En d'autres mots, il y a deux sortes de thèmes: pour abréger notre discours, appelons-les respectivement le thème traduit et le thème libre.

Ce système d'enseignement qui est en vogue dans les écoles américaines attache une grande valeur au thème traduit. Nos livres de texte renferement énormément de phrases anglaises, que l'étudiant doit transposer en français; souvent il y a aussi un modèle français, auquel on peut se référer. J'estime que cette espèce d'exercice est très utile, surtout pour le débutant. En écrivant de tels thèmes, l'élève augmente dans une certaine mesure ses connaissances de vocabulaire - et de la manière la plus solide, car un mot rappelé consciemment à l'esprit et exprimé par la voie manuelle creuse un petit sillon plus ou moins permanent à travers le poste d'émission. Mais l'avantage principal à tirer d'un thème traduit, c'est toujours de mettre en

pratique les règles grammaticales que l'on aurait apprises abstraitement. Une méthode inductive (basée sur d'innombrables exemples) vaut mieux que la plus savante déduction pour vous permettre d'exercer efficacement n'importe quel projet. Entre parenthèses, il faut noter que certains détails d'orthographe, peu évidents lorsqu'on parle, descendent au premier plan aussitôt que l'on essaie de coucher ses paroles par écrit.

En composant des thèmes libres, l'étudiant joue effectivement le rôle d'un écrivain français. C'est là une entreprise qui ne manque pas d'incertitudes et de dangers: demandez-le à ces milliers de Français qui n'ont pas réussi en littérature. Le Quartier Latin en est plein! Mais sérieusement: la composition libre est la pire méthode qui se puisse concevoir pour augmenter vos connaissances et votre habileté, à moins que vous ne sachiez employer intelligemment le dictionnaire. (L'utilisation pratique de tous les ouvrages de référence, voilà précisément ce que n'enseignent pas nos écoles, empressées qu'elles sont de fourrer dans l'esprit de l'élève une quantité immense de renseignements inutiles et vite oubliables. Je divague; pardonnez-le-moi, mais de ce côté-là j'ai des convictions profondes.) En tout cas, je conseille à notre adulte hypothétique de faire beaucoup de thèmes libres sur tous les sujets qui l'intéressent, dès le moment où il sera en passe d'écrire le français sans trop d'embarras. Il n'y a pas de moyen qui serve mieux à ouvrir le poste d'émission; même la conversation, qui est le plus naturel des expédients, ne lui offre pas une occasion

pareille de s'exprimer de propos délibéré et réfléchi.

Enfin, voici un petit conseil supplémentaire: écrivez toujours nettement, car cela reflète en quelque sorte la netteté de votre pensée!

(A-6) Version

À ce que dit le dictionnaire, "version" signifie "traduction que font les élèves d'une langue étrangère dans leur propre langue, par opposition à 'thème'."

Lorsque je faisais mes études à l'une de nos meilleures universités, il y aura bientôt 30 ans, la version était une méthode d'enseignement très en vogue. Nous avions la classe de français trois heures par semaine; et sur nos trois exercices hebdomadaires, on en consacrait deux uniquement à la traduction, à haute voix, du français en anglais. Certes, aucune autre manière de passer le temps ne saurait imposer moins de charge à un professuer; mais je me demande s'il pourrait y en avoir une qui confère moins de bienfaits aux étudiants. Cette question se pose principalement parce que toute traduction dans la langue maternelle de l'élève est dans une grande mesure un exercice (assez difficile, soit dit en passant) de cette langue, et par conséquent peu avantageux en ce qui concerne la langue étrangère qui est le but de ses études. À partir de 1916 environ, les professeurs se sont rendu compte de ces vérités; et en essayant de suivre de plus en plus les méthodes dites naturelles, ils ont balayé de leur système le dernier fétu de version. En général,

j'estime qu'ils ont bien fait.

Rien n'est plus impraticable, évidemment, que le projet de baser vos études d'une langue étrangère sur la version. Mais il n'en reste pas moins vrai que, chez un adulte intelligent qui aurait déjà appris "parfaitement" une première langue par la méthode naturelle et qui se met à en apprendre une autre en suivant des méthodes artificielles, un peu de version (consciente ou inconsciente) est d'un côté inévitable et d'un autre côté avantageux.

Pourquoi la version est-elle inévitable? C'est parce l'adulte a déjà organisé un premier système d'associations entre la vie et le langage; et dès qu'il essaie d'en organiser un deuxième, il se trouve dans l'impossibilité de ne pas associer tant soit peu les deux systèmes. Cela serait au-dessus des forces de l'esprit humain. Un bon petit "diable de traduction" est toujours perché sur son épaule. West[18], avec sa perspicacité coutumière, expose cette difficulté de la façon suivante:

> "It does not follow...because we do not require the indirect bond in the end-result, that we should not use the indirect bond in the initial stages. It was, in the early stages of the advocacy of the direct method, maintained that the second language should be learned entirely without the help of the mother-tongue, and that the meanings of the foreign words should be built up by deduction from their contexts in actual use - the method actually followed by an infant in learning its mother tongue. But the growth of language in an infant runs parallel to the process of idea formation. It is inconceivable that in learning a second language we should go through this whole process of generalization and abstraction again. The ideas which we possess are stored under labels of the mother tongue, and in learning a second language we cannot avoid at one stage or another the use of the old labels in order to find the right ideas."

Et comment la version est-elle parfois avantageuse? C'est une manière de "sémantiser", d'apprendre la signification d'un mot étranger; et pour l'adulte c'est probablement la manière la plus efficace en tant qu'il existe entre les deux langues des équivalences verbales précises. Sans doute serait-il préférable d'associer directement et immédiatement le nouveau mot à l'idée qu'il exprime. Mais lorsque vous étudiez dans des conditions artificielles, les associations directes ne se présentent pas à vous aussi souvent que vous le voudriez. Il faut donc recourir à d'autres procédés sémantiques, parmi lesquels une association indirecte entre le mot étranger et l'idée par l'intermédiaire d'un terme déjà bien connu. Il y a pas mal de cas où un équivalent tiré de la langue maternelle de l'élève conduit par le chemin le plus court à la pleine compréhension d'un nouveau mot.

Il s'ensuit que l'emploi discret d'un dictionnaire bilingue est parfois à conseiller. Mais en général le dictionnaire bilingue souffre du défaut suivant: il essaie de constater des correspondances exactes et des conformités précises entre deux langues, tandis qu'en réalité de telles équivalences verbales sont relativement peu communes; par conséquent il abonde en sens plus ou moins déformés. Aussitôt que possible et autant qu'il est faisable, l'étudiant adulte devrait donc s'habituer à l'usage d'un vrai dictionnaire français.

Dès le début de mes études sérieuses de français, il y a trois ans, j'ai évité comme la peste le moindre soupçon de traduction française-anglaise, consciente ou inconsciente. J'ai jeté mes dictionnaires bilingues par la fenêtre, et j'ai fait les efforts les plus consciencieux qui se puissent imaginer pour obéir à un "naturalisme" du moins égal à celui dont se vantent nos écoles modernes. Avec quels résultats? C'est que je remarque chez moi, à présent, certains phénomènes intéressants. D'un côté, il y a une foule de mots français que je connais tres bien mais que j'aurais appris plus vite, sans aucun doute, si de bonne heure je m'étais servi d'équivalents anglais comme moyen sémantique. Il se peut que même aujourd'hui quelques-uns de ces mots-là ne soient pas parfaitement "animés" dans mon esprit. D'un autre côté - et ceci est en effet honteux - je suis relativement incapable de transposer le français en anglais, bien que je parle couramment ces deux langues! Cela se fait voir continuellement. Par exemple, l'autre jour on m'a demandé comment dire en anglais l'<u>embouchure</u> d'un fleuve. Il n'y a pas de mot dans la langue française que je comprenne plus parfaitement que celui-là: il évoque instantanément pour moi l'image de toutes sortes d'estuaires et de deltas; et avec les yeux de mon esprit je vois parmi d'autres embouchures celle de la Seine dans la Manche au Havre. Mais pour trouver la traduction juste, <u>mouth</u>, il a fallu (malgré l'étymologie évidente du mot em<u>bouch</u>ure) que je me creuse la tête pendant cinq bonnes minutes. En contraste, mon fils, qui a fait quatre ans de français à

l'école, arrive toujours à découvrir d'emblée un bon équivalent anglais. L'explication de cette énigme n'est pas maligne: moi, je n'ai jamais forgé de liens bilingues, et par conséquent je suis un mauvais forgeron. Comme cela serait fâcheux si j'entreprenais d'enseigner ma langue maternelle en France! A titre de compensation, je me félicite d'avoir trouvé dans la langue française un moyen d'exprimer certaines idées supérieur a toute expression anglaise.

Je me résume. De longs exercices de version formelle gaspillent le temps de l'élève. Évitez-les. Mais n'hésitez pas à vous servir, au besoin, de ces rapports utiles qui existent entre ce que vous savez déjà et les nouvelles matières que vous êtes en train d'apprendre.

(A-7) Études Grammaticales

Aux États-Unis, l'enseignement des langues vivantes remonte à 1608. C'est dans cette année-là que sont venus à l'extrême nord-est de notre territoire (dans cette région qui s'appelle aujourd'hui l'État de Maine) quelques missionnaires catholiques. Et à part leur but principal d'évangéliser les habitants de ce rude pays, ils se mirent, en même temps, à enseigner la langue française à leurs ouailles. L'Université de Harvard a établi des cours de français en 1735.

Dès le début et pendant deux siècles de suite, on suivait généralement la méthode latine en enseignant les langues

modernes. C'est-à-dire, on basait son système sur des études formelles de grammaire. Vers 1916 le fétiche de naturalisme est apparu à l'horizon; et au cours de la "réforme" qui n'a pas tardé à se produire, les écoles ont supprimé (autant que possible, vu les exigences du College Board) toute tentative de faire apprendre à leurs élèves la grammaire telle quelle. Cette initiative n'a point déplu aux étudiants, dont la plupart sont des paresseux; ni aux instituteurs, fort contents de mettre au rancart un détail ennuyeux de leur métier. Considération faite d'une telle attitude psychologique, nous ne nous étonnons pas que maints charlatans gagnent gros en promettant d'enseigner une langue étrangère à n'importe quelle dupe sans lui imposer la nécessité de se familiariser avec la première règle grammaticale.

Mais il n'en reste pas moins vrai que le dessein d'apprendre "parfaitement" une langue dans un ensemble de circonstances artificielles est un problème sérieux; que tout problème doit être analysé à fond avant que l'on ne se mette à le résoudre; et que le moyen analytique et logique d'approfondir le discours humain, c'est toujours de s'en approcher par la voie grammaticale.

Un enfant qui apprend sa langue maternelle saisit un jour, par exemple, l'expression "je vais"; mais ce n'est peut-être que trois ans plus tard, et par pur hasard, qu'il est en mesure de dire "je suis allé". Très bien; car l'enfant a devant lui tout le temps qu'il lui faut. Notre adulte, au contraire, ne saurait accepter des délais pareils. Son seul

moyen de s'y soustraire, d'arriver plus vite au but, c'est une série d'analyses délibérées. Vingt minutes d'études grammaticales lui donneront des connaissances parfaites et complètes du verbe "aller".

Je sais bien que pour la plupart des gens la grammaire est une corvée désagréable. Très peu de personnes en ont la bosse, le don naturel; ce qui équivaut à dire que peu de personnes sont foncièrement logiques. Mais il n'y a pas de roses sans épines. Ne nous berçons pas d'illusions sur la possibilité d'accomplir une tâche compliquée et difficile à moins de faire quelques efforts spéciaux. Les études de grammaire, si épineuses qu'elles soient, ouvrent à l'adulte, en fin de compte, un chemin court qui l'amènera le plus directement possible à la réalisation de son désir.

La méthode inductive est toujours préférable, pour aborder la grammaire. Je veux dire par là qu'on doit donner à l'élève un grand nombre d'exemples pratiques sur lesquels il pourrait formuler une règle, plutôt que de lui seriner d'abord une règle abstraite laquelle il aurait vite oubliée.

Je me résume en disant que des études formelles de grammaire sont indispensables, à mon avis, pour compenser certains désavantages manifestes de la méthode artificielle. Dans le domaine linguistique, comme dans celui de la physique, l'extension et l'intensité des forces sont inversement proportionnelles l'une à l'autre. Et nul autre système d'étude n'est si intensif que la grammaire.

(A-8) Études Phonétiques

Il va sans dire que la "perfection", en matière de parler une langue, comprend parmi ses nombreux éléments essentiels une prononciation "parfaite". Je ne dis pas la prononciation, car en français comme en anglais il n'y a pas de critère unique selon lequel on puisse établir un idéal de perfection. Les légitimes différences régionales sont considérables. Sur les centaines de millions de personnes dont l'anglais est la langue maternelle, plus de 90 pour cent diraient certainement que tous les autres parlent avec un "accent" quelconque. Mais en tant que ces accents-là ne sont pas excessivement provinciaux, ni trop mal formés en raison d'une mauvaise instruction, ils restent parfaits au point de vue pratique. Alors, tout ce qu'il faut à notre ambitieux adulte américain, c'est de s'habituer à une prononciation française qui ne sente pas l'étranger. Que celle-ci semble venir de Paris, de la vallée de la Loire, ou même du Midi - peu importe, pourvu qu'elle soit 100 pour cent française.

Avec une telle liberté d'indifférence, on dirait que la tâche de l'étudiant doit être bien facile. Mais tant s'en faut, à en juger d'après les résultats.

Toute prononciation individuelle dépend naturellement de deux facteurs quasi mathématiques, dont la multiplication exprime quantitativement une valeur non-corrigée. Premier facteur: le total d'occasions que l'on a d'écouter une voix cultivée. Appelons ça OE - occasions d'écouter. Second

facteur: l'habilité de reproduire activement ce que l'on entend; autrement dit, l'imitation orale, le IO. Il s'ensuit donc que l'équation suivante représente la prononciation, P, qu'on se fait en suivant des méthodes où il n'entre pas de grosses modifications artificielles, pas de "corrections" voulues.

OE x IO = P

Chez un enfant qui apprend sa langue maternelle, les deux facteurs ci-dessus ne laissent rien à désirer. Pour lui les bonnes occasions d'écouter sont absolument illimitées. Sa faculté d'imitation orale est on ne peut plus efficace, car de leur nature la plupart des enfants sont des perroquets qui ne souffrent d'aucunes inhibitions gênantes. On ne s'étonne donc pas que les cas pareils aboutissent généralement à un P parfait.

Voilà pour l'enfant. Considérons maintenant le cas d'un adulte intelligent et instruit qui se met à apprendre une langue étrangère et qui, ayant le bonheur d'habiter le pays où cette langue se parle, jouit de conditions naturelles. Le cas par exemple, d'un émigré européen qui débarque aux États-Unis sans savoir une seule syllabe d'anglais. Cette personne désire

parler la langue de son pays adoptif, bien etnendu, mais elle se laisse flotter au gré du vent plutôt que de faire des efforts intensifs et soutenus. En d'autres termes, elle se confie à la méthode naturelle. Où en sera-t-elle au bout de dix ans, en ce qui concerne la prononciation?

Certains individus sont exceptionnels. Je connais une doctoresse italienne qui est venue aux États-Unis à l'âge de 25 ans; elle n'avait jamais étudié la langue anglaise, et à son arrivée elle n'en parlait pas le premier mot. Aujourd'hui, dix ans plus tard, son accent est impeccable. Un phonéticien expert y reconnaîtrait peut-être quelque petite cadence spéciale, mais c'est tout. En somme, les différences entre l'accent de cette femme et mon accent à moi sont moins notables que ne le sont les différences entre le mien et celui d'un New-Yorkais. Je connais aussi une Française qui passerait le plus facilement du monde pour une Anglaise: en Angleterre les gens disaient parfois à son propos "Elle doit venir de tel ou tel comté", mais ils ne se doutèrent jamais qu'elle était d'origine étrangère. Bien. Ces deux dames sont vraiment phénoménales, car elles ont conservé jusqu'à l'âge adulte le IO de leur enfance. Voici encore un exemple dans la même catégorie. A l'âge de 26 ans je me suis engagé dans l'armée anglaise. Trois mois plus tard, j'avais perdu mon accent américain, et tout à fait inconsciemment: à ce point que dès lors mes camarades me prenaient pour un sujet de ce brave George V. Au bout de trois ans, quand je revins en Amérique, il m'a fallu de nouveau deux mois pour me débarrasser

de l'accent britannique.

Mais de tels phénomènes sont rares. Tout le monde sait que les métèques ne réussissent presque jamais une bonne prononciation. Et pourquoi pas? Est-il question de temps - ou, en d'autres mots, de leur OE? Non. Il y a énormément d'étrangers qui résident aux États-Unis depuis 30 ans et dont l'accent anglais reste déplorable. Est-ce un manque d'ambition et d'effort: la simple paresse? Très souvent la réponse est oui, dans une certaine mesure; car parmi ces gens-là se trouvent pas mal d'individus instruits et fort intelligents qui se sont emparés de connaissances merveilleuses de la langue anglaise et qui la parlent on ne peut plus couramment. En même temps il ne se sont jamais donne la peine de corriger les fautes les plus grossières de leur accent; et on est porté à croire qu'ils en font peu de cas. Mais en fin de compte, l'explication fondamentale de ces imperfections phonétiques relève d'une inhabileté qui est presque universelle chez l'adulte: un IO plus ou moins abimé.

L'imitation orale dépend d'une communication directe (dans l'esprit) entre la voie auditive de réception et la voie orale d'émission. Il s'ensuit donc qu'un éboulement sur l'une ou sur l'autre voie peut bien diminuer la valeur pratique du IO. Chez l'adulte certains obstacles existent de tous les deux côtés.

Très peu de grandes personnes ont "bonne oreille" pour les langues - je veux dire en ce qui concerne la

phonétique. Évidemment il y a pour la langue parlée une "oreille", une capacité d'en apprécier au juste les sons, comme il y en a une pour la musique. La susceptibilité innée pour les impressions auditives varie parmi les différents individus, dans des limites assez larges; et si grande qu'elle soit chez l'enfant, elle diminue presque toujours, vite et progressivement, à partir de l'âge de dix ans.

Mais du côté voie orale d'émission, les difficultés phonétiques de l'adulte sont encore plus sérieuses. Son appareil psycho-physique d'articulation a déjà pris un immense système d'habitudes et de réflexes conditionnés. Créer un nouveau système, en supprimant au besoin le premier - voilà une tâche qui n'est guère plus difficile que le projet de changer au fond son caractère moral.

Nous comprenons donc aisément pourquoi nos amis d'origine étrangère ne réussissent presque jamais à se débarrasser d'un accent plus ou moins fort. Leur OE est idéal, bien entendu; mais ce facteur-là, multiplié par un IO qui est foncièrement détérioré, donne un produit imparfait.

Les difficultés que je viens de décrire pâlissent en comparaison de celles contre lesquelles doit lutter un étudiant qui, n'ayant pas le bonheur d'habiter à l'étranger, est obligé de suivre des méthodes artificielles: précisément, cet étudiant qui est l'objet de notre enquête. Son IO est celui d'un adulte

moyen - c'est-à-dire, il est assez mauvais. Et son OE, à la différence de l'autre adulte cité ci-dessus, est très limité. Chez lui tous les deux facteurs de l'équation sont insuffisants; et par conséquent son P, sa prononciation, a d'autant moins de chances d'aboutir à un résultat adéquat. C'est là un cas désespéré, à moins que l'on ne prenne d'énergiques mesures pour en vaincre les difficultés essentielles. Et quelles mesures?

Il est tout à fait indispensable que l'étudiant ait quelques occasions d'écouter une bonne prononciation française. Nous n'envisageons pas ici la riche abondance de telles occasions que fournit la méthode naturelle. Malheureusement pas. Nous ne nous attendons pas à ce que notre adulte forme son accent à force de simple imitation. Malheureusement pas, car cela lui est impossible vu les circonstances de son travail. Mais je ne saurais concevoir comment un individu, fût-ce même le plus intelligent du monde, pourrait apprendre à prononcer parfaitement une langue étrangère sur une bas d'études purement théoriques. Mettons donc, en premier lieu, qu'il faut absolument avoir ces "quelques" occasions d'écouter une voix française.

L'enseignement formel de la phonétique - en voilà une question épineuse, du moins en ce qui concerne les écoles. Je crois fermement que pour notre adulte cette espèce d'études possède une immense valeur, dans des limites restreintes.

Il y a beaucoup de Francais qui n'arrivent jamais à prononcer le "th" - ou plutôt les deux "th" - de la langue

anglaise. Ils y substituent toujours les sons s ou z. Si un ami secourable leur avait dit au début simplement de tirer la langue, de mettre la langue entre les dents, ils auraient vite réussi à conquérir leur zézaiement. On peut venir en aide de la même façon à une personne de langue anglaise qui étudie le français. Expliquez-lui formellement une douzaine d'importants détails phonétiques. Par exemple, la nécessité d'arrondir les lèvres en prononçant l'u français. La différence entre nos voyelles impures et les voyelles pures des langues continentales (car un Américain a toujours tendance à diphtonguer). Le mécanisme anatomique des voyelles nasales, qui n'existent pas en anglais. Ce système de séparer les syllabes, si dissemblable au nôtre. La liaison, l'accent tonique, le rythme de la phrase, et c., et c. Je suis sûr que l'explication de tels principes élémentaires de la phonétique d'une nouvelle langue, suivie d'exercices consciencieux, munirait l'accent de notre adulte, dans le court espace de deux mois, d'une petite nuance vraiment "gauloise": autrement dit, elle lui établirait le fond d'une prononciation parfaite.

Il serait toutefois bien facile de trop appuyer sur les technicités de la phonétique sans en tirer aucun profit. Spécifiquement, je pense à l'emploi des divers systèmes de transcription qu'ont inventés les professeurs de langues étrangères. Parmi eux, le meilleur est sans doute l'Alphabet de l'Association Phonétique Internationale, qui ne laisse presque rien à désirer en matière de précision et d'exactitude. Peut-être

vaudrait-il la peine d'en connaître superficiellement les symboles, pour que l'on puisse se référer, le cas échéant, aux renseignements d'un dictionnaire phonétique. Mais de là, à passer de longues heures à lire et à écrire un barbouillage de caractères bizarres et factices! Quelle perte de temps!

En somme, ce qu'il faut pour développer une bonne prononciation dans des conditions artificielles, ce sont les circonstances suivantes: (1) Quelques occasions d'entendre une voix parfaite; (2) un petit peu de théorie phonétique, mais pas trop; (3) énormément d'exercices intelligents; et enfin, (4) une certaine habileté intrinsèque. Et puisque le quatrième desideratum fait généralement défaut chez les adultes, je trouve qu'un accent impeccable est probablement le but le plus difficile que vise cet étudiant dont nous tâchons de résoudre le problème.

(A-9) Études de Vocabulaire

Les mots sont les matières premières d'une langue. A moins d'en avoir une provision adéquate, on reste incapable de construire un bon édifice linguistique. Rien n'est donc plus essentiel que d'acquérir un vocabulaire qui suffise à tous les besoins de votre vie, si vous visez le but de parler "parfaitement". Quelle est la grandeur d'un tel vocabulaire, étant donné que vous êtes un adulte intelligent et instruit? Et comment vous y prendre pour l'avoir le plus vite possible? Voilà des problèmes qu'il n'est pas necessaire d'aborder ici,

parce que j'ai l'intention de les discuter tout au long dans l'appendice de ma thèse. Mais par anticipation, il ne serait pas mal à propos de constater sommairement certains faits pratiques.

Il vous faut connaître passivement 40,000 mots, dont entre 20,000 et 30,000 doivent être actifs dans ce sens qu'ils peuvent passer facilement à travers votre poste d'émission. C'est la lecture plutôt que la conversation qui vous pourvoira de cet amas de connaissances, puisque les conditions de votre travail sont au fond artificielles; mais heureusement, la littérature renferme la langue toute entière. Faites donc bien attention à ce vocabulaire que vous rencontrerez sur la page imprimée; et à moins que vous n'ayez une mémoire surhumaine, écrivez sur de petites cartes un recueil discret de nouveaux vocables dans le dessein de les reviser et de les activer plus tard. Vous aurez beau tâcher de ranger les mots exactement dans l'ordre de leur utilité. Sans doute le procédé idéal serait-il de commencer avec un noyau naturel, et ensuite de l'augmenter petit à petit par des élargissements progressifs. De cette façon, les professeurs ont essayé d'établir un vocabulaire minimum à l'usage des écoles. C'est très bien. Mais la salle de classe n'est pas le monde où nous vivons. Un adulte instruit et intelligent, à la différence des écoliers, doit être en mesure d'exprimer par la parole toutes les idées qui lui traversent l'esprit dans une vie excessivement compliquée; et on n'a jamais réussi à composer un vocabulaire de base qui favorise spécialement ce but-là. L'alternative inévitable, c'est

que l'adulte envisage de prime abord toutes les matières de la nouvelle langue - sur lesquelles il lui est toujours permis, bien entendu, de choisir ces éléments qui lui semblent le plus utiles vu les circonstances de son milieu individuel.

Pendant que vous êtes en train de recueillir et d'apprendre passivement les 40,000 mots qu'il vous faut pour bien comprendre la langue française, comment en activer les deux ou trois quarts à ce point que vous pourrez les employer spontanément en parlant? Voilà un second problème, encore plus difficile que le premier. Il s'agit d'ouvrir le poste d'émission; en d'autres termes, de démolir une barricade formidable. Cela ne se fait pas tout seul. Vous serez obligé de faire des efforts voulus, délibérés, et soutenus pour vaincre cet obstacle; en dernière analyse c'est peut-être la plus grande difficulté qui s'impose à l'étudiant. Il n'y a que la pratique qui vaille: énormément d'exercices artificiels. Faites donc un choix utile de nouveaux mots que vous auriez découverts au cours de la lecture. (Méfiez-vous toujours de ces listes qui s'impriment dans les manuels, car "knowledge arranged in squares and rectangles fits but badly into the irregular convolutions of the human brain"[2]. Des connaissances pareilles s'adaptent encore pis "aux circonvolutions irregulières" de la vie humaine.) Ces nouvelles matières vous serviront comme sujets de conversations factices - de monologues, d'entretiens imaginaires sans interlocuteur. Pas de vaines répétitions - construisez invariablement des phrases complètes, en associant

autant que possible dans votre esprit les symboles linguistiques aux réalités du monde. Enfin, revisez et répétez vos exercices de vocabulaire à n'en jamais finir.

Voilà le seul et unique moyen de vous procurer en deux ou trois ans, à vous qui travaillez artificiellement, des connaissances égales à celles que produit lentement au cours d'une vingtaine d'années la méthode naturelle. L'importance d'études systématiques de vocabulaire est telle que je vous conseille d'y mettre le tiers de votre temps. Vous comptez faire un tour de force prodigieux; et pour cela, il faut vous évertuer. Alors, allez-y rondement. C'est là sans doute un détail fastidieux du système artificiel, mais qui reste toutefois nécessaire pour aboutir à un résultat parfait.

(A-10) Apprendre par Coeur

Je ne vais pas traiter ici le projet d'apprendre par coeur les unités sémantiques d'une langue (mots isolés et courts idiotismes), car nous venons de discuter tout cela sous le titre "(A-9) Études de Vocabulaire". Ce qui nous intéresse à présent, c'est l'utilité pratique de fixer intégralement dans la mémoire des phrases entières, même des morceaux considérables de la langue et de littérature.

Certains professeurs, un peu entichés de valeurs littéraires, ont l'habitude de faire apprendre par leurs élèves des poèmes, des passages classiques, et toutes sortes de fatras

archaïque. Pour un étudiant qui désire surtout parvenir à parler la langue commune de nos jours, de tels exercices sont évidemment d'une inutilité suprême.

J'estime, au contraire, que notre adulte ferait bien d'apprendre par coeur une quantité de proverbes, d'épigrammes, de bons mots spirituels, et de citations fameuses, peut-être avec un peu de dialogue tiré de comédies modernes. Entre parenthèses, il lui faut connaître un certain nombre de ces citations et de ces proverbes pour apprécier non seulement la langue, mais encore les traditions et la mentalité d'un autre peuple. A part cela, cependant, les matières qu'il aurait apprises textuellement lui offriront des avantages plus immédiats et plus pratiques, en ce qui concerne le but: parler.

Un avantage manifeste, c'est d'apprendre les mots par groupes où chaque élément se trouve dans un contexte convenable. Voilà un procédé qui tient de la méthode naturelle. En même temps l'étudiant est garanti de toute faute, car les nouvelles matières seront du vrai francais et non pas des phrases plus ou moins exotiques telles que celles qu'il aurait pu composer lui-même. C'est là encore un détail naturel, et très profitable.

Chaque phrase apprise par coeur ouvre un petit sillon permanent à travers le poste d'émission. En d'autres termes un certain effort, jusque là conscient, est désormais relégué au domaine subconscient. Plus on achève d'effectuer de tel changements de fonction, et plus la vie devient facile. A ce propos, je pense toujours à la fable du mille-pattes. Une

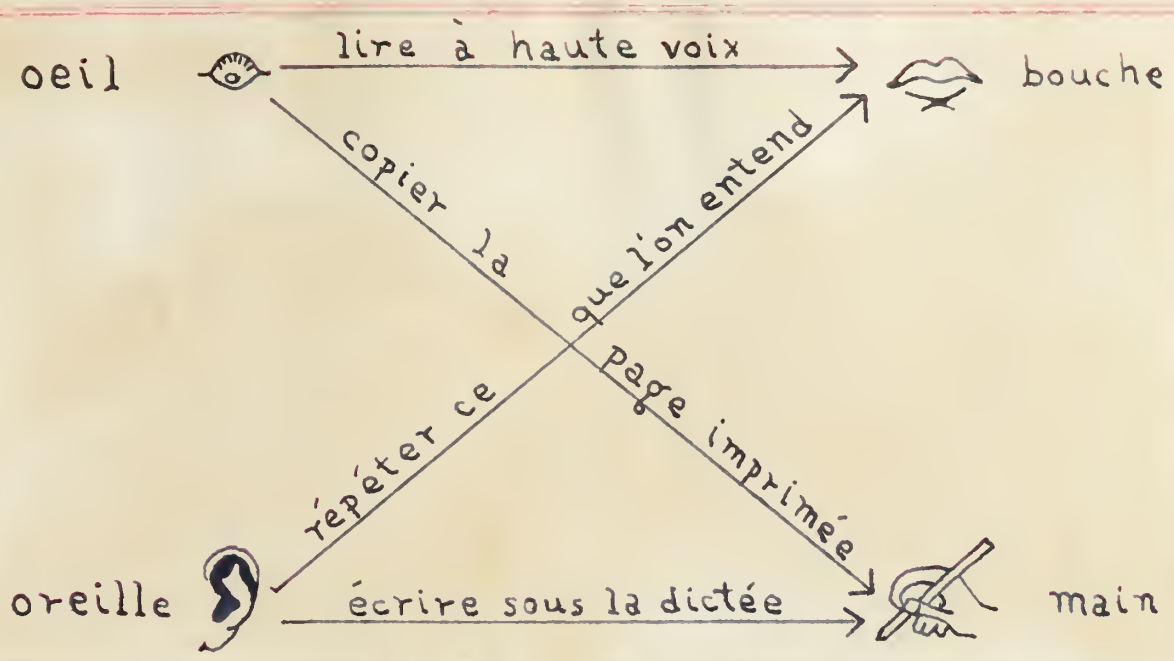
grenouille lui demanda, pour plaisanter, dans quel ordre il remuait ses nombreuses pattes; et dès ce moment la pauvre bête, qui ne s'était jamais donné la peine de réfléchir sur une action purement automatique, fut incapable de marcher. Je serais le dernier à dénigrer la raison humaine; mais parfois la pensée, comme dit Jules Romains, "dans son mécanisme même, est d'abord un système d'empêchements et de coups de frein".

Enfin, il est toujours possible et souvent souhaitable, une fois qu'on aura appris par coeur un morceau de français, de faire avec le texte une variété infinie de petites permutations concernant le genre, le nombre, la personne, le temps, et c. Cet exercice n'est pas trop dangereux même pour un débutant, car on prend modèle sur la perfection.

(A-11) Dictée

Un exercice favori dans les écoles françaises, c'est de faire écrire les élèves sous la dictée du professeur.

Il y a quatre façons de joindre une voie de réception linguistique directement à une voie d'émission: les voici, représentées par un schéma:



De ces quatre techniques, nous avons déjà discuté la valeur de la première, lire à haute voix. Répéter ce que l'on entend - un tel procédé fait partie essentielle de tout bon système d'études phonétiques. Écartons comme inutile le projet de copier la page imprimée, car en général il ne vaut rien au point de vue pratique. Il nous reste à examiner la valeur de la dictée.

Cet exercice offre à un étudiant deux avantages bien définis. Du côté passif, il concourt avec d'autres moyens à lui ouvrir la voie auditive. Et du côté actif, il fixe son attention sur une quantité de petits détails de la langue écrite, négligeables dans une grande mesure lorsqu'on parle - orthographe, accents, ponctuation, et emploi de majuscules.

Je ne suis pas assez présomptueux pour opposer ma petite jugeote aux opinions d'une foule d'instituteurs expérimentés. Mais le problème que je tâche d'analyser est celui d'un adulte, et par conséquent tout à fait différent de

ceux qui se posent dans l'enseignement des écoles. En dernière analyse, je trouve que pour notre adulte la dictée est relativement inutile, pourvu qu'il s'exerce suffisamment dans les deux éléments dont elle est composée - écouter et écrire.

(A-12) Penser

On entend dire souvent que la capacité de penser dans une langue étrangère est le comble de la perfection, qui ne laisse plus rien à ambitionner. Il faudrait modérer un peu cette exagération, car elle repose uniquement sur le fait que seuls les étudiants avancés arrivent, en général, à penser spontanément dans une nouvelle langue. Chez eux ce qui agit, c'est au fond une relation entre la cause et l'effet: autrement dit, la grandeur même de leurs connaissances les met en mesure de s'en servir de n'importe quelle manière, y compris celle qui est la plus subtile.

Mais voici une question qui se soulève: n'y a-t-il pas, inversement, une relation entre l'effet et la cause? Par là, je voudrais suggérer que l'habitude de penser peut être pour l'étudiant un moyen pratique d'avancement, un exercice utile. Moi, j'en suis convaincu, et mon opinion se base principalement sur cette idée fondamentale: qu'une pensée ne vous arrive jamais à l'esprit à moins que vous ne vous intéressiez tant soit peu à son sujet et que vous n'ayez en même temps une occasion quelconque de l'envisager réellement dans la vie. Par exemple, vous voyez

une rose en hiver et vous vous dites "Oh, comme elle est jolie! Ce n'est pourtant pas la saison des roses." Qu'est-ce que vous avez fait? Vous venez de trouver un rapport entre le monde extérieur et le langage: un lien des plus pratiques, car il relève de circonstances naturelles. Toute pensée exige un emploi inconscient de mots. Je cite Dewey[4]: "Words are the garb of clothing of thought; language is not thought, but is necessary for thinking." Il s'ensuit donc que l'étudiant d'une langue étrangère, au fur et à mesure qu'il revêt ses pensées d'un nouvel habillement, s'exerce on ne peut mieux.

Mais est-il possible et pratique de dominer vos pensées, au point de les diriger du côté que vous voulez? Bref, d'en faire un exercice volontaire? Pas toujours, à coup sûr, puisque de temps en temps les embêtements de la vie vous imposent assez d'idées noires pour vous détourner inéluctablement de tout exercice abstrait. Plus souvent, au contraire, chez une personne normale les pensées sont bien assujetties à la volonté. Voici un détail psycho-physique fort intéressant, et qui favorise davantage tout projet de penser de propos délibéré. Il est incontestablement vrai que le maniement d'une idée dans notre esprit humain dépend, dans une grande mesure, d'une espèce d'articulation supprimée. Nous avons pris l'habitude de revêtir nos pensées de symboles linguistiques émis par la voix, à tel point que même les pensées silencieuses reproduisent à notre insu une mémoire inconsciente de réflexes physiques. Je crois qu'il est possible de faire ce chemin-là en sens inverse.

C'est-à-dire, qu'il est possible de recourir à un système voulu d'articulations supprimées pour créer la pensée. Il se peut que je me trompe, que je tienne trop à des théories. Mais moi personnellement, je me suis essayé à cette technique-là, et je trouve qu'elle m'a beaucoup aidé.

Enfin, quand il vous arrivera de rêver dans votre nouvelle langue, vous aurez de quoi vous féliciter!

(B) APPLICATION DES TECHNIQUES D'ENSEIGNEMENT ET D'ÉTUDE

Dans la Partie I de cette thèse nous avons examiné à fond les résultats que produit la méthode naturelle pour apprendre une langue, résultats qui dans leur ensemble constituent la perfection pratique; et nous en avons conclu, en dernière analyse, que pour manier "parfaitement" une langue il faut posséder six capacités. Je les résume: (1) une quantité de connaissances (mots simples, et manières régulières ou irrégulières de les combiner); (2,3,4,5) le bon fonctionnement de quatre voies de communication linguistique (voies visuelle, auditive, manuelle, et orale), dont chacune se compose d'un appareil purement anatomique et d'un "poste" psycho-physique; et (6) le bon fonctionnement d'un organe cérébral excessivement subtil (parce qu'il est psychique plutôt que physique), auquel j'ai donné le nom de "poste d'émission". Dans la Partie II,

Section A, nous venons de considérer douze techniques d'enseignement et d'étude qui sont à la portée de quiconque se met à apprendre artificiellement une langue étrangère. Maintenant nous en venons à rapprocher ces deux séries de recherches. C'est-à-dire, la Section B de la Partie II de ma thèse s'enquiert sur les manières les plus pratiques de réaliser les six buts essentiels, moyennant les douze techniques éprouvées. Il va de soi que je n'ajoute pas ici beaucoup de nouvelles données, car nous avons déjà accumulé toutes les informations nécessaires pour résoudre notre problème. Mais ce n'est jamais une perte de temps de manier les hypothèses scientifiques, de les reviser, et de se les représenter sous une variété infinie d'aspects différents.

(B-1) Acquisition de connaissances

Parmi les six besognes que doit achever notre étudiant adulte il y en a deux qui ne lui imposent pas le moindre effort conscient, ainsi qu'une troisième qui s'accomplit vite et facilement. Voilà peut-être le premier mot optimiste que j'ai prononcé dans cette thèse! Trois tâches sur six se font toutes seules, ou à peu de chose près - quel bonheur! Mais d'un autre côté, il n'y a pas de quoi s'en réjouir à l'excès, car les trois autres besognes comprennent assez de difficultés pour fatiguer l'esprit le plus intelligent pendant de longues années. Dans les pages suivantes je vais spécifier exactement

les différences suggérées ci-dessus. Qu'il suffise en ce moment de dire que l'acquisition de connaissances "parfaites" offre probablement le plus gros obstacle à vaincre en ce qui concerne tout projet d'apprendre une langue étrangère.

Et comment franchir cet obstacle formidable? Il y en a effectivement douze moyens: car n'importe quel point de contact avec une langue sert, sinon à vous procurer de nouvelles connaissances, du moins à consolider les connaissances déjà acquises. Puisque vous travaillez dans des conditions artificielles, c'est inévitablement la lecture qui vous fournira la plupart de vos matières premières (y compris les combinaisons irrégulières de mots); et ce sont les études grammaticales qui vous mettront en état de combiner les mots régulièrement. Quant à consolider dans l'esprit pour toujours des connaissances qui y sont entrées une première fois, il n'y a rien d'autre qui vaille autant que la répétition incessante, exercice que j'ai décrit sous le titre "Études de Vocabulaire". Apprendre par coeur des morceaux convenables de la nouvelle langue - voilà encore un moyen d'établir sur une base solide une certaine quantité de connaissances utiles. En somme, l'étudiant adulte doit consacrer approximativement les deux tiers de ses efforts à trouver et à fixer dans son cerveau, de propos délibéré, une provision adéquate de matériaux de construction.

La simple répétition de mots, de locutions, et de phrases est d'une importance suprême lorsqu'on a pour but la consolidation de ses connaissances. Mais dans ce même but, il y a un second détail qui entre énormément en ligne de compte. C'est l'habileté de "sémantiser" le langage, de faire "vivre" les symboles linguistiques en s'habituant à voir inconsciemment entre eux et la vie des rapports essentiels. En dernière analyse, les éléments d'une langue ne valent rien à part leur coefficient de valeur sémantique.

Pour sémantiser nos symboles linguistiques nous avons à notre disposition quatre moyens principaux: association matérielle, définition, contexte, et traduction.

Sans doute le meilleur moyen est-il un système d'associations matérielles et immédiates entre un vocable et l'idée qu'il représente - en d'autres termes, ce système qui se développe peu à peu pendant les années formatives d'un enfant. Mais notre adulte, qui travaille artificiellement, a beau s'attendre à retrouver les circonstances de son enfance. Il lui faut recourir à d'autres manières d'animer ses mots, puisque les associations directes lui manquent.

La définition d'un nouveau mot en termes de la langue étrangère est souvent très utile: pour cela, il faut se servir d'un dictionnaire destiné à l'usage du peuple étranger dont on étudie le parler. Mais la définition est la plus inefficace des techniques en tant que l'on ne comprendrait pas exactement des idées équivalentes dans sa propre langue. Cela se voit dans beaucoup de domaines scientifiques: par exemple, dans la

botanique. Supposons un individu qui s'intéresse un peu aux arbres, et qui s'y connaît en amateur tant bien que mal, mais pas à titre d'expert. En lisant un livre français cet individu tombe un jour sur le mot "hêtre". Il le cherche dans un dictionnaire français, et avec assez peu de satisfaction il s'informe que ce terme décrit un genre de cupulifères à tronc blanc, à écorce lisse, au bois blanc, tenace, et flexible. Où en est-il? Par contraste, le dictionnaire bilingue lui donne tout de suite le mot "beech", qui vit déjà dans son esprit et dont la qualité vivante est instantanément transférée au mot français.

On arrive souvent à sémantiser un vocable moyennant son contexte. La valeur de cette troisième technique est habilement démontrée par Cole[3]: cet auteur nous fait voir que l'influence cumulative d'autres éléments de la phrase peut aboutir à faire comprendre un élément jusque là inconnu. Cela est toujours possible; et c'est probable au fur et à mesure qu'on a l'occasion d'examiner de multiples exemples, de voir un nouveau mot dans une variété d'encadrements. Incidemment, il ne faut jamais perdre de vue que la pensée humaine dépend de phrases complètes plutôt que de mots isolés; il s'ensuit donc que, pour reproduire les résultats de la méthode naturelle, l'étudiant devrait s'habituer dès le début à apprécier aussi bien que possible les ensembles et les combinaisons.

En quatrième lieu, mentionnons une fois de plus la traduction, technique de sémantisation dont nous avons déjà

considéré à fond l'utilité pratique. Elle n'est jamais à négliger.

L'acquisition de connaissances adéquates dans une langue étrangère! Quel problème! Le langage d'un peuple n'est autre chose que l'expression de ses idées; et les idées à leur tour relèvent de la vie. Si vous ambitionnez de connaître parfaitement le français, il vous faut absolument connaître en même temps la France: géographie, agriculture, industrie, instruction, histoire, gouvernement, politique, économie, littérature, philosophie, art, religion, et le reste. Tout cela est indispensable pour saisir l'esprit fondamental de la langue, et pour empêcher que votre français ne soit simplement une représentation inexacte d'idées anglo-saxonnes.

En ce qui concerne le projet de transformer les deux ou trois quarts de vos connaissances passives en des connaissances actives - voilà une entreprise que je vais traiter indépendamment sous la rubrique "(B-6) Ouverture du poste d'émission".

(B-2) Ouverture de la voi visuelle

Supposons un cas imaginaire: celui d'un Américain qui, puisqu'il est adulte et instruit, lit et écrit parfaitement l'anglais; qui comprend parfaitement le français parlé, parce qu'il l'a beaucoup entendu; mais qui (et voici le détail factice de notre cas) n'a jamais vu une page écrite ni imprimée de français. Il désire se mettre à lire; en d'autres termes, il forme le projet de s'ouvrir la voie visuelle en ce qui concerne la nouvelle langue. Que doit-il faire? Il ne sera pas obligé, heureusement, de recommencer cette oeuvre d'Hercule qu'est l'établissement dans l'esprit d'un système immense de rapports entre des signes arbitraires et une quantité égale de sons produits par la voix humaine; d'autant moins que l'anglais et le français s'écrivant tous deux en caractères latins. (S'il s'agissait d'apprendre le chinois ou l'arabe!) Mais notre patient anglais-français ne s'en tirera pas sans efforts, car entre toute langue articulée et la même langue écrite, il existe des différences subtiles qu'on est tenu de reconnaître en lisant.

Je viens de représenter un cas outré, entièrement théorique. Il sert simplement à nous faire voir que la voie visuelle de réception linguistique n'est pas toujours grande ouverte. (Demandez-le à un enfant qui apprend à lire!) Dans le cas de cet adulte ambitieux qui est l'objet de mon enquête, les circonstances sont différentes. Tout ce qu'il lui faut pour lire le français avec grand succès (au fur et à mesure que ses

connaissances lui permettent de comprendre cette langue), c'est de s'habituer à quelques symboles qui sont de prime abord plus ou moins ambigus - par exemple, à l'orthographe des homonymes.

Mais la méthode artificielle pour apprendre une langue exige dès le début beaucoup de lecture: tant et si bien que, par le fait, des efforts voulus ne sont pas nécessaires pour ouvrir la voie visuelle de l'étudiant.

(B-3) Ouverture de la voie auditive

Il n'y a aucune raison intrinsèque pour que les voies visuelle et auditive ne s'ouvrent avec une même facilité. Elles sont l'une et l'autre des voies passives de réception: des chemins par où certains symboles linguistiques parviennent à l'esprit sans le moindre effort actif du côté de l'élève. La seule différence entre elles réside dans leurs deux manières de représenter la pensée humaine - par des traits de plume ou par des ondes sonores. Bien entendu, il s'agit toujours d'interpréter les deux systèmes de symboles arbitraires, de les transformer en idées vivantes par le fonctionnement de leurs "postes" respectifs; mais je n'y vois, là non plus, aucune disparité essentielle entre les deux tâches à accomplir.

Un enfant, en apprenant sa langue maternelle, arrive à s'ouvrir la voie auditive de meilleure heure et plus facilement que la voie visuelle. Et pourquoi? Parce que chez lui les occasions d'entendre la langue devancent de beaucoup

les occasions de la voir. C'est une question de circonstances. Chez notre adulte, au contraire, les circonstances du travail sont l'opposé exact: dès le commencement de ses études il voit la langue; mais assujetti comme il l'est à des conditions artificielles, il trouve relativement peu d'occasions de l'entendre. Par conséquent son poste auditif n'est pas habitué au transport des marchandises linguistiques. Pour remédier à ce défaut, quelques efforts spéciaux sont indispensables. Il lui faut chercher le français articulé, car voilà le seul moyen pratique de développer sa capacité auditive. Encore une fois je suis obligé de reconnaître que n'importe quel système artificiel pour apprendre une langue est insuffisant à moins que l'on n'y mêle un certain élément naturel.

Heureusement, l'ouverture de la voie auditive ne présente pas de vraies difficultés à un étudiant qui est déjà muni de connaissances adéquates. Une centaine d'heures en présence d'une voix française feront la besogne. C'est vraiment étonnant, comme cela se fait vite!

(B-4) Ouverture de la voie manuelle

Victor Hugo avait une écriture déplorable. Un jour son coiffeur, voyant par hasard quelque gribouillage du maître, s'écria sur un ton de mépris "Et on appelle ça un bon écrivain!" Je cite cette petite anecdote pour souligner encore une fois un fait fondamental que nous avons déjá considéré à

plusieurs reprises (voir la Partie I de ma thèse): le fait que la voie manuelle d'expression n'a aucun rapport essentiel ni avec les connaissances entassées dans l'esprit, ni avec ce poste d'émission qui permet aux connaissances de sortir librement et activement du magasin central. La voie manuelle n'est rien de plus compliqué qu'un mécanisme anatomique dont le fonctionnement est coordonné par un poste nerveux spécial, par un assemblage de réflexes conditionnés.

Moi, je ne connais pas un mot de la langue roumaine; je l'ignore totalement. Mais demandez-moi de copier une page de roumain: je pourrai vous rendre un travail parfait. Sans doute j'achèverai cette besogne un peu plus lentement que je ne le ferais si je parlais roumain, car il me faudra faire attention à une quantité de petits détails qui me sont étrangers. Cela n'empêchera pas, cependant, que le résultat final ne soit parfait. Autrement dit, ma voie manuelle est déjà grande ouverte en ce qui concerne toute langue dont les sons sont représentes par l'alphabet anglais.

Il s'ensuit donc que notre étudiant hypothétique, notre Américain instruit, n'a pas à faire d'efforts conscients pour frayer sa voie manuelle lorsqu'il se met à apprendre "parfaitement" la langue française. Pas nécessaire, heureusement, d'enfoncer les portes ouvertes!

(B-5) Ouverture de la voie orale

Entre les deux voies d'émission linguistique il existe une distinction importante.

La voie manuelle, une fois ouverte à votre langue maternelle,est également ouverte d'emblée et sans efforts supplémentaires à toute autre langue qui s'écrit en caractères identiques. Pour exposer plus scientifiquement la même idée: cet ensemble de réflexes coordonnés qui constitue le "poste" manuel suffit à agencer parfaitement l'appareil anatomique auquel préside ce poste, en tant qu'il s'agit de tracer sur du papier les symboles visibles de n'importe quelle langue se servant du même alphabet.

L'expression orale est plus compliquée. Entre les r écrits du français et de l'anglais, par exemple, il n'y a pas la moindre différence. Les deux r articulés, au contraire, possèdent des valeurs phonétiques dissemblables. Si vous savez écrire le mot anglais "impossible", il va sans dire que vous saurez écrire parfaitement le mot français de même orthographe; mais vous resterez incapable de le prononcer correctement à moins de vous être organisé de nouveaux réflexes dans votre poste oral d'émission. Voilà un travail ardu.

Pour réduire les théories ci-dessus à une formule pratique, résumons-nous comme suit. Lorsqu'on se met à apprendre "parfaitement" une langue étrangère, on est obligé d'augmenter considérablement son poste oral, d'y incorporer certains réflexes jusque là non existants. Il faut que l'étudiant soit capable de reproduire moyennant ses organes vocaux toutes les subtilités d'un nouveau système phonétique. Bref, il faut apprendre activement la prononciation d'une nouvelle langue.

Ce sera un projet des plus difficiles. La maturité de notre esprit nous impose inéluctablement certaines entraves, chaque fois que nous nous proposons de changer nos anciennes habitudes et d'en prendre de nouvelles. Mais il n'y a pas de quoi se décourager, car un travail opiniâtre vient à bout de tout. (Je cite Virgile: "labor omnia vincit improbus".)

Comment s'y prendre dans ce projet formidable d'apprendre une prononciation? Il faut d'abord se modeler sur un patron parfait; sinon l'on ne fera que s'écarter du bon chemin, que contracter nombre d'habitudes vicieuses. Toute bonne technique pour ouvrir la voie auditive contribue indirectement à l'ouverture de la voie orale. Mais plus directement, comment s'y prendre? Des études phonétiques, indispensables dans un système artificiel, dissiperont certaines brumes et mettront l'étudiant en état de comprendre la théorie d'une nouvelle prononciation. En fin de compte, il n'y a rien qui égale la pratique: des exercices d'articulation assidus et incessants. On en trouvera les moyens dans la conversation, dans l'habitude de parler tout seul, dans la lecture à haute voix, et dans des études orales de vocabulaire.

(B-6) Ouverture du poste d'émission

Nous avons déjà examiné le caractère essentiel du poste d'émission, et assez exactement pour se rendre compte qu'il est l'élément le plus subtil de tout le système linguistique. Situé

comme il l'est entre l'esprit où sont logées nos connaissances et les deux voies par où elles peuvent sortir, il tient en même temps de la psychologie abstraite et de l'anatomie concrète. Il opère un véritable miracle en "activant" les trois quarts de nos connaissances passives, opération sans laquelle même les plus parfaites qui se puissent imaginer resteraient dans une grande mesure inutiles au point de vue pratique.

En termes scientifiques, le poste d'émission n'est probablement rien de plus mystérieux qu'un assemblage de réflexes très profonds. Il s'ensuit donc, selon les lois de la physiologie, que pour établir d'abord et faciliter ensuite ce réseau nerveux, tout ce qui est nécessaire c'est de faire passer par les fibres un assez grand nombre d'impulsions, dont chacune aidera à frayer le chemin et dont la totalité finira par rendre le réseau praticable. Pour notre étudiant, je m'exprimerai en termes plus simples, comme suit: L'ouverture de votre poste d'émission est une des trois grandes tâches que vous êtes obligé d'achever dans le but d'apprendre une langue étrangère. (N'oubliez pas qu'il y a en même temps trois petites tâches!) Ce travail particulier exige énormément d'efforts conscients. Comme moyens de vous y exercer, vous avez à votre disposition cinq techniques: la conversation, la parole, l'écriture, les études de vocabulaire, et les exercices de mémoire - où, en termes de ma table des matières: conversation, parler, écrire, études de vocabulaire, et apprendre par coeur.

Enfin, je résume sous la forme d'un tableau synoptique tout ce que je viens de dire dans la Section B de la Partie II de ma thèse; mais sans aucune tentative de représenter une échelle quantitative de valeurs. C'est oui ou non, voilà tout. On remarque avec intérêt deux détails bien accusés dans cette table. Primo, l'acquisition de connaissances est favorisée par n'importe quelle route qui vous permette d'aborder la nouvelle langue. Secundo, aucun moyen volontaire n'est nécessaire pour vous ouvrir le poste manuel.

A C = acquisition de connaissances

V V = ouverture de la voie visuelle

V A = ouverture de la voie auditive

V M = ouverture de la voie manuelle

V O = ouverture de la voie orale

P E = ouverture du poste d'émission

	A C	V V	V A	V M	V O	P E
Conversation	X		X		X	X
Parler	X				X	X
Écouter	X		X			
Lire	X	X			X	
Écrire	X					X
Version	X					
Études grammaticales	X					
Études phonétiques	X				X	
Études de vocabulaire	X				X	X
Apprendre par coeur	X					X
Dictée	X		X			
Penser	X					

(C) OBSERVATIONS ET CONCLUSIONS GÉNÉRALES

Il me reste à nouer quelques bouts de fil, avant de sortir du métier ce long morceau d'étoffe que j'ai tissé. J'espère que le tissage est bien fait, et que l'étoffe sera utile.

(C-1) Qualités de l'étudiant

Dans mon avant-propos j'ai précisé en des termes généraux mais assez axacts les qualités de cet étudiant qui est le seul objet de ma thèse: l'adulte intelligent et instruit. Avant de finir, je juge bon d'ajouter quelques commentaires sur les valeurs pratiques exprimées par les trois mots soulignés.

Adulte. On vieillit; à la longue on se fait gâteux; voilà notre sort à tous. "Au moment de naître, on commence à mourir." Mais est-ce là une raison pour supposer que l'esprit humain s'abîme progressivement à partir de la puberté? A vrai dire, je ne sais pas. Dans le domaine linguistique certains auteurs prétendent, par exemple, que "l'imitation orale" spontanée est perdue après l'âge de dix ans. Moi, je connais beaucoup de cas qui font exception à cette règle générale, si c'en est une. Huse[9] (je ne le cite pas textuellement) opine que notre capacité intrinsèque d'apprendre augmente jusqu'à l'âge

de 20-24, puis diminue à raison de un pour cent par an. Il se peut donc que la plupart des adultes commencent avec un handicap foncier.

Intelligent. Même les imbéciles arrivent à parler couramment leur langue maternelle quelles qu'en soient les difficultés particulières. (Chose bizarre: parfois on découvre une langue excessivement compliquée - mettons quelque langue agglutinante - chez un peuple rude et primitif.) La méthode naturelle est au fond un processus passif, un système de répétitions qui n'exige pas beaucoup d'efforts créateurs, et qui par conséquent va fort bien aux esprits médiocres. Mais dans des conditions artificielles, tout à fait différentes, on n'a pas le moindre espoir d'apprendre "parfaitement" une langue à moins d'être doué d'une intelligence supérieure.

Instruit. Toute bonne instruction vous facilitera en quelque sorte le projet d'apprendre une nouvelle langue. Mais paradoxalement, trop d'instruction peut être une entrave, dans le sens suivant. Si vous connaissez merveilleusement bien l'anglais, par exemple, et que vous vous mettiez ensuite à étudier le francais, vous serez en butte à une "conscience bilingue" gênante dont il sera plus ou moins difficile de vous débarrasser.

Voici encore une question intéressante à examiner. Existe-t-il chez certains individus un talent spécial pour le

langage, une "bosse", un "Sprachgefühl" inné? A en juger d'après les apparences, superficiellement peut-être, on croirait que oui. Plusieurs élèves de la même intelligence générale, qui étudient tous une langue étrangère dans les mêmes conditions, aboutissent à des résultats très inégaux. Comment expliquer cela, à moins de supposer que ceux qui arrivent au haut de l'échelle possèdent quelque intelligence spécialement adaptée à leur travail? Moi, je crois qu'il y a une capacité linguistique inhérente, qui varie beaucoup parmi les différentes personnes. Mais à mon avis cette capacité, cette bosse, ne constitue pas une unité psychologique; elle est plutôt une combinaison fortuite et heureuse de diverses fonctions cérébrales telles que la perception, l'analyse, la mémoire, et l'organisation de réflexes conditionnés.

Enfin, rendons-nous compte de certaines particularités des esprits individuels. L'étudiant, a-t-il le tempérament logique ou artistique? Est-il de sa nature un bûcheur patient, ou un génie qui ronge son frein? Sa mémoire - est-elle meilleure du côté visuel ou du côté auditif? Voilà des détails à prendre sérieusement en considération, chaque fois qu'il s'agit de combiner le plus efficacement possible un plan d'étude et d'instruction.

(C-2) Confection de programmes

Puisque les esprits, même dans une élite intellectuelle, ne sont pas tous d'une complexion identique, il est impossible

de dresser un seul programme d'étude, rigide et inflexible, qui soit le plus avantageux pour tout le monde. Au contraire, il faut diagnostiquer chaque cas avant de lui prescrire ce dont il a besoin. Les médicaments à prendre sont en général les mêmes; mais les doses sont variables. Voici un programme type qui peut servir de base à d'autres.

Mois 1-3 (10 h. 45 m. par semaine)

1 h. par jour Étude d'un livre de texte élémentaire qui souligne la grammaire. Tous les exercices à haute voix. Répétition continuelle.

15 m. par jour Exercices de vocabulaire, en forme de conversation, avec revision continuelle.

2 h. par semaine Leçons d'un professeur. Attention à la prononciation; surveillance générale des exercices, avec explications; conversation simple.

Mois 4-6 (10 h. 45 m. par semaine)

30 m. par jour Grammaire plus avancée, avec beaucoup d'exercices. Toujours à haute voix.

30 m. par jour Lecture lente et intensive, à haute voix. Livre français facile; par exemple, un cours moyen d'histoire de France.

15 m. par jour Exercices de vocabulaire continués.

2 h. par semaine Leçons d'un professeur. Conversation.

Mois 7-12 (10 h. 45 m. par semaine)

30 m. par jour Composition avancée, à l'aide d'un livre. Tous les exercices à haute voix avant de les écrire.

30 m. par jour Lecture lente et intensive continuée. Journaux, revues, petites pièces de théâtre.

15 m. par jour Exercices de vocabulaire continués.

2 h. par semaine Leçons d'un professeur. Conversation; correction des exercices écrits.

Année 2 (11 h. 45 m. par semaine)

30 m. par jour Composition originale.

30 m. par jour Lecture lente et intensive continuée. A haute voix, comme toujours.

15 m. par jour Exercices de vocabulaire continués.

3 h. par semaine Leçons d'un professeur. Conversation; critique de thèmes; perfectionnement de prononciation; phonétique.

Année 3 (11 h. 45 m. par semaine)

30 m. par jour Lecture lente et intensive continuée, à haute voix.

30 m. par jour Lecture rapide et extensive. Quelques grands ouvrages littéraires.

15 m. par jour Étude critique de vocabulaire, avec exercices à haute voix.

3 h. par semaine Leçons d'un professeur. Conversation.

Plus d'une heure et demie par jour, pendant trois ans: au total, 1,781 heures - et voilà un minimum, car il se peut bien que vous soyez obligé d'en faire le double pour atteindre la "perfection"! C'est épouvantable, n'est-ce pas? Mais des milliers d'individus passent dix fois 1,781 heures et même davantage à racler du violon, par exemple, sans aucune possibilité d'aboutir à un résultat satisfaisant. Vous, du moins, vous êtes assuré d'un bon résultat, qui sera l'installation dans votre esprit d'un mélange idéal de valeurs esthétiques et pratiques.

Je me demande pourquoi les écoles supérieures, et à plus forte raison les collèges, n'offrent pas à un group d'élèves spécialement doués (en dehors de la salle de classe, bien entendu, mais toujours sous la direction de la faculté) l'occasion de faire un travail tellement admirable.

(C-3) Conclusions

J'ai commencé cette thèse par poser de but en blanc une question, la question scientifique que je me mettais à examiner. Est-il possible, oui ou non, qu'un adulte intelligent et instruit, en travaillant dans un ensemble de conditions qui sont pour la plupart artificielles, parvienne à apprendre "parfaitement" une langue étrangère? Après avoir analysé dans un ouvrage de longue haleine tous les détails théoriques ainsi que pratiques du problème, je vais finir par répondre à ma

question originelle.

Ne croyez pas que je désire chicaner, comme le font si souvent en cour de justice les avocats et les témoins. Mais pour employer leur phrase, la réponse est "oui et non"!

Elle est "oui" dans le cas de n'importe quel adulte instruit et intelligent, pourvu qu'il se contente d'une "perfection relativement imparfaite", qu'il soit satisfait de faire 99 pour cent du chemin qui mène à la perfection pratique telle que nous l'avons définie. Elle est également "oui" dans le cas de quelques individus exceptionnellement doués - peu nombreux, hélas! - si rigide que soit notre critère de la perfection pratique.

Mais à contre-coeur je suis porté à conclure que généralement la réponse est "non". Quelle honte que d'avouer qu'un travail quelconque dépasse les limites de l'esprit humain! Pour expliquer cette conclusion pessimiste, nous sommes obligés de prendre en considération deux facteurs. Il s'agit, primo, de la prononciation: d'un nouveau groupe de réflèxes à établir dans le poste oral. A l'âge de 20 ans le caractère humain est formé et stylé pour jamais; et on se demande dans quelle mesure l'adulte est capable de modifier cet ensemble d'habitudes réflexes qui le composent. "You can't teach an old dog new tricks." Secundo, il s'agit d'une différence inévitable entre les méthodes naturelle et artificielle. Un individu qui a grandi dans sa ville natale en connaît naturellement tous les coins et recoins mieux qu'un étranger qui vient se fixer dans cette même

ville après l'avoir prise d'assaut. Celui-ci restera en quelque sorte "exotique" tant qu'il vivra. Je crois que ma métaphore est exacte. L'étudiant adulte se trouve ordinairement dans l'impossibilité d'éviter un certain exotisme dans son emploi de mots et de locutions d'une nouvelle langue, qu'il aurait peut-être conquise mais seulement après l'avoir assiégée de l'extérieur. Huse[9] résume admirablement la nature des deux difficultés ci-dessus. "The adult population learned its own speech as children, and the stage of development represents a natural evolution that each new generation makes in common with the old. A child starts at a certain point and gets to a common ground, since the conditions are the same. The adult foreigner is in quite a different situation. His evolution of speech, in common with that of his ancestors, has led to different habits that are extremely difficult to change. The same difficulty exists in the case of most habits and muscular skills. An expert hockey player is helpless with a golf club precisely because of his excellence in the other game. Here a fact and a situation must be faced."

Mais il n'y a pas de quoi se décourager. Si je ne représente pas tout en couleur de rose, si je ne me berce pas de l'illusion réconfortante que tout soit pour le mieux dans le meilleur des mondes, c'est parce que je préfère garder cette réserve scientifique qui est, en dernière analyse, le moyen le plus efficace d'échapper aux déceptions de la vie. Vous vous direz parfois, en lisant la littérature française, "Je ne saurai jamais m'exprimer comme ça". Soit! Savez-vous vous exprimer

en anglais comme un écrivain qui a remporté le prix Nobel? De temps en temps vous entendrez parler d'individus merveilleux qui connaissent, à ce qu'on dit, de trois à vingt langues étrangères "aussi parfaitement que leur langue maternelle". De telles histoires sont des mythes et des blagues, croyez-m'en; une personne vraiment bilingue sous tous les rapports est un véritable phénomène, extrêmement rare. Certes, rien n'est plus admirable que de viser haut; mais il serait stupide de renoncer à un projet intéressant et utile simplement par crainte de ne pas pouvoir faire le dernier un pour cent du chemin qui mène à la perfection pratique. Et peut-être le ferez-vous, ce dernier un pour cent. Qui sait?

Alors, le découragement n'est pas permis. Travaillez bien. Et que l'ombre de Molière vous bénisse!

F I N

A P P E N D I C E

RECHERCHES ORIGINALES SUR LA GRANDEUR ET LA COMPOSITION DE VOCABULAIRES

(SIX PROJETS, AVEC DES CONCLUSIONS PRATIQUES)

PROJET I

Dans la première partie de la thèse que je viens de terminer, j'ai fait une analyse minutieuse de toutes les habiletés différentes dont il faut être muni pour manier "parfaitement" une langue vivante. En somme, l'essentiel est (1) d'avoir certaines connaissances et (2) de pouvoir les utiliser.

L'utilisation pratique et efficace des connaissances linguistiques entend le bon fonctionnement de quatre appareils: visuel, auditif, manuel, et oral. Chacun d'eux est composé non seulement de plusieurs organes extérieurs, mais encore d'un système central de direction où entrent des éléments nerveux et psychologiques. Nous avons assez considéré cette question de fonctionnement, et notre attention ne se portera plus là-dessus.

Les connaissances nécessaires se subdivisent en connaissances de mots tels quels, c'est-à-dire de mots isolés; et en connaissances de ces manières, régulières ou irrégulières, dont les mots se réunissent pour former le discours coordonné. En ce moment, les combinaisons régulières ne nous intéressent pas; là, il s'agit de la grammaire, que j'ai déjà discutée tout au long. Les combinaisons irrégulières (idiotismes, locutions arbitraires) méritent encore un peu de considération. Mais d'ores et déjà, ce qui va nous occuper principalement, c'est la question de mots - autrement dit de vocabulaire, dans l'acception générale de ce terme.

A qui voudrait faire construire une maison il faut d'abord un terrain, et ensuite une équipe d'ouvriers habiles à manier leurs outils. Mais ce n'est pas là tout le nécessaire; car les ouvriers, en travaillant le terrain, ne pourraient créer qu'un trou vide. Non; il faut avoir aussi des matériaux de construction - pierres, mortier, bois, tuiles, tuyauterie, vitres, et le reste. A moins que l'on n'en achète une provision adéquate et bien assortie, la construction ne s'achève pas; et si, d'un autre côté, l'architecte en commande trop à ses fournisseurs, le résultat sera un gaspillage inutile et honteux.

Cette métaphore (c'est presque une parabole, n'est-ce pas?) représente admirablement les conditions requises dans le projet d'apprendre une langue étrangère. Le terrain, c'est le cerveau. Les ouvriers avec leur outillage, ce sont les quatre appareils psycho-physiques de réception et d'émission. Les matières premières sont les mots, éléments du parler humain.

Rien n'est donc plus important, à quiconque aurait le désir d'élever un tel édifice linguistique, que de savoir et la qualité et la quantité des matériaux qui lui seront indispensables. C'est pourquoi je juge bon de faire une investigation spéciale sur le vocabulaire; et d'autant plus que l'étudiant qui travaille dans des conditions artificielles est obligé de choisir lui-même toutes les matières qu'il doit acheter.

Mon premier projet, c'est simplement d'examiner les autres travaux qui ont déjà été faits sur ce sujet, d'établir

certains chiffres qui se rapportent à notre problème, et de définir en quelque sorte le terme "mot". Dans mes projets subséquents, je vais décrire une série de recherches tout à fait originales, avec des résultats et des conclusions qui ne manquent pas d'intérêt pratique. Et j'englobe tout cela sous la forme d'un appendice ajouté a ma thèse.

Combien de mots y a-t-il dans une langue?

Avant de discuter le nombre des vocables que possède l'individu moyen, on s'intéresse naturellement à savoir combien est grand le stock global que trie cet individu pour en faire ses provisions linguistiques personnelles. Autrement dit, à quel chiffre se monte le vocabulaire total d'une langue?

La réponse se trouve dans les dictionnaire qui sont, si j'ose citer une expression des Quarante Immortels, "les trésors et les magasins des termes simples et des phrases reçues." Parfaitement. Examinons-les un peu, quant à la grandeur de leur contenu.

En anglais, le premier dictionnaire important fut celui de Johnson, publié en 1755. Mais dans cet ouvrage, ainsi que dans tous les autres du même genre qui parurent au cours du siècle suivant, le nombre des articles est d'une petitesse dérisoire par rapport à ce que l'on voit de nos jours. Vers la fin du XIX^{e} siècle ont été publiés trois fameux dictionnaires anglais: Webster's, Worcester's, et The International: ils

renfermèrent chacun 120,000 mots environ. Le New International n'a pas tardé à les suivre: publié en 1909, il a offert au public une totalité de 400,000 termes. Quelle augmentation subite! Elle est difficile à comprendre, à moins qu'on ne se rende compte qu'à cette époque-là la civilisation marchait à pas de géant et que par conséquent les vocabulaires techniques doublaient du jour au lendemain. Enfin, les dictionnaires anglais non-abrégés les plus modernes comprennent en moyenne un demi-million de mots, à très peu de chose près. Aujourd'hui le "Standard" en réclame 450,000, tous des "termes vivants" à ce qu'il prétend. Il est à noter que le New Oxford Dictionary, toujours précis, partage ses 415,000 articles en 240,000 mots principaux, 67,000 mots subordonnés, 48,000 combinaisons spéciales, et 60,000 combinaisons dites évidentes.

Jetons un coup d'oeil superficiel sur d'autres langues. Le dictionnaire espagnol de Sopena renferme 120,000 termes. En allemand, le Häufigkeitswörterbuch de Kaeding offre 250,000 unités différentes. Pour cause d'intérêt comparé, j'ai évalué aussi le latin et l'ancien grec; je trouve que Harper's Latin Dictionary comprend 56,000 mots environ, tandis que le Greek-English Lexicon de Liddell and Scott en a plus de 100,000. Ce dernier chiffre est un peu étonnant. Il y a 2,000 ans, à une époque où la science moderne n'existait pas et que les nombreux vocabulaires techniques qui agrandissent tellement notre provision actuelle de mots n'étaient pas encore nés, penser que la langue littéraire des Grecs (Dieu sait combien fut grande

leur langue commune parlée) dépassait déjà en nombre de vocables la langue française moderne, telle qu'elle est représentée dans l'édition dernière du Dictionnaire de l'Académie! Voilà une vraie anomalie!

En français, le Dictionnaire de l'Académie renferme un total de 80,000 termes*. Mais l'Académie française est excessivement conservatrice; elle n'accueille favorablement aucun mot à moins qu'il ne soit déjà bien établi dans la langue littéraire. Littré nous donne un peu plus de 100,000 vocables; il suit, en général, le même système que l'Académie. Le Larousse du XX^{e} siècle, dictionnaire français le plus moderne, comprend 235,640 mots; il prend en considération non seulement la langue littéraire, mais également la langue commune parlée de notre temps.

Combien de mots possède l'individu moyen?

Voilà pour les vastes magasins de vocables où une personne va se fournir quand elle a l'intention d'apprendre une nouvelle langue. Quelle provision doit-elle y acheter afin de la connaître "parfaitement", c'est à dire tout aussi bien que l'on connaît sa langue maternelle? En d'autres termes, quelle est la richesse des vocabulaires que donne la méthode naturelle? Dans mon deuxième projet, je rapporterai une recherche originale sur ce sujet. A présent, nous allons examiner une variété

*Je n'ai pas vérifié personnelllement ce chiffre.

d'estimations faites et publiées par d'autres observateurs.

Avant de me mettre à cet examen, j'avais le bel espoir de trouver dans la littérature de la linguistique des études bien soignées, des travaux mathématiquement exacts, et des conclusions nettement définies, sur la grandeur des vocabulaires. Mais il n'y a rien de tout cela - absolument rien. Dans les quelques cas ou un amateur a tâché de suivre la méthode scientifique, sa technique a été fautive au plus haut degré. On a énuméré et classé, par exemple, les mots qui s'emploient dans les conversations téléphoniques, ou bien ceux qui sont les plus utiles dans la dactylographie: et on a fait l'erreur fondamentale de baser, sur des groupes de mots qui sont évidemment très spécialisés, des conclusions générales que l'on voudrait appliquer au vocabulaire tout entier d'une langue, Le plus souvent, cependant, nous ne voyons même pas cette pauvre tentative d'être scientifique et précis, car la plupart des estimations offertes au lecteur ne sont autre chose que de vagues devinettes et des conjectures qui n'ont pas une ombre d'appui. Je ne m'étonne donc pas que ces estimations varient entre elles de 4,000 pour cent, et davantage.

Un nommé Marchand, psychologue populaire (de nos jours, certains charlatans gagnent gros à vulgariser la soi-disant psychologie), estime qu'un chauffeur de taxi connaît au grand maximum 250 mots. Mais s'il arrivait à ce bonhomme de se disputer sérieusement avec un chauffeur de taxi ordinaire, le "psychologue" trouverait vite que son adversaire possède plus de

250 vocables, ne fût-ce que dans le domaine des jurons et des grivoiseries. Un autre auteur anonyme opine qu'un valet de ferme anglais ne se sert, en moyenne, que de 300 vocables. Quelle blague! Rien que pour le corps humain - son anatomie, sa nourriture, ses maladies, et son habillement - il existe plus de 300 termes que connaîtrait infailliblement même un crétin physiologique. Voici qui montre combien est frappant le contraste entre diverses opinions: Jespersen, qui est un vrai savant, croit que le paysan suédois a un vocabulaire de 26,000 termes!* Sans aucun doute, Jespersen surestime la richesse du vocabulaire de ses compatriotes. Mais les autres estimations de vocabulaires, en général, sont beaucoup trop exiguës; et d'autant plus qu'à l'époque actuelle la radio et le film parlant ont sorti le bas peuple de leur milieu stupide et rétréci d'autrefois, et lui ont ouvert un monde de nouvelles idées.

J'ajoute encore quelques estimations, afin d'en souligner les grosses différences. Vizetelly, lexicographe éminent, dit: "Chaque personne bien instruite et d'une capacité moyenne connaît passivement 50,000 mots environ, et jouit d'un vocabulaire actif de 15,000 à 20,000 termes." Un auteur anonyme opine: "L'ouvrier qui lit les journaux possède entre 700 et 1,000 mots; dans le cas d'une personne supérieurement douée, le maximum ne

---

*D'après ce que dit Forbes-Robertson: Shakespeare se sert de 24,000 mots, Milton de 17,000, et la Bible anglaise de 7,000.

dépasse jamais 5,000 unités." Autre impression: "L'homme ordinaire ne se sert que de 1,000 mots, pendant tout son passage du berceau jusqu'à la fosse; et de ces 1,000 termes, 500 seulement suffiraient parfaitement aux vrais besoins de sa vie." Et encore: "Les artisans intelligents ont un vocabulaire de 4,000 mots; tandis que les gens instruits en connaissent entre 8,000 et 10,000, dont la proportion qu'ils emploient activement reste indéterminée." Enfin, quelqu'un prétend qu'un expert dans le domaine linguistique connaîtrait 200,000 vocables: ce chiffre se laisse démentir, et grossièrement, sans trop de mal.

Des recherches indépendantes ont été faites sur les vocabulaires des enfants, à des âges différents. Et quels résultats! A trois ans, par exemple, le petit a-t-il 48 mots ou 1,800? C'est la confusion confondue!

En fin de compte, ça ne nous aide pas du tout de fouiller dans la littérature concernant notre problème; car cette littérature ne vaut absolument rien au point de vue scientifique.

Ce que c'est qu'un "Mot"

Toute cette nuit, autour de chez moi, ont rôdé une demi-douzaine de gros matous qui, en se battant, poussaient des miaulements terribles. Ils avaient sans doute des idées on ne peut plus définies à l'endroit de ma chatte. Se servaient-ils de mots? Voir le Petit Larousse: un mot est un "son ou réunion de sons correspondant à une idée".

J'ai toujours eu l'habitude de définir mes termes aussi précisément que possible, avant d'aborder n'importe quel problème scientifique. Et le plus souvent, il faut m'en rapporter au dictionnaire. Mais cette fois, le dictionnaire ne m'a aidé à établir aucune définition exacte de ce terme "mot".

"Son vocal ou combinaison de sons vocaux, employé comme symbole d'une idée, comprenant peut-être certaines relations grammaticales; la partie la plus élémentaire du parler". Bien. Mais à part quelque possibilité de rapports grammaticaux, la définition ci-dessus n'exprime rien de plus compliqué que ce que représentent les miaulements de mes matous.

"Unité lexicographique." Voilà un exemple superbe de cet illogisme qui s'appelle pétition de principe. Car ces soi-disant unités, telles quelles, dépendent uniquement de l'estimation et du jugement de chaque lexicographe, ainsi que de la méthode qu'il croit bon d'employer en faisant ses travaux. Il s'en faut de beaucoup que les faiseurs de dictionnaires s'accordent tous pour définir leurs unités et pour en faire le compte. Ces disparités résident principalement en ce qui concerne le rapport entre un mot primitif ou radical avec d'autres mots qui en dérivent moyennant des affixes. De là vient un état de choses qui est illogique au plus haut degré. S'il s'agit d'un préfixe, le mot radical et le mot dérivé sont toujours classés séparément: c'est-à-dire, dans le recensement de la langue ils figurent comme deux unités, à cause de l'ordre abécédaire sur lequel sont basés nos lexiques. Mais si, au

contraire, il est question d'un suffixe: dans ce cas-là, c'est uniquement le système du lexicographe qui opère pour préciser le nombre de mots provenant d'un même radical. De la sorte, on remarque des différences notables parmi les langues différentes: en français, "utile" et "inutile" figurent invariablement comme deux unités; en anglais "useful" et "useless" peuvent être censés des mots indépendants ou non, selon qu'un dictionnaire préfère les nommer indépendamment ou bien les classer comme dérivés du nom "use".

"Ce qui s'écrit tout d'un tenant, sans solution de continuité sur la page." Voilà le concept populaire, généralement accepté. Il est possible qu'ici, comme parfois ailleurs, le simple esprit laïque voie plus clair que les cerveaux exaltés des savants. Mais la continuité graphique est souvent un accident, quelque chose qui arrive par pur hasard. (Pourquoi, par exemple, dit-on en français "quoique" et "bien que", pour exprimer une même idée?) La langue anglaise se prête spécialement à des inconséquences dans ce genre, car elle permet un tas de constructions libres où une partie du discours sert pour une autre; et en l'espèce, elle aime à employer des noms comme adjectifs, sans ou avec un trait d'union. (House painter, house-painter, housepainter - combien de mots? Peintre en bâtiments, expression qui a exactement la même valeur sémantique - combien de mots?) En allemand, la continuité graphique est encore moins interrompue, puisque cette langue favorise beaucoup les mots composés. (Lohnzuschlag, augmentation de traitement,

raise in salary - combien de mots? Zweihundertfünfundzwanzig, deux cent vingt-cinq, two hundred and twenty-five?) Évidemment, il y a très peu de rapports entre les unités écrites et les unités sémantiques; autrement dit, la continuité graphique et la continuité dans les idées sont souvent indépendantes l'une de l'autre.

Mais ce n'est pas là le plus important de ces difficultés qui harcèlent et bourrèlent les lexicographes. Bien que les flexions soient presque disparues dans la plupart des langues modernes, il en reste toujours quelques vestiges. De là se pose un problème sérieux lorsqu'il s'agit d'énumérer les vocables d'une langue. Les variations d'un mot dites régulières (et qu'est-ce que c'est qu'une règle, en fin de compte?) - doivent-elles être censées des unités indépendantes, ou non? De prime abord, on dirait que non. Les formes irrégulières, au contraire? "Va", est-il identique avec "aller"? "Il" et "eux", donnent-ils un mot ou deux, quoi qu'en dise l'étymologie? Voilà des questions qui ne manqueraient pas de harasser n'importe quel lexicographe scrupuleux, et qui n'ont jamais été définitivement résolues dans la pratique.

Certains problèmes, plutôt apparents que réels, relèvent de similitudes fortuites. Il y a, par exemple, nombre de mots tout à fait différents en ce qui concerne leur étymologie et leur sens, mais qui sont identiques en matière d'orthographe et de prononciation. En anglais, bear (nom) = ours, et bear (verbe) = porter ou tolérer. En français, bois = l'impératif du

verbe boire, et bois = un nom qui signifie la substance dure et compacte des arbres; étaient = une forme du verbe être et aussi une forme de étayer; suis = le présent de l'indicatif de être et celui de suivre, sans distinction. D'autres mots ont une même orthographe tout en se prononçant différemment; il va sans dire que dans beaucoup de ces cas il n'existe entre eux aucun rapport ni d'étymologie ni de sens. La langue française n'offre presque pas d'exemples dans ce second genre, car sa prononciation est toujours assez régulière; mais en anglais, langue qui se dispense librement de toute régularité, ces ambiguités ne sont pas rares. Sow (verbe) = semer, sow (nom) = truie. Enfin et en troisième lieu, nous avons les homonymes, mots qui se prononcent de la même façon ou à peu près, mais qui diffèrent entre aux en orthographe ainsi qu'en étymologie et en signification. Ils ne sont pas moins nombreux en français qu'en anglais: on trouve saut, sot, seau, sceau; to, too, two; et d'autres exemples innombrables.

J'ai déjà fait remarquer les différences si nettement tranchées qui existent parfois entre une unité graphique et une unité sémantique. Mais ce n'est pas là le tout de cette difficulté lexicographique, qui est en effet excessivement subtile. Car souvent la vraie valeur d'un terme dépend tout à fait de son encadrement, de la valeur sémantique d'autres termes qui font avec lui une "proposition" ("l'énonciation d'un fait, d'une idée, d'un sentiment au moyen d'un mot unique ou de

plusieurs mots" - Grammaire de l'Académie française). "Pomme", "de", et "terre" donnent évidemment trois mots; mais "pomme de terre" évoque une idée aussi simple que le fait le vocable "carotte". "Comment allez-vous?" (formule de politesse) fait une seule unité sémantique; mais dans la phrase "comment allez-vous d'ici à la gare, en voiture ou à pied?" il s'agit manifestement de trois mots. "Le langage opère par groupes de mots" (encore une fois, je cite la Grammaire de l'Académie); et par conséquent, on ne saurait estimer la juste valeur d'un vocable quelconque sans envisager un peu les diverses combinaisons où il peut entrer. Certains groupes, des locutions spéciales, sont à mi-distance entre les termes simples et les idiotismes d'une langue; pratiquement il faut les prendre comme unités de vocabulaire, quelle qu'en soit la valeur lexicographique.

On n'a jamais réussi à définir précisément le terme "mot". Ce ne serait pas un projet irréalisable, cependant, pourvu que soient définies préalablement plusieurs conditions et détails qui restent inexacts jusqu'à présent. Mais personne ne s'est donné la peine d'entreprendre ce travail.

Dans les pages suivantes, je tranche le noeud gordien; je néglige, avec une nonchalance magistrale, toutes les subtilités ci-dessus. Il me semble que, si l'on accepte et emploie le terme "mot" sans trop s'occuper de détails minutieux, les erreurs du côté plus et celles du côté moins (il y en aura beaucoup, sans doute) se contre-balanceront à peu près; et

probablement que les estimations finales ne seront pas loin de la vérité.

PROJET II

Lorsqu'on se prend à examiner et à analyser différentes sortes de vocabulaires, il faut reconnaître de prime abord qu'une telle étude présente deux aspects fondamentaux: grandeur ou quantité, et composition ou qualité. Dans le projet de recherche que voici, ce sont uniquement des considérations quantitatives qui nous intéressent. Afin de se bien orienter dans n'importe quelle échelle numérique, on devrait en définir préalablement les deux bouts, la limite inférieure et la limite supérieure. Évidemment, le plus petit vocabulaire qui se puisse imaginer est celui du bébé qui vient de comprendre son premier mot: voilà notre limite inférieure. Quant à la limite supérieure: sans doute y a-t-il des stylistes, des rhéteurs, des amateurs de marivaudage, dont le vocabulaire actif s'élève à un chiffre prodigieux. Mais laissons-les de côté, car des individus pareils sont exceptionnels: au point de vue scientifique, ils doivent même être censés anormaux. Pour établir la limite supérieure de l'échelle normale, il suffira d'évaluer au juste les vocabulaires actif et passif d'une personne très intelligente et bien instruite. C'est à ce but-là que vise mon deuxième projet. Je l'ai exécuté en anglais, pour cause de commodité; mais je suis sûr que, dans la plupart des autres langues européennes, les résultats d'une recherche semblable seraient presque identiques. Selon l'ordre suivant, je vais rapporter (1) la technique de cette expérience, (2) les résultats, et (3)

les conclusions que l'on peut en tirer.

Technique

Huit adultes intelligents et instruits ont subi cette épreuve. C'est moi, le huitième; et je saisis l'occasion d'exprimer aux sept autres ma reconnaissance sincère de leur aimable coopération.* Chaque personne a examiné 100 pages d'un dictionnaire anglais; a classé tous les mots qui s'y trouvaient dans 4 catégories (vocabulaire actif commun, vocabulaire actif à l'occasion, vocabulaire passif non-actif, vocabulaire inconnu); et en a fait le compte. Voilà le plan général de ma technique, dont certains aspects doivent être exposés avec plus de détails.

Je crois que les huit personnes de mon groupe représentent fidèlement le plus haut niveau (dans l'échelle normale) de l'intelligence humaine et de la bonne instruction moderne. Il est vrai que deux d'entre elles n'ont pas de grade universitaire; mais je suis à même de certifier que ces deux, ainsi que les six autres, connaissent à fond la littérature anglaise et qu'elles parlent un langage de tout premier ordre. Voici un petit signalement de mes huit sujets.

---

*Je ne saurais assez remercier Mrs. Tracy B. Mallory, Assistant Professor of Psychology at Wellesley College, de ses précieux conseils sur les technicités psychologiques de cette expérience. C'est grâce à elle que j'ose me fier à la justesse de mes résultats.

Sujet	Sexe	Age	Métier	Grades universitaires
A	masculin	50	professeur de philosophie	M.A., Ph.D.
B	féminin	41	maîtresse de maison	0
C	féminin	44	maîtresse de maison	0
D	féminin	29	étudiante en philosophie	A.B., A.M.
E	féminin	35	professeur de psychologie	A.B., Ph.D.
F	masculin	23	maître d'école	A.B., A.M.
G	féminin	47	maîtresse de maison	A.B.
H	masculin	45	médecin	A.B., M.D.

En choisissant un dictionnaire pour servir de base à cet essai, on aurait pu tomber dans l'une ou l'autre de deux erreurs. A un dictionnaire trop petit il manquerait, sans doute, bon nombre de mots qui font une partie essentielle du vocabulaire de n'importe quelle personne supérieure. D'un autre côté, le dictionnaire non-abrégé renferme des centaines de milliers de mots qui sont totalement inutiles et généralement inconnus: pourquoi se donner la peine de fouiller un vaste cabinet de débarras? Je crois avoir bien résolu cette difficulté par l'emploi du "Webster's Collegiate Dictionary".

J'ajoute ci-dessous la copie des explications que j'ai passées à chacun de mes collaborateurs, pour lui faire savoir de quoi il s'agit, et afin d'assurer le maximum de conformité dans nos résultats.

I am undertaking a research on the size and composition of vocabulaires, a subject upon which, curiously enough, there is at present no accurate information. The research comprises six separate experiments, each of them approaching the problem from a different point of view. The particular experiment in which you are asked to coöperate is designed to determine the size of vocabularies among educated adults of superior intelligence.

The technique of this one experiment is as follows. A copy of Webster's Collegiate Dictionary is provided. There are likewise provided sheets ruled in four vertical columns, headed respectively Common Active Vocabulary, Rare Active Vocabulary, Passive Non-active Vocabulary, and Unknown Vocabulary. The sheets are also ruled horizontally to provide 100 lines.

You are asked to select at random 100 pages from the dictionary. These pages should be representative as far as possible: that is to say, they should be full pages; they should be spaced at approximately regular intervals throughout the entire length of the dictionary; and they should be chosen so as to avoid words that are subject to special conditions such as the prefixes un- or in-, or unusual initial letters like X. Please run through all of the words on the 100 pages with a view to classifying them into the four groups just enumerated, from your point of view. Each word is

to be recorded by a checkmark in the proper column. The resulting totals, when multiplied by the ratio between the whole number of pages in the dictionary and 100, will express the size of your vocabularies with relation to the entire English language.

To insure accuracy and uniformity in our results, I shall define more precisely what is meant by the four types of vocabulary above mentioned. Common Active Vocabulary means words which you are conscious of having used a considerable number of times during your life; many of such words, of course, are a part of your daily stock-in-trade. Rare Active Vocabulary means words which you have occasionally used, or would perhaps use if the occasion presented itself, although occasions past or future are probably rare. Passive Non-active Vocabulary designates words which you understand readily when you see and hear them, though under ordinary conditions you would be unlikely to use them yourself. Unknown Vocabulary is a self-explanatory term. As the experiment is carried out, there will inevitably be certain words about the classification of which you will feel some doubt: for example, you may not be sure whether a word properly belongs in the category of Passive Non-active Vocabulary or in that of Rare Active Vocabulary. In all such cases please classify the word in the

left-hand one of the two possible columns*; that is to say, give yourself the benefit of the doubt. And do not read the definitions, for they would surely modify your first point of view with regard to certain words.

There is room for difference of opinion on the definition of the term "word", according to various semantic standards. For practical purposes, we consider as a word each unit appearing in large boldface type at the beginning of a line in this dictionary.

Résultats

La table suivante ne représente que les résultats premiers ou immédiats de cette expérience: c'est-à-dire, le nombre des mots trouvés par chaque personne sur 100 pages de notre dictionnaire, avec la répartition qu'elle en a faite entre les quatre groupes indiqués.

---

*Voir les colonnes de la table qui suit.

Sujet	Nombre de mots examinés	Parmi les mots examinés			
		Vocabulaire actif commun	Vocabulaire actif à l'occasion	Vocabulaire passif, non-actif	Vocabulaire inconnu
A	4,769	1,692	937	1,042	1,098
B	4,673	2,350	397	787	1,139
C	4,705	2,396	899	450	960
D	4,131	1,694	568	843	1,026
E	4,737	1,697	1,019	1,057	964
F	4,913	1,935	391	1,042	1,545
G	3,892	1,529	915	621	827
H	4,650	1,992	604	983	1,071
Moyenne	4,559				

Pour obtenir nos résultats corrigés et finals, les renseignements essentiels que nous cherchons, il faudra remanier les chiffres ci-dessus sous plusieurs rapports.

Les chiffres à droite, dans la cinquième colonne (Vocabulaire inconnu), sont à négliger. Ils n'ont aucune signification à eux seuls; car ils n'expriment qu'un reste, qui serait plus grand au fir et à mesure qu'un autre dictionnaire serait moins abrégé.

Les chiffres à gauche, dans la première colonne (Nombre de mots examinés), n'ont pas d'importance à eux seuls, non plus; mais, comme on va le voir plus loin, ils serviront à déterminer des coefficients importants lesquels opéreront une modification nécessaire sur tous nos chiffres significatifs.

Significatifs sont les chiffres compris dans les trois colonnes médianes (Vocabulaire actif commun; Vocabulaire actif à l'occasion; Vocabulaire passif, non-actif). Afin de les mettre au point, de les transformer en indications pratiques, il faudra multiplier chacun des ces chiffres par deux coefficients.

Premier coefficient. A mes collaborateurs j'ai prié de n'examiner que des pages types, des pages qui n'auraient pas de particularités à elles; et je suis sûr que tout le monde a obéi autant que possible à cette demande. (Parmi un groupe de personnes moins consciencieuses, ou moins capables d'apprécier à sa juste valeur l'exactitude requise par une épreuve scientifique, il aurait pu y avoir des tricheurs: soit ceux qui, en raison de paresse, choisiraient de propos délibéré les pages le moins serrées; soit d'autres qui, anxieux d'enregistrer un vocabulaire qui batte tout record, s'occuperaient surtout de ces pages où se trouve le plus grand nombre de mots. A ces deux propos, heureusement, je n'ai pas de quoi m'inquiéter.) Mais même sur des pages de notre dictionnaire qui n'ont pas du tout, à première vue, l'air exceptionnelles, le nombre de mots par page est variable dans de larges limites: il se range entre 24 et 73. Il est donc inévitable qu'une totalité de 100 pages, si honnêtement qu'elle soit composée, varie plus ou moins. Cela se voit dans la table précédente: G n'a examiné que 3,892 mots, tandis que les 100 pages de F lui ont donné l'occasion d'en scruter 4,913. Évidemment, c'est le pur hasard qui a opéré pour produire une telle différence. Et puisque nos évaluations du vocabulaire de

chaque individu seront basées directement sur le triage qu'a fait cet individu de l'ensemble des mots examinés par lui, rien n'est plus nécessaire que de réduire au minimum un facteur accidentel qui pourrait venir fausser nos chiffres de base. Il serait injuste, par exemple, de supposer que le véritable vocabulaire de G soit relativement petit, ou celui de F relativement grand, simplement parce que le hasard a fait examiner à ces deux personnes des nombres différents mots. Voilà pourquoi j'ai jugé bon d'introduire dans mes calculs un premier coefficient.

Ce coefficient (ou plutôt la série de ces premiers coefficients, car il y en a un pour chaque personne) est une fraction qui a pour dénominateur le nombre des mots examinés par l'individu, et pour numérateur le nombre moyen (4559) de ceux examinés par tous les huit. De la sorte, les premiers coefficients se déterminent comme suit:

A	$\frac{4,559}{4,769}$	ou	.956
B	$\frac{4,559}{4,673}$	ou	.976
C	$\frac{4,559}{4,705}$	ou	.969
D	$\frac{4,559}{4,131}$	ou	1.104
E	$\frac{4,559}{4,737}$	ou	.962
F	$\frac{4,559}{4,913}$	ou	.928
G	$\frac{4,559}{3,892}$	ou	1.171
H	$\frac{4,559}{4,650}$	ou	.980

L'emploi de ce premier coefficient a pour résultat d'équilibrer nos chiffres en leur enlevant un facteur qui ne dépend que du hasard. Il ne modifie en quoi que ce soit ni les valeurs relatives des intelligences, ni les indices des connaissances individuelles. C'est donc une rectification qui s'impose si nous voulons mettre dans le noir de la cible.

Second coefficient. Le dictionnaire comprend de nombreuses pages dont le contenu ne fait pas une partie

essentielle de la langue anglaise: un glossaire de mots écossais, par exemple; un vocabulaire de rimes; des listes de termes géographiques et biographiques; l'étymologie de tous les noms de baptême; un recueil de mots et de phrases étrangers; et aussi d'autres renseignements qui sont sans doute utiles. Mais toutes ces matières ne nous intéressent pas, à présent. Le vocabulaire anglais intrinsèque remplit 1,124 pages (XIV + 1,110) de ce volume. Et nos chiffres significatifs, déjà cités, ne sont basés que sur un examen de 100 pages. Bon. Évidemment, il faut multiplier ces chiffres par le coefficient 11.24, afin de trouver la vraie grandeur des vocabulaires en question par rapport à la langue anglaise tout entière.

Ayant fait opérer et le premier coefficient et le second, on arrive aux résultats qui sont exposés dans la table suivante. (La Colonne III n'est autre chose que la somme des Colonnes I et II; de même, la Colonne V est la somme des Colonnes III et IV.)

Colonne I = vocabulaire actif commun

Colonne II = vocabulaire actif à l'occasion

Colonne III = vocabulaire actif total

Colonne IV = vocabulaire passif, non-actif

Colonne V = vocabulaire total

Sujet	I	II	III	IV	V
A	18,181	10,068	28,249	11,197	39,446
B	25,780	4,355	30,135	8,634	38,769
C	26,096	9,792	35,888	4,901	40,789
D	21,021	7,048	28,069	10,461	38,530
E	18,349	11,018	29,367	11,429	40,796
F	20,183	4,078	24,261	10,869	35,130
G	20,125	12,043	32,168	8,174	40,342
H	21,942	6,653	28,595	10,828	39,423
Moyennes	21,460	8,132	29,591	9,562	39,153

Conclusions

L'interprétation de ce deuxième projet de recherche nous permet d'en tirer certaines conséquences fort intéressantes.

Considérons d'abord la Colonne V. Ce qu'expose cette colonne, c'est la totalité des mots connus par chaque individu.

On sera donc obligé de conclure que la langue anglaise, avec sa fourniture de 500,000 mots environ, est effectivement étrangère même aux personnes anglaises ou américaines les plus intelligentes et les mieux instruites, sauf un ensemble de 39,000 de ses mots. Et je crois que cela est vrai; autrement dit, je crois que ce chiffre moyen de 39,000 mots exprime, sans erreur considérable, le plus grand nombre de vocables qui viennent s'emmagasiner dans l'esprit humain, sauf quelques cas exceptionnels. Voici le fait principal sur lequel s'appuie cette hypothèse. La différence entre un mot connu et un mot inconnu est presque toujours évidente, du premier coup d'oeil; elle est nettement tranchée sans qu'on n'ait besoin de subtiliser; bref, le jugement individuel n'influe pas beaucoup sur une telle distinction. Et puisque huit personnes, toutes douées d'une mentalité supérieure, s'accordent pour établir ce chiffre de 39,000, on ose certainement se fier au résultat global. D'ailleurs, la conformité entre les résultats individuels est vraiment frappante. Car le plus grand écart au-dessous de la moyenne, celui de F, ne représente qu'une déviation de 10 pour cent; tandis que le plus grand écart au-dessus, celui de E, n'équivaut qu'à 4 pour cent de la moyenne. Étant donné que la technique de cette épreuve n'est pas fautive, et aussi que je ne me trompe pas sur la qualité de mes huit sujets; et encore, considération faite que huit expériences ne suffisent à résoudre aucun problème: sous toutes ces réserves, je crois avoir démontré que la limite supérieure

de l'échelle normale est un vocabulaire passif de 39,000 mots, ou à très peu de chose près.

Les autres colonnes (I, II, et IV, avec III qui est la somme de I et II) représentent une classification ou un groupement dans trois catégories (Vocabulaire actif commun, Vocabulaire actif à l'occasion, et Vocabulaire passif, non-actif), de ces totaux qui figurent dans la Colonne V. Mon bulletin d'instructions définit assez précisément ce que nous entendons par les trois catégories ci-dessus. Néanmoins, il est inévitable que la psychologie et le jugement individuels entrent en ligne de compte quand il s'agit de faire une foule de distinctions plus ou moins nuancées. C'est pourquoi les chiffres que je vais analyser maintenant, et surtout ceux des Colonnes II et IV, exhibent certaines disparités.

Je suis sûr que les chiffres de la Colonne IV ne sont pas trop grands; c'est-à-dire, je crois qu'ils ne dépassent en aucun cas les nombres des mots qui, chez mes huit personnes, sont vraiment non-actifs bien qu'étant certainement connus. Au point de vue psychologique, il n'est pas difficile à un individu intelligent de constater que, dans les circonstances usuelles de la vie, un mot donné (quand même on le connaîtrait passivement) n'est jamais destiné à arriver au bout de la langue. D'un autre côté, cependant, il se peut bien que ces chiffres soient trop petits. Car à propos de certain mots connus mais très peu usités, qui pourrait dire définitivement que, le cas échéant, il les emploierait? J'en conclus que les chiffres de la Colonne IV devraient probablement être augmentés d'une toute petite

proportion de ceux qui composent la Colonne II. En effet, j'ai poussé mes collaborateurs vers une erreur pareille en les priant de choisir, entre deux colonnes également possibles pour la classification d'un mot douteux, celle qui se trouve à gauche dans notre table. La seule personne dont les résultats aient été notamment modifiés par cette liberté, c'est C; les sept autres personnes restent plus ou moins d'accord sur le nombre de leurs mots passifs non-actifs; et voilà pourquoi je crois que le chiffre moyen de ces mots, 9,562, est presque juste (ou le deviendrait, après avoir subi une augmentation légère), en tant que notre technique d'estimation n'est pas fautive. Enfin, et entre parenthèses, je voudrais faire remarquer que les mots passifs non-actifs que possède une personne ne sont nécessairement pas tous d'une rareté exceptionnelle: sans doute il y en a quelques-uns, spécialement dans les domaines techniques, qui font un élément important des vocabulaires d'autres individus.

C'est dans les Colonnes I et II, ou plutôt dans leurs valeurs réciproques, que se trouvent les plus grandes différences individuelles. De tous les mots actifs qui concourent à la formation de la Colonne III: B, par exemple, estime que chez elle 25,780 mots sont "communs", c'est-à-dire, fréquemment utilisés, tandis que 4,355 ne s'emploient que rarement, ou "à l'occasion"; E, au contraire, trouve que son vocabulaire actif (qui est presque de la même grandeur totale, soit dit en passant, que celui de B) se divise en 18,349 mots communs, et en 11,018 mots dont elle ne se servirait que

lorsqu'une occasion plus ou moins rare se présenterait à elle. Rien de surprenant dans tout cela. Car, bien que bon nombre de mots actifs fassent évidemment partie du vocabulaire le plus élémentaire de la vie quotidienne de n'importe qui (on le voit du premier coup d'oeil); et que, d'un autre côté, il y ait également des milliers d'autres mots qui se prononcent dix fois, au grand maximum, pendant toute la vie de l'individu: il reste toujours un groupe intermédiaire de mots actifs, groupe considérable mais d'une étendue indéterminée; et ceux-ci pourraient être censés ou "communs" ou "rares", selon le jugement et la psychologie de chaque observateur. En fin de compte, la distinction que voilà n'a pas une grande importance. Je l'ai incorporée dans mon projet de recherche pour cause d'intérêt, plutôt que dans le dessein d'en tirer des renseignements précis. De plus, les définitions du "vocabulaire actif commun" et du "vocabulaire actif à l'occasion" que donne mon bulletin d'instructions (q.v.), ne sont probablement pas assez nettes pour avoir permis à mes collaborateurs d'estimer jusqu'à la septième décimale la différence intrinsèque entre lesdits deux groupes de vocables. Mais voilà exactement pourquoi je crois bon, avant d'énoncer des conclusions réfléchies, d'intercaler à ce point précis le rapport d'une petite épreuve supplémentaire, d'une expérience particulière à moi seul.

Épreuve supplémentaire. J'ai examiné une série de 300 mots consécutifs que j'avais déjà classés comme "actifs", dans le but de savoir aussi précisément que

possible la fréquence ou la rareté de chacun d'eux dans mon propre parler. C'était une grosse besogne que de faire consciencieusement ce tri, quelque petit que paraisse mon chiffre de 300. Car il me fallait de la méditation, sinon de la prière, pour évaluer au juste l'importance relative de ces unités par rapport à mon emploi pratique de la langue anglaise. Enfin, voici les conclusions auxquelles m'a amené cet examen. Les 300 mots se divisent en trois groupes presque égaux: de 101, 97, et 102 unités.

Chez moi, 101 de ces mots sont communs et nécessaires: je veux dire par là qu'ils sont communs, dans ce sens que je les emploie plusieurs fois par an, tout au moins (et bien entendu, il y en a beaucoup que je prononce tous les jours que Dieu fait); et qu'ils sont nécessaires, parce que sans eux j'aurais grand'peine à exprimer mes pensées.

Deuxièment, 97 mots sont rares dans mon débit, mais ils ne m'en restent pas moins nécessaires: c'est-à-dire, ce sont des termes dont je n'aurai probablement besoin que quelques fois pendant toute ma vie; néanmoins, pour tenir ma place dans un milieu intelligent et instruit, il faut absolument que je possède ces mots dans l'état actif (mis en réserve dans un coin de mon cerveau, si vous voulez, mais toujours prêts à sauter au bout de ma langue), car

dans des cas pareils aucune substitution ne serait acceptable et aucune circonlocution n'équivaudrait au mot juste.

Il reste, sur les 300 mots, un troisième groupe de 102 que j'appelle rares et non-nécessaires. En parlant, je ne me sers presque jamais de ces mots-là sauf à ces rares occasions où, de propos délibéré, je me mets en tête d'essayer un tour de force linguistique. La fonction principale de vocables de ce genre, c'est d'orner et d'embellir mes écrits.

Mais revenons à nos conclusions. Les chiffres de la Colonne III, qui expriment le vocabulaire actif total, peuvent être considérés comme justes, à moins qu'il n'y ait une petite soustraction à faire au profit de la Colonne IV. (J'ai déjà discuté cette possibilité; c'est une hypothèse que je ne saurais prouver; et en tout cas, elle n'opérerait aucun changement important dans nos résultats.) Dans la Colonne III, les écarts individuels, d'un côté ou de l'autre de la moyenne, sont plus considérables qu'ils ne l'étaient dans la Colonne V; ce à quoi l'on aurait bien pu s'attendre, puisque ici le facteur psychologique, qu'impose une longue série de jugements individuels, y entre davantage en ligne de compte. Néanmoins, le plus petit vocabulaire actif total, celui de F, ne s'abaisse que de 18 pour cent au-dessous de la moyenne; tandis que les mots qui sortent de la bouche de C, celle qui a emporté le prix dans ce concours, ne dépasse que de 21 pour cent le nombre moyen de mots actifs

possédés par ses sept concurrents.

Conclusions générales. Je viens de rapporter une expérience faite avec beaucoup de soin, dans le but de savoir quelle est la limite quantitative supérieure dans l'échelle normale de tous les vocabulaires humains. Évidemment, le nombre de mes observations est trop exigu pour me permettre de faire des assertions définitives. En même temps, les résultats individuels offerts par huit personnes supérieures s'accordent d'une manière qui est vraiment frappante: ce qui me fait croire que mes résultats globaux ne dévient pas beaucoup de la vérité.

S'il en est ainsi, voici les conclusions générales que l'on ose tirer de notre Projet II, en chiffres ronds. L'individu très intelligent et bien instruit, le type vraiment supérieur, connaît passivement 39,000 mots de sa langue natale. Parmi ces 39,000 vocables, 10,000 environ sont passifs et non-actifs; c'est-à-dire, l'individu les comprend mais il ne les emploie jamais. Il lui reste 29,000 mots qui sont plus ou moins actifs; et ce groupe-là se subdivise en trois tiers, dont le premier est constitué par un ensemble de mots communs et nécessaires, le deuxième par des mots qui sont parfois nécessaires bien qu'étant rarement usités, et le troisième par une masse d'ornements superflus et d'embellissements gratuits.

PROJET III

Reportons-nous en pensée à une époque préhistorique de la race humaine, et faisons la connaissances de Jacques Velu, notre ancêtre à tous. En quoi consistait la vie de ce type vénérable? Elle n'était pas compliquée. Jacques dormait et mangeait dans une caverne qu'il s'était aménagée. Pour avoir de quoi manger il gardait des troupeaux, il allait à la pêche et à la chasse; ce dernier travail lui valait aussi des fourrures pour le garantir des intempéries. Parfois le brave Velu avait à se battre, afin d'empêcher le vol de sa petite propriété ou de sauver sa vie. Il faisait l'amour, et sa femme mettait au monde des enfants. Bref, le bon Jacques obéissait le mieux possible à la loi primordiale de la nature: la loi de la conservation de soi-même, qu'il s'agisse de la conservation de l'individu ou de celle de la race.

À cette époque-là, tous les autres habitants du globe terrestre faisaient exactement comme Velu, ni plus ni moins. Les "spécialistes" n'étaient pas encore arrivés pour garnir notre système. Par conséquent, le langage primitif de l'homme des cavernes ne comprenait aucun vocabulaire spécialisé ou, comme on dit, technique. Le débit de n'importe qui était le débit de tous.

Mais peu à peu, l'organisation sociale et économique est devenue plus complexe. Petit à petit, on s'est rendu compte de l'importance essentielle, dans une société relativement grande et entrelacée, de ce principe qui s'appelle la division ou la

répartition des travaux. Avec le consentement général, certains hommes forts et courageux furent élus comme guerriers professionnels, comme citoyens qui devaient se battre au besoin pour le pays entier. D'autres individus, spécialement doués sous divers aspects, devinrent des prêtres ou des négociants. De ces groupes chacun développa à la longue un vocabulaire à lui, un ensemble de termes nécessaires pour décrire jusqu'au dernier détail de ses fonctions particulières. Dans des domaines ainsi spécialisés quelques vocables étaient familiers à l'homme ordinaire, qui avait, de temps en temps, à entretenir les experts de leurs travaux. Mais la plupart de ces nouveaux mots "techniques" servaient uniquement à faciliter l'échange des idées entre les spécialistes embryonnaires, et dépassaient les connaissances de Jacques Velu.

Voilà, sur une échelle si minime qu'elle n'est vraiment qu'un symbole, la tendance qui va toujours grandissant dans notre vie moderne - surtout depuis un demi-siècle durant lequel la science a fait de si immenses progrès. Maintenant que nous sommes en pleine "civilisation", la répartition des travaux, qui a déjà atteint une complexité incroyable, continue de plus belle. Le monde actuel est plein de spécialistes - d'hommes qui, si j'ose citer en anglais une définition humoristique "know more and more about less and less". Ceux-ci sont munis chacun de son vocabulaire spécial, ou technique. Et qu'est-ce que c'est, en effet, qu'un vocabulaire technique? Rapportons--nous-en au dictionnaire. C'est le vocabulaire qui appartient en propre, ou

ou spécialement, à un métier, à un art, à une science, à un jeu, ou à une occupation quelconque.

Il faut évidemment que l'adulte intelligent connaisse à fond du moins un vocabulaire technique, celui de son propre métier; ce n'est pour lui qu'un outil, un instrument indispensable. Il en apprendra sans doute un second avec la même minutie, s'il s'occupe par hasard de quelque marotte favorite. Mais les autres vocabulaires techniques, infiniment nombreux dans cette civilisation spécialisée, lui resteront-ils totalement étrangers? Tant s'en faut. Car notre adulte instruit a des amis qui exercent nombre de métiers différents et qui suivent d'autres marottes; il aime à deviser avec eux sur toutes sortes de sujets; et puisque nil humani a se alienum putat, cet homme intelligent se familiarise un peu (bien que très superficiellement), avec les divers intérêts qu'il rencontre. Aussi, tellement la vie moderne est compliquée, ne se passe-t-il presque pas de jour que notre monsieur ne soit obligé de traiter des affaires pratiques qui ne ressortissent pas à sa compétence: il discute avec un plombier, par exemple, le projet de renouveler la tuyauterie de sa maison; ou bien il considère les propos hallucinants de son banquier sur un placement de fonds. Si monsieur conduit une automobile, et qu'il désire comprendre tant soit peu le fonctionnement d'un moteur à combusion interne et à quatre temps, ainsi que les autres mystères de sa voiture, il est obligé de se mettre au courant de quelques dizaines de termes techniques, sur les centaines de termes dans ce genre qui se font entendre tous les

jours dans un atelier de réparation. Enfin, et à part les emplois utilitaires de vocabulaires spéciaux, pas mal de mots ou de phrases techniques entrent de temps en temps dans la langue commune parlée comme métaphores et comme simples embellissements.

Il faut donc se rendre compte que les vocabulaires dits techniques jouent un rôle indispensable dans le parler de notre époque. C'est un rôle assez grand, d'ailleurs. Je viens justement de dîner chez des voisins; à cette soirée étaient présentes sept personnes intelligentes et bien instruites. Et j'ai profité de l'occasion pour faire une petite expérience. (Aujourd'hui mes meilleurs amis me servent tous de cochons d'Inde, pour mes recherches concernant leur langage!) Pendant deux heures, j'ai écouté attentivement une conversation animée sur toutes sortes de sujets: conversation générale, notez-le bien, sans aucune discussion de technicités proprement dites. A la grande mystification de mes commensaux, j'étais muni d'un bloc-notes et d'un crayon; et chaque fois qu'un vocable dans le genre technique se prononçait au cours de ces deux heures d'entretien familier, je l'ai enregistré. J'en ai recueilli 33. Évidemment, on ne parle pas "naturellement" sa langue maternelle ni une autre langue quelconque, à moins d'avoir une provision considérable de termes qui n'appartiennent à l'ordinaire qu'à un domaine limité de l'activité humaine mais qui s'emploieraient au besoin dans n'importe quelles circonstances.

Vu l'importance évidente de ces vocabulaires techniques dans notre vie quotidienne, et vu aussi le fait que voilà un

domaine où l'étudiant d'une langue étrangère a toujours grand'-peine à se bien renseigner, j'ai jugé bon d'examiner spécialement lesdits groupes de mots. Ce que j'offre à ce propos doit être censé un aperçu plutôt qu'une véritable recherche; car malheureusement, je ne suis arrivé à formuler aucunes conclusions précises ni à découvrir une méthode pour vaincre les difficultés de l'étudiant. Mais quoi qu'il en soit, c'est un examen général de ces vocabulaires techniques, tels qu'ils existent dans une langue moderne, qui sera le but de mon troisième projet.

Pourquoi ces groupes de vocables spéciaux sont-ils si difficiles à trouver et à apprendre, lorsqu'on étudie une langue étrangère? Parce qu'ils ne figurent pas dans la littérature, qui est à la base de notre système actuel d'enseignement.

Il est vrai que la littérature moderne (je veux dire par là romans, pièces de théâtre, articles de journaux, revues, et c., et non pas les ouvrages scientifiques), qui reflète fidèlement la vie de l'époque et le monde où nous vivons, renferme naturellement un certain nombre de mots techniques. Mais ceux-ci ne s'y trouvent qu'au petit bonheur, par hasard, et en tout cas largement éparpillés; aucun espoir donc de puiser des connaissances adéquates à une source tellement incertaine. Une autre difficulté provient de ces variations que produisent le temps et le lieu - variations d'abord dans les détails de la vie humaine, mais qui effectuent aussitôt des changements et des différences considérables dans le vocabulaire courant. La

civilisation marche vite; la science et l'invention font d'immenses progrès; les merveilles d'hier deviennent les banalités périmées d'aujourd'hui. Il s'ensuit donc que parfois un groupe de mots techniques ne commence à figurer dans la littérature moderne qu'au moment même ou les idées qu'il exprime viennent d'être mises au rancart. Il en est ainsi de l'argot, qui se renouvelle de bout en bout tous les cinq ans: et on a eu la hardiesse de publier des dictionnaires d'argot! Bref, au point de vue de sa terminologie spéciale, la littérature est toujours et inévitablement un peu en retard sur la vie. Voilà pour le temps; quant au lieu, les différences régionales influent beaucoup sur la composition de vocabulaires techniques. Rien que dans le domaine de la botanique, par exemple - quelles disparités entre la flore de la France et celle des États-Unis! Ajoutez-y gouvernement, politique, et droit; industries et exploitations; histoire et géographie: et vous aurez une quantité immense de termes techniques qui donnent bien du fil à retordre à n'importe quel étudiant étranger. En somme, on n'apprend pas une langue sans apprendre en même temps mille détails sur la vie du pays où cette langue se parle. Les moeurs, les us et coutumes, varient avec la localité; et le vocabulaire varie toujours avec les moeurs. En quelle mauvaise passe se trouverait un Français qui, se prenant à décrire jusqu'au moindre détail un match de baseball, serait obligé de se borner aux termes littéraires de sa langue natale!

Si peu que vaille la littérature moderne pour exposer systématiquement les technicités de la vie actuelle, elle vaut pourtant infiniment mieux que la littérature classique. Figurez-vous Molière, par exemple, qui se demanderait s'il devrait faire une impasse sur la dame de pique parce qu'un de ses adversaires avait déjà contré deux carreaux et que l'autre s'était défossé d'un trèfle! Mon fils âiné, garçon de 16 ans, s'intéresse beaucoup à la télégraphie sans fil: pour lui, quelle espèce d'interlocuteur serait Victor Hugo?

Enfin et en général, ce n'est pas sur la page imprimée (à part les pages de certains ouvrages spéciaux, que je vais mentionner plus loin) que l'étudiant apprendra les vocabulaires techniques d'une langue. Il ne s'en emparera jamais en lisant la littérature ordinaire. Des exercices supplémentaires lui seront indispensables pour vaincre cette difficulté.

Nombre et étendue des vocabulaires techniques

Par suite de la spécialisation incroyable de notre société actuelle, il existe aujourd'hui une quantité presque illimitée de domaines spéciaux dans l'activité humaine, munis chacun d'un ensemble de termes qui, si nécessaires qu'ils puissent être aux experts, restent généralement inconnus des profanes.

Beaux-arts, arts libéraux, arts mécaniques, et arts d'agrément; sciences de toutes sortes; professions et métiers;

industries et commerces; systèmes de communication et de transport; religions et cultes; jeux et sports: voilà une liste générale des champs où poussent les plus riches vocabulaires techniques. Chaque champ se subdivise en de nombreuses parties: il y a, par exemple, des vingtaines d'industries et de commerces différents, et à aucun d'eux il ne manque une terminologie spéciale, parfois très grande.

Les proportions qu'ont prises certains de ces vocabulaires techniques sont vraiment étonnantes. Dans la bibliothèque publique d'une petite ville j'ai trouvé sur le rayon des dictionnaires 15 gros volumes, dont pas un ne renfermait moins de 6,000 termes: c'étaient des dictionnaires (ou "encyclopédies" ou "glossaires") spéciaux sur l'art, la musique, la couture, la philosophie et la psychologie, la chimie, la géographie, l'économie, la médecine, l'art dentaire, l'architecture, l'armée et la marine militaire, le droit, le commerce, l'agriculture, et sur tout ce qui concerne l'église et la religion.

Voici, sur une échelle moins vaste, d'autres observations. Parmi tous les jeux de cartes, le bridge, à lui seul, impose à ses dévots l'emploi d'une centaine de termes techniques. Je viens d'examiner aussi un groupe de manuels de sport, où j'ai déniché, comme nombres de mots appartenant à chaque jeu, les résultats suivants: baseball, 201; football, 95; golf, 98; la crosse, 61; tennis, 76; polo, 61; et yachting, 98. A propos de ce dernier chiffre j'estime que le matelot le plus

stupide de l'équipage d'un ancien voilier à cinq mâts aurait certainement connu plus de 300 vocables techniques, ne fût-ce que pour bien manier le gréement de son navire.

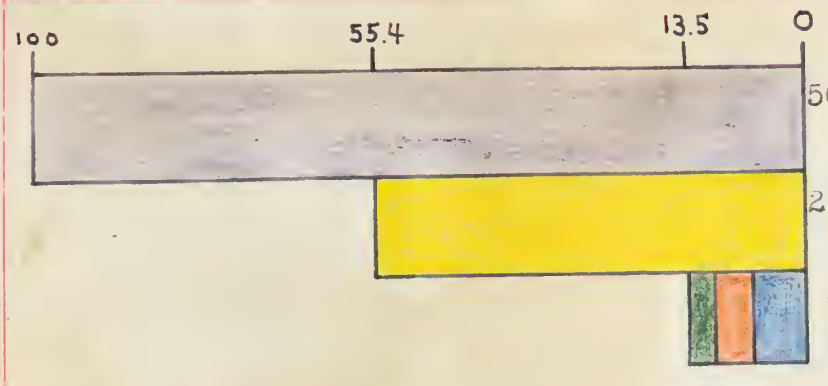
Ces rapports statistiques ne nous laissent tirer qu'une seule conséquence. Dans la vie moderne, l'ensemble de tous les vocabulaires techniques constitue un élément linguistique important et essentiel: et sans avoir assez de connaissances passives et actives, personne n'arrive jamais à parler "naturellement" une langue.

Analyse d'un vocabulaire technique spécimen

Afin d'avoir des données quantitatives sur la valeur que possède un vocabulaire technique dans la vie générale, j'ai examiné à fond ce vocabulaire spécial qui m'est le plus familier, à moi-même, et où je suis tout à fait dans mon assiette: celui de la médecine. Le dictionnaire de Dorland[5], auquel j'ai eu recours, renferme 50,000 mots, à très peu de chose près. Pas mal de ces vocables sont un peu éloignés de la médecine, dans le sens le plus étroit de ce terme. Je veux dire par là qu'ils appartiennent (1) aux sciences dites prémédicales - botanique, biologie, chimie, physique; (2) aux sciences médicales qui se rapportent au laboratoire plutôt qu'à la pratique, parmi lesquelles anatomie, histologie, physiologie, chimie biologique, pathologie, bactériologie, et pharmacologie; et (3) à certaines sciences alliées, telles que l'art dentaire, la médecine

vétérinaire, l'hygiène, et la pharmacie. Mais il n'en reste pas moins vrai que nous avons là un ensemble de termes qui pourra bien servir d'échantillon à quiconque voudrait analyser un bon type de vocabulaire technique.

J'ai parcouru 1,000 mots de mon dictionnaire, dans le but de les classer en quatre groupes. Primo, j'étais curieux de savoir combien d'entre eux me sont connus, à moi-même. Mais au point de vue de ma recherche, ce qui est le plus important, c'est évidemment d'estimer le nombre de ces mots qui font partie indispensable d'un bon vocabulaire profane. J'ai donc énuméré: secundo, (A) les mots techniques qu'une personne étrangère à la médecine apprendrait, sans aucun doute, tôt ou tard au cours de sa vie, mais seulement au besoin et sur les renseignements de son médecin - malheureusement, ce ne sont pas ces occasions-là qui nous manquent à tous; tertio (B) les mots techniques qu'une personne instruite apprendrait naturellement ou spontanément en lisant la littérature moderne et en s'entretenant avec des amis; et quarto (C) certains mots qui, bien qu'ils se trouvent dans le dictionnaire médical, ne sont vraiment pas des termes techniques. Les résultats de ce petit examen se font voir dans les diagrammes suivants. (J'y ai fait entrer le coefficient 50, raison directe entre 1,000 et 50,000.)

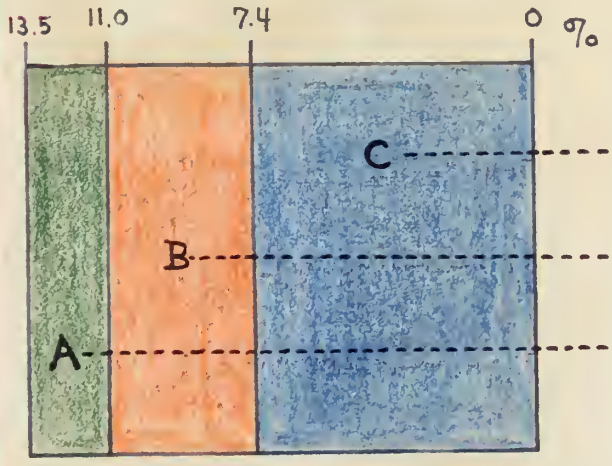


50,000 mots: le contenu du dictionnaire

27,700 mots: mes connaissances

6,750 mots: les connaissances d'une personne instruite, étrangère à la médecine

Troisième cadre, grossi:



3,700 mots non-techniques

1,800 mots techniques, appris inconsciemment

1,250 mots techniques, appris à l'occasion

6,750 mots

Je suis dans la médecine depuis exactement un quart de siècle; de plus, j'exerce mon métier dans un milieu tout à fait moderne et progressiste. Néanmoins il se trouve dans ce dictionnaire 22,300 mots, ou 44.6 pour cent du contenu total, que me sont aussi inconnus que le chinois. Comment expliquer ce phénomène? Sans doute, ce dictionnaire, comme les autres, renferme toujours nombre de termes qui sont tombés en désuétude; mais la vraie explication, c'est plutôt que la médecine, avec ses sciences subordonnées ou alliées, est un domaine beaucoup trop vaste pour qu'un seul cerveau humain puisse l'embrasser

tout entier. Autre détail à éclaircir: ici, je prétends avoir un vocabulaire technique médical, passif du moins, de 27,700 mots; tandis que dans mon Projet II j'ai constaté que le vocabulaire passif dont je dispose dans ma langue maternelle ne dépasse guère un maximum de 39,000 mots. Est-ce donc possible que je ne connaisse que 12,000 vocables anglais, à part les outils de mon métier? Un tel chiffre serait bien dérisoire, à côté de ceux qu'ont rapportés sept autres personnes du même niveau intellectuel que moi. Non. Cette disparité s'explique facilement. Pour le Projet II, nous nous sommes servis d'un dictionnaire général qui est un peu abrégé; et le premier but d'une abréviation discrète, c'est de rayer tous les termes les plus techniques.

Dans mon dictionnaire médical il y a 6,750 mots, 13.5 pour cent du contenu global, que connaîtrait, passivement du moins, n'importe quel adulte intelligent et bien instruit. Mais sur ces 6,750 termes, 3,700 (représentés par l'espace C sur mon diagramme) appartiennent manifestement à la langue commune. On les a inclus dans ce dictionnaire parce qu'ils servent de temps en temps à exprimer ou à arrondir une idée médicale. Ce ne sont point des mots techniques, proprement dits; et par conséquent, ils sont à négliger en tant qu'il s'agit de notre étude actuelle. Il nous reste à examiner les espaces B et A. J'ai fait la tentative de distinguer ces technicités (B) dont se familiariserait un homme bien portant, d'avec celles (A) qui, tout en étant inévitables à la longue, ne se font connaître que

le cas échéant. Après tout, la distinction que voilà, si intéressante qu'elle puisse être sous certains aspects, n'a pour nous aucune importance pratique. En réunissant donc ces deux groupes, nous arrivons simplement à la conclusion suivante. Dans le domaine médical, il existe 3,050 termes techniques que doit connaître une personne étrangère à la médecine, si cette personne désire parler "parfaitement" sa langue maternelle, ou une autre langue quelconque.

J'ai cru bien faire en choisissant comme spécimen le vocabulaire technique de la médecine. Il faut se rendre compte, cependant, que nul autre ensemble de termes spécialisés n'a probablement une importance aussi grande pour l'homme de la rue. Puisque le corps humain est toujours plein d'infirmités, il ne se passe presque pas d'année que la famille moyenne ne soit contrainte à faire venir le médecin. Dans les autres domaines spéciaux, les rencontres inévitables sont beaucoup moins nombreuses. Avec un peu de chance, par exemple, on continue tranquillement son existence pendant une décade sans avoir à recourir à un avocat. Constatons donc que le chiffre de 3,050 est un maximum. Parmi les douzaines de vocabulaires techniques qui mettent chacun sa part à un bon vocabulaire général, aucun autre n'y contribue autant que la médecine.

Je ne saurais estimer au juste le nombre total de mots techniques provenant de ces douzaines de recueils spéciaux, lesquels seraient indispensables à quiconque vise le but de connaître "parfaitement" une langue vivante. Ce total ne tombe

certainement pas au-dessous de 5,000; et probablement il ne dépasse pas le chiffre de 10,000 mots au grand maximum. Du moins, je crois avoir démontré nettement l'importance quantitative de cet élément constitutif de notre parler commun.

Comment l'étudiant peut-il se pourvoir de mots techniques?

Pas nécessaire, heureusement, d'absorber tout le contenu de 15 dictionnaires spéciaux, afin d'avoir une provision normale des renseignements qui s'y trouvent. A un interlocuteur qui parle technicités on n'a jamais honte de demander de but en blanc: "Mais qu'est-ce que cela veut dire?" Il n'en reste pas moins vrai que de nos jours un assortiment raisonnable de termes techniques fait partie essentielle de ce vocabulaire que possède chaque individu intelligent: à moins de comprendre cet élément, son vocabulaire resterait théoriquement incomplet et pratiquement inadéquat.

Nous avons examiné les grand obstacles auxquels se heurte un étudiant qui, travaillant dans des conditions artificielles, essaie de maîtriser ce détail spécial d'une langue étrangère. Comment réussira-t-il à les vaincre?

Considérons d'abord comment on s'empare naturellement de vocabulaires techniques dans sa langue maternelle. Ce n'est pas en feuilletant la littérature classique, soyez-en sûr. Il y a deux sources d'où coulent ces matières: la littérature moderne spéciale, et la vie. Par la vie, j'entends cette longue

série d'événements qui, commençant même au berceau et continuant sans interruption jusqu'à l'arrivée des croque-morts, entraînent chacun une certaine familiarité avec des choses techniques - et en même temps, avec le vocabulaire qui leur est associé.

C'est précisément cette "vie" qui manque quand il est question d'apprendre une langue étrangère par des méthodes artificielles. L'étudiant est donc obligé de recourir à l'autre alternative, c'est-à-dire, à la littérature spéciale, aux écrits techniques. Et où peut-il trouver les plus convenables? Il ferait bien de commencer par la lecture de ces petits manuels scientifiques qu'étudie un jeune Français au lycée. Ensuite, on peut trouver une quantité d'aperçus sur les progrès modernes, publiés dans les revues générales. Afin de se mieux renseigner sur les domaines les plus intéressants, on peut aussi consulter des périodiques spéciaux, dont il existe un nombre immense. Williams[19] en a fait un petit recueil qui est assez utile.

Dans tout ensemble de conditions artificielles, il faut faire des efforts délibérés, et de grands efforts, pour maîtriser cet élément d'un vocabulaire normal. Malheureusement, ça ne marche pas tout seul. C'est peut-être là le problème le plus difficile qui se pose à un étudiant. Mais la solution n'est pas introuvable. Il faut travailler: voilà tout.

PROJET IV

Le projet de recherche que voici n'a pas de grande importance à lui seul; car il ne sert qu'à mettre en lumière des faits qui sont déjà parfaitement connus de tout professeur et de tout étudiant intelligent d'une langue étrangère. J'ai entrepris cette quatrième expérience dans le dessein de souligner certaines différences en matière de vocabulaire (et la différence principale, à mon avis), que produisent respectivement la méthode dite "naturelle" d'apprendre une langue, et les diverses méthodes artificielles.

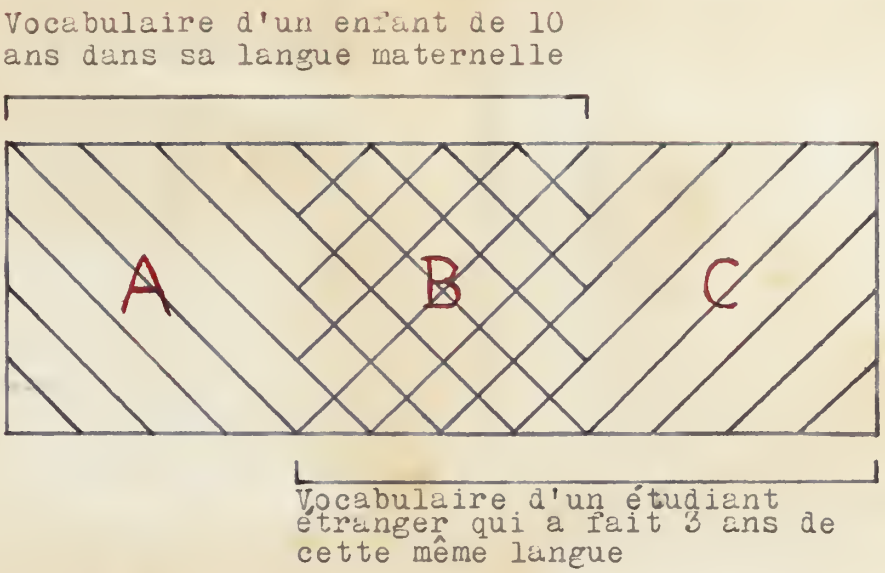
On arrive souvent à voir plus clair dans un problème quelconque (tout savant et tout philosophe le sait) par le moyen d'en considérer en premier lieu un cas relativement simple, même rudimentaire. En suivant ce principe, je juge bon d'analyser les valeurs relatives, à un point de vue purement pratique, de deux sortes de vocabulaires qui sont évidemment tous les deux incomplets ou partiels, et par conséquent en quelque sorte rudimentaires. Nous allons comparer le vocabulaire qu'a acquis "naturellement" dans sa langue maternelle un enfant de 10 ans, et celui que possède un étudiant lequel aurait fait 3 ans d'étude d'une langue étrangère dans les conditions "artificielles" les plus favorables qui se puissent concevoir - c'est-à-dire, dans nos meilleures écoles.

Pour quiconque voudrait apprendre "parfaitement," ou du moins pratiquement, une nouvelle langue, il n'y a pas de

conclusions plus importantes ni plus pratiques que celles que va etablir ce quatrième projet de recherches.

Chaque adulte a été enfant. Pendant son enfance et à partir de son plus bas âge, il s'est emparé naturellement d'un vocabulaire qui est, par-dessus tout, pratique, dans ce sens que presque tous les mots inclus expriment des idées fondamentales de la vie - des choses, des objets, des événements, et des qualités qui sont à la véritable base de l'existence humaine. Le vocabulaire ainsi acquis reste indispensable à l'individu tant qu'il vivra; car même le milieu le plus complexe où l'on puisse arriver, ne soustrait point qui que ce soit au contact quotidien d'un tas de détails simples, vulgaires, et (si vous voulez) banaux, dans ce monde ici-bas.

Il s'ensuit donc que nul vocabulaire, quelque grand qu'il soit, ne suffit à faire parler "naturellement" une langue, à moins qu'il ne renferme cet élément que je viens de décrire et de définir. Je ne suis pas à même de constater la grandeur nette du vocabulaire moyen que possède un enfant normal de dix ans; ni celle, non plus, de cet ensemble de mots que se serait fourré dans l'esprit un étudiant intelligent après avoir fait trois ans d'une langue étrangère. Mais à part toute question de quantité, rien n'est plus facile que d'affirmer une immense différence qualitative, dont l'intérêt théorique et l'importance pratique rivalisent l'un avec l'autre. Jetons un coup d'oeil sur le diagramme suivant.



Un certain nombre de mots sont si primitifs et si élémentaires que même un étudiant de la première année ne pourrait manquer de les apprendre. Tels sont, par exemple, "père, main, chapeau, table, eau, rose"; et l'ensemble de tous les mots dans ce genre, communs aux deux sortes de vocabulaire que nous sommes en train de comparer, est représenté par l'espace B sur notre diagramme ci-dessus. C'est là que nous voyons le chevauchement des deux systèmes, un terrain limité où sont identiques les résultats de la méthode naturelle et ceux d'une méthode artificielle.

L'espace C représente, évidemment, tous les vocables connus de l'étudiant, mais inconnus de l'enfant. Dans cette catégorie se trouvent (1) quelques termes servant à exprimer des idées qui ne font partie que d'un milieu adulte, et (2) une certaine fourniture de la langue littéraire. Une de mes

collaboratrices opine que, chez l'étudiant, cet élément constitue un recueil "merveilleux" de vocabulaire. Moi, je suis moins optimiste; mais peu nous en chaut, car à présent le domaine C, ainsi que le domaine B, ne nous intéressent pas.

C'est uniquement sur l'espace A de mon diagramme que se portera notre attention dans ce quatrième projet de recherche. Bref, le but de ce projet est, en premier lieu, de démontrer par de nombreux exemples qu'il existe un groupe important de mots parfaitement connus de l'enfant mais tout à fait étrangers à l'étudiant; et en second lieu, de souligner l'immense valeur pratique et la qualité indispensable, pour quiconque voudrait parler une langue, de ce vocabulaire qui manque - inévitablement, paraît-il - à la victime d'une méthode artificielle.

Technique

Pour base de cette épreuve j'ai composé, en anglais, une liste de 100 mots que connaîtrait infailliblement, à mon avis, n'importe quel enfant intelligent de 10 ans. Afin de me garantir de toute méprise à cet égard-là, j'ai fait essayer cette liste à deux enfants américains; et de plus, dans le dessein d'avoir une garantie supplémentaire, j'ai soumis une traduction de la liste à un enfant français de 9 ans. Il me semble donc que je puis affirmer, sans crainte d'être contredit, que mes 100 mots n'outrepassent point la portée normale d'une

bonne intelligence de 10 ans.

En même temps j'avoue que mes 100 mots, bien qu'ils ne dépassent aucunement nos limites strictement imposées (celles des connaissances normales d'un enfant de 10 ans), sont néanmoins un peu spécialisés, et comme qui dirait relativement difficiles pour l'étudiant. Mais si je n'avais pas pris cette précaution, si je n'avais pas choisi exprès des termes dont la situation dans l'espace A est à gauche plutôt qu'à droite, j'aurais certainement incorporé dans ma liste plusieurs mots qui appartiennent à l'espace B. Une erreur pareille ne ferait qu'affaiblir la force de ma démonstration, qui est au fond une tentative de constater l'importance de A. L'essentiel, c'est de ne pas être allé au delà de la limite gauche de l'espace A, en matière de difficulté; et je suis sûr que j'ai réussi ainsi à éviter de m'écarter de la bonne voie.

J'ai mis pas mal de temps à la sélection soigneuse de ces 100 mots. Par là, je ne veux pas dire que j'aie eu de la peine à trouver une centaine d'unités convenables; tant s'en faut, car il y en a un nombre immense qui appuieraient bien mon épreuve. J'aurais pu en trouver un millier, tout au moins. Mais je préfère tabler sur un groupe bien équilibré, sur un ensemble de mots représentatifs. Voici donc comment ma liste a été pondérée. (1) J'ai pris en considération, pour commencer, tous les intérêts principaux d'un enfant: monde physique; corps humain et maladies; vêtement; nourriture; ameublement; communications et transports; école; jeux et divertissements;

animaux, oiseaux, et poissons; arbres, plantes, et fleurs; et enfin, quelques autres concepts qui sont plus difficiles à classer. (2) La plupart de mes mots sont des noms (cela serait presque inévitable, en tant qu'il s'agit d'idées isolées et hors de contexte); cependant, j'ai ajouté des verbes et des adjectifs en nombre suffisant pour équilibrer le tout, au point de vue grammatical. (3) Et enfin, je ne suis pas tombé dans l'erreur de demander à un étudiant de traduire en français une quantité d'expressions anglaises dont aucunes équivalences précises n'existent ni dans la langue française ni dans la vie de la France.

Voici la copie de ma liste de 100 mots anglais, choisis avec tant de soin.

1. seashore
2. pond
3. hail (frozen rain)
4. fog
5. mud-puddle
6. cloudy
7. to itch
8. chin
9. castor oil
10. to sneeze
11. to yawn
12. lame
13. to hiccough
14. to catch cold
15. that smells bad
16. to get over the measles
17. to have one's tonsils out
18. tooth-powder
19. whooping-cough
20. belt
21. cuff (of a shirt)
22. towel
23. nail-file
24. sweater
25. spool of thread
26. worn-out (clothes)
27. bathing-suit
28. to darn stockings
29. kettle
30. oysters
31. peanuts
32. pickles
33. spinach
34. frying-pan
35. garbage-pail
36. sink (kitchen-sink)
37. gas-stove
38. hammer (noun)
39. broom
40. thimble
41. sheet (of a bed)
42. door-mat
43. wash-tub
44. wall-paper
45. to fix the fire
46. pillow-case
47. flat tire
48. gasoline
49. to skid
50. steering-wheel
51. fire-engine
52. to put on the brakes
53. to listen to the radio
54. to call someone up (telephone)
55. rough road
56. to erase
57. blotting paper
58. fountain pen
59. 6 - 2 = 4 (use words, not signs)
60. spelling
61. boundaries (of a country)
62. remainder (of a division)
63. air-gun
64. talkies (moving pictures)
65. fireworks
66. doll
67. roller skates
68. merry-go-round
69. to play marbles
70. to play leap-frog
71. to have a good time
72. to collect postage stamps
73. to have one's picture taken
74. whale
75. toad
76. turkey
77. monkey
78. tadpole
79. sparrow
80. caterpillar
81. stung by a bee
82. rake (garden-tool)
83. flower-bed
84. pineapple
85. buttercup
86. raspberry
87. to water the flowers
88. to weed the garden
89. Easter
90. to slap
91. ghost-story
92. advertisement
93. kid (slang for child)
94. selfish
95. tough meat
96. dark blue
97. cowardly
98. cranky old man
99. mischievous child
100. sour

Cette liste renferme, évidemment, de nombreux mots qui se laisseraient traduire en français par un choix de synonymes.

Sans m'occuper de toutes ces possibilités, j'ai fait examiner à un enfant français de 9 ans la traduction suivante de la liste.

1. le bord de la mer
2. un étang
3. la grêle
4. le brouillard
5. une flaque de boue
6. nuageux
7. démanger
8. le menton
9. l'huile de ricin
10. éternuer
11. bailler
12. boiteux
13. hoqueter
14. s'enrhumer
15. ça sent mauvais (odeur)
16. guérir de la rougeole "
17. se faire ôter les amygdales
18. la poudre dentifrice
19. la coqueluche
20. une ceinture
21. une manchette
22. un essuie-mains
23. une lime à ongles
24. un chandail
25. une bobine de fil
26. (vêtements) usés
27. costume de bain
28. repriser des bas
29. une bouilloire
30. des huîtres
31. des cacahuètes
32. des cornichons
33. des épinards
34. une poèle
35. une poubelle
36. l'évier
37. un fourneau à gaz
38. un marteau
39. un balai
40. un dé (à coudre)
41. un drap de lit
42. un paillasson
43. un cuvier à lessive
44. le papier de tenture
45. garnir le feu
46. une taie d'oreiller
47. un pneu dégonflé
48. l'essence
49. faire une embardée, déraper
50. le volant de direction
51. une pompe à incendie
52. mettre les freins
53. écouter la radio
54. donner un coup de téléphone à quelqu'un
55. un chemin raboteux
56. effacer
57. le papier buvard
58. un stylo, une plume-réservoir
59. six moins deux égale quatre
60. l'orthographe
61. les limites (les bornes) d'un pays
62. le reste (d'une division)
63. un fusil à air comprimé
64. le film parlant
65. un feu d'artifice
66. une poupée
67. des patins à roulettes
68. (un manège de) chevaux de bois
69. jouer aux billes
70. jouer à saute-mouton
71. se bien amuser
72. collectionner des timbres-poste
73. se faire photographier
74. une baleine
75. un crapaud
76. une dinde, un dindon
77. un singe
78. un têtard
79. un moineau
80. une chenille
81. piqué par une abeille
82. un râteau
83. un parterre (dans un jardin)
84. un ananas
85. un bouton d'or
86. des framboises
87. arroser les fleurs
88. sarcler le jardin
89. Pâques
90. gifler
91. un conte de revenant
92. une réclame
93. un gosse
94. égoïste
95. la viande coriace
96. bleu foncé
97. lâche
98. un vieillard hargneux, maussade
99. un enfant espiègle
100. aigre

Grâce à l'aimable coopération que m'ont prêtée plusieurs professeurs de français, j'ai pu faire subir cette épreuve à 30 etudiants. Nous avons rigoureusement exclu de ce groupe tout individu qui aurait habité la France ou le Canada français; qui aurait vécu dans une famille ou dans un couvent français; qui aurait eu une gouvernante française: bref, tout individu auquel la vie aurait offert une occasion quelconque d'apprendre "naturellement" cette langue. D'un autre côté, à l'heure qu'il est, mes 30 sujets continuent toujours leurs études de français, après avoir déjà fait au moins 3 ans de ces études dans de bonnes écoles. (Quelques-uns en ont fait de 4 à 8 ans.) Autrement dit, tous sont des exemples acceptables des résultats que produit une méthode artificielle. Voilà le groupe choisi auquel j'ai soumis ma liste anglaise, avec la demande d'en traduire les cent mots en français.

Résultats

En corrigeant les copies, j'ai été tout ce qu'il y a de plus libéral; je crois avoir fait preuve d'une mansuétude exceptionnelle. D'abord, je n'ai rejeté aucun effort pour cause de mauvaise orthographe (ou d' "orthographie", comme l'écrivaient la plupart de mes jeunes amis), ni pour une faute de grammaire (faux genre d'un nom, par exemple, ou mauvaise construction telle que "écouter au radio"). Si je n'avais pas négligé entièrement des chinoiseries pareilles (elles étaient

terriblement nombreuses), les notes de cet examen auraient été plus basses de 50 pour cent qu'elles ne le sont. J'ai accepté les approximations les plus bizarres: approximations de forme ("dindard" pour dindon, "lâcheur" pour lâche, "la côté" pour la côte, "poudre des dents" pour poudre dentifrices); et aussi toute approximation de sens qui représentait tant soit peu l'idée générale ("des fusées" pour feu d'artifice, "pétrole" pour essence, et d'autres exemples à n'en jamais finir). Mais la plus grande aménité ne m'a pas permis d'avaler "sage" pour singe, "huile" et "houille" pour huître, "gifler" et "chuchoter" pour éternuer, "agenouillé" et "accroupi" pour boiteux, ni - et ceci m'a beaucoup amusé - "être en rhum" pour s'enrhumer. De même je n'ai pas accepté plusieurs tentatives hardies de rendre un mot anglais par un synonyme anglais ("skillet" pour une poèle), souvent avec des changements légers d'orthographe, ou de rendre le mot anglais par un homonyme approximatif français ("écraser" pour erase). Quelques étudiants, si menues que soient leurs connaissances, ont exhibé une ingéniosité fort intéressante: on pourrait faire là-dessus toute une étude psychologique.

La table suivante expose <u>in extenso</u> les résultats de cette expérience.

ÉTUDIANTS

MOTS	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	Totaux
1	x	x			x	x	x	x		x		x	x	x	x		x	x	x	x	x	x		x	x				x	x	21
2	x	x	x	x	x	x		x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x		x	x			x							20
3	x	x			x			x								x						x		x	x						8
4	x	x	x	x	x	x		x	x	x	x	x		x	x	x		x	x	x	x	x	x	x		x	x	x			24
5																															0
6			x															x			x	x		x			x				6
7																															0
8						x			x	x	x	x	x			x	x			x		x	x	x	x	x			x	x		16
9																															0
10	x																														1
11	x																x					x									4
12		x								x																				x	3
13																															0
14	x	x			x	x		x		x	x	x	x	x	x	x			x	x	x		x		x		x		x		19
15										x				x	x				x		x									x	6
16																															0
17																															0
18	x			x	x	x	x			x			x									x	x			x		x			11
19																															0
20	x	x						x	x		x	x		x	x	x	x	x			x									x	15
21											x																				1
22																	x					x									2
23																															0
24																			x					x							2
25																															0
26																		x													1
27		x			x	x																									3
28																															0
29													x																		1
30	x				x			x	x	x																				x	6
31									x						x		x					x	x								5
32																															0
33						x											x													x	3
34									x		x								x												3
35																															0
36												x																			1
37			x																												2
38									x						x	x			x												4
39								x	x		x								x		x										5
40																															0
41												x																		x	2
42																															0
43																															0
44																			x		x	x		x					x		5
45																												x	x		2
46																															0
47																							x								1
48	x				x	x	x		x	x	x				x	x		x		x			x	x			x		x		15
49					x																										1
50																															0

(à suivre)

(suite)

| | | |

Pour mieux apprécier ces résultats, il faut les analyser sous deux aspects: (1) par rapport à mes 100 mots; et (2) par rapport aux 30 étudiants qui ont subi mon épreuve.

RÉSULTATS, PAR RAPPORT AUX 100 MOTS

1	mot a été connu	par	24	étudiants,	=	24	réussites
2	mots ont été connus	par	23	étudiants,	=	46	réussites
1	mot a été connu	par	21	étudiants,	=	21	réussites
2	mots ont été connus	par	20	étudiants,	=	40	réussites
2	mots ont été connus	par	19	étudiants,	=	38	réussites
1	mot a été connu	par	17	étudiants,	=	17	réussites
1	mot a été connu	par	16	étudiants,	=	16	réussites
2	mots ont été connus	par	15	étudiants,	=	30	réussites
1	mot a été connu	par	13	étudiants,	=	13	réussites
2	mots ont été connus	par	12	étudiants,	=	24	réussites
1	mot a été connu	par	11	étudiants,	=	11	réussites
2	mots ont été connus	par	10	étudiants,	=	20	réussites
3	mots ont été connus	par	8	étudiants,	=	24	réussites
1	mot a été connu	par	7	étudiants,	=	7	réussites
6	mots ont été connus	par	6	étudiants,	=	36	réussites
6	mots ont été connus	par	5	étudiants,	=	30	réussites
4	mots ont été connus	par	4	étudiants,	=	16	réussites
7	mots ont été connus	par	3	étudiants,	=	21	réussites
10	mots ont été connus	par	2	étudiants,	=	20	réussites
12	mots ont été connus	par	1	étudiants,	=	12	réussites
33	mots ont été connus	par	0	étudiant,	=	0	réussite
100	mots				=	466	réussites

De cette table ressortent maintes données significatives, parmi lesquelles un chiffre qui est vraiment frappant: 33 mots sur 100, le tiers de ce petit échantillon de vocabulaire fondamental, sont inconnus par tout le monde. Pas un seul étudiant, dans un groupe de 30 qui ont fait tous 3 ans de français (ou davantage), ne connaît un de ces 33 vocables, approvisionnements indispensables que possède naturellement un enfant de 10 ans. L'explication d'une telle anomalie apparente n'est pas difficile à trouver. Parmi ces 33 mots, il n'y en a que 7 qui sont inclus dans la liste* de Vander Beke. Autrement dit, les écoles, qui basent toujours leurs enseignements sur la littérature française, ont fait très peu de cas de ces 33 mots (et de centaines d'autres unités du même genre); c'est-à-dire qu'elles ne s'occupent point de la langue commune parlée sous sa forme la plus élémentaire.

A l'autre bout de l'échelle, 10 mots sur 100 sont connus par plus de la moitié (16 à 24) de mes étudiants. Et de ces 10 mots, 9 se trouvent dans la liste de Vander Beke (le seul mot qui y manque, c'est "s'enrhumer"). Voilà des vocables dont la situation dans mon diagramme aborde la limite droite de l'espace A.

Afin de fournir un terme de comparaison, j'ajoute le fait que sur l'ensemble de mes 100 mots, 43 sont et 57 ne sont pas inclus dans la liste de Vander Beke.

---

*6,067 mots qui figurent le plus fréquemment (plus de 4 fois chacun) dans 1,100,000 mots continus de discours littéraire. (Voir mon Projet V)

Maintenant nous en venons à l'analyse de nos résultats par rapport aux 30 étudiants (dont plusieurs se sont plaints amèrement, soit dit en passant, de "l'injustice" de cette épreuve).

. RÉSULTATS, PAR RAPPORT AUX 30 ÉTUDIANTS

1	étudiant a	connu	27	mots, = 27	réussites
1	étudiant a	connu	24	mots, = 24	réussites
2	étudiants ont	connu	23	mots, = 46	réussites
2	étudiants ont	connu	21	mots, = 42	réussites
1	étudiant a	connu	20	mots, = 20	réussites
1	étudiant a	connu	19	mots, = 19	réussites
5	étudiants ont	connu	17	mots, = 85	réussites
2	étudiants ont	connu	15	mots, = 30	réussites
7	étudiants ont	connu	14	mots, = 98	réussites
1	étudiant a	connu	13	mots, = 13	réussites
1	étudiant a	connu	11	mots, = 11	réussites
2	étudiants ont	connu	10	mots, = 20	réussites
3	étudiants ont	connu	8	mots, = 24	réussites
1	étudiant a	connu	7	mots, = 7	réussites
30	étudiants			= 466	réussites

L'étudiant moyen a connu 15.53 mots sur 100

CONCLUSIONS

Les conséquences à tirer de cet essai ne sont ni subtiles ni abstruses; mes chiffres suffisent à les mettre clairement en évidence. Il n'y a rien de surprenant dans ces résultats. Nous nous y attendions, mes collaborateurs et moi: un professeur de français, femme très expérimentée et qui occupe une situation éminente dans le domaine de l'enseignement de cette langue, m'a dit d'avance qu'elle frémissait en pensant à la déroute générale à laquelle nous allions assister.

Au premier abord, on serait peut-être amené à conclure que les résultats ci-dessus sont scandaleux - une révélation pitoyable et de l'inefficacité de nos écoles et de la stupidité de nos écoliers. Que des dizaines d'étudiants, tous suivant des cours dits "avancés" dans nos meilleures institutions, ne sachent même pas se moucher en bon français - quelle honte!

Mais à la réflexion, l'on se rend compte que la situation est beaucoup moins honteuse qu'elle n'en a l'air. Car il faut comprendre que les écoles, de propos délibéré, ne font pas d'efforts spéciaux pour enseigner à leurs élèves la langue commune parlée. Et elles ont raison. D'un côté, ce serait une tâche irréalisable, vu toutes les conditions de temps et de milieu qui s'imposent; et d'un autre côté, l'enseignement d'une langue étrangère vise certains buts tout à fait différents. Je ne trouve ici rien à reprocher aux écoles.

La morale de l'histoire est tout simplement celle-ci: Si un individu quelconque (notre adulte hypothétique, par exemple) se propose d'apprendre "parfaitement" une langue étrangère, s'il désire la parler comme un natif du pays la parle - qu'il ne se contente pas de ce vocabulaire spécial et rétréci que lui offrent les manuels, et qu'enseignent les écoles. Il lui faudra aller un peu plus loin.

PROJET V

Des qu'on donne à teter pour la première fois à un nouveau-né, le petit fait avec ses lèvres des efforts de succion, une série de mouvements instinctifs qui ne sont autre chose qu'une articulation imparfaite de la lettre M. Sans doute y a-t-il quelque rapport entre ce phénomène et l'étymologie primitive de mots tels que mamelle et mamelon, maman et mère.

Il est vrai que l'emploi délibéré d'un vocabulaire actif ne commence que vers l'âge de 1 an. Et il est également vrai que tous les vocables "naturellement" amassés - d'abord par le bébé, ensuite par l'enfant, et enfin par l'adolescent - ne sont ni moins pratiques ni moins utilitaires que cet m-m-m inconsciemment prononcé par notre nouveau-né. Car la méthode naturelle a toujours pour base l'utilité, une adaptation pratique de l'individu à son milieu. Au fur et à mesure que son milieu devient plus vaste, le vocabulaire d'un individu normal s'agrandit. Ce processus s'accomplit par l'accroissement ininterrompu d'un certain noyau, d'une collection fondamentale, d'une masse centrale de vocables. Et cet amas s'augmente sans cesse pendant une vingtaine d'années par une série continue d'arrondissements, dont chacun est exigé par quelque extension naturelle du milieu.

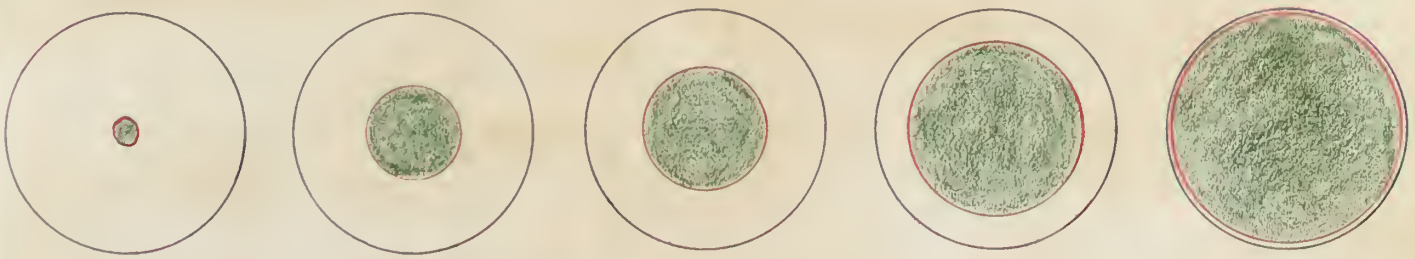
Par exemple: le tout petit enfant ne s'occupe guère que de questions de nourriture, de vêtement, de nécessités naturelles, ou de relations familiales. Mais peu à peu, il

commence à promener ses regards autour de lui: il se rend compte de ses jouets, de l'ameublement de la maison, et de nombreux détails simples du ménage. Puis, avec une rapidité un peu étonnante, il accumule un nombre considérable de nouveaux mots dont il a besoin pour discuter ses jeux enfantins, le monde naturel, le corps humain et les maladies qui déchirent cette vieille loque, avec certains détails relativement compliqués de la vie domestique - bref, toutes les circonstances d'un milieu plus étendu. Arrive le moment où notre enfant va à l'école: immédiatement un monde beaucoup plus vaste s'ouvre sous ses yeux, et il se familiarise spontanément avec une grande quantité de vocables qui ont rapport aux lettres, aux arts, et à la science, pour ne pas parler du sport. A un âge un peu plus avancé, il fait connaissance avec une foule d'idées abstraites. A la longue, ayant grandi, il choisit un métier et probablement aussi une marotte, après avoir bien considéré tous les autres domaines du travail et du divertissement humains. Voilà un progrès naturel: et pendant que l'horizon de l'individu s'élargit, son vocabulaire s'accroît toujours dans la même proportion.

En me mettant à discuter les noyaux dont proviennent différentes sortes de vocabulaires (ce qui est le sujet du Projet V), j'ai choisi exprès, pour commencer, le cas le plus simple et le plus évident - celui d'une personne intelligente qui, en partant de zéro, arrive à la perfection par la méthode dite naturelle. Dans ce cas-là le vrai noyau n'est pas difficile à apprécier, car ce n'est autre chose qu'une expression spontanée, naturelle, et pratique des besoins les plus

élémentaires de la vie.

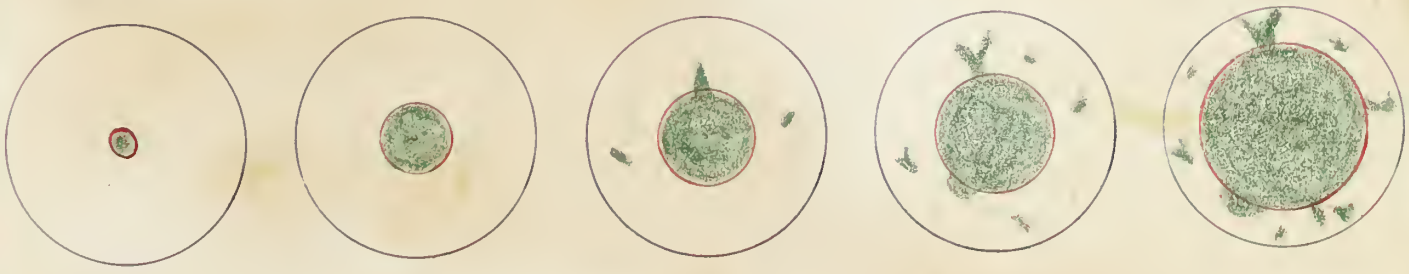
Un diagramme très schématique servira à nous représenter visuellement les événements notés ci-dessus, la série de phénomènes que je viens de décrire. Plus loin, je vais me servir d'un même schéma pour mettre en vue les diverses manières dont se développent quatre autres sortes de vocabulaires, ayant chacun son propre noyau. J'explique ici les significations arbitraires qu'il faut appliquer à tous mes diagrammes. Les cinq figures qui forment chaque groupe exposent des degrés successifs dans le progrès d'un individu, à partir de son plus petit noyau de vocables. Partout, le cercle noir représente un vocabulaire idéal ou "parfait", celui d'un adulte intelligent et instruit. Le cercle rouge correspond aux besoins pratiques de la vie, à une époque donnée. Et de même, la superficie verte représente ce que possède l'individu à chaque époque successive, pour satisfaire à ses besoins grandissants.



Du premier coup d'oeil l'on voit, sur ce diagramme, l'explication d'un fait bien connu de tout le monde. Je me souviens que, pendant la guerre mondiale, les officiers de l'armée anglaise (et surtout ceux qui avaient fait, plus ou moins péniblement, des études de français) s'étonnaient, un peu naïvement, de ce que des enfants français de sept ans parlassent si couramment leur langue mystérieuse et difficile. Mais il n'y a rien de surprenant dans tout cela. Un individu parle couramment si ses possessions linguistiques, à part toute question de grandeur absolue, équivalent approximativement à toutes les exigences de son milieu: autrement dit, si son dû n'excede jamais son avoir. Il va sans dire qu'un adulte intelligent, qui ne serait muni que du petit vocabulaire que possedaient ces enfants, parlerait la langue française d'une manière à faire pleurer les pierres.

Cela vaut la peine d'examiner brièvement une seconde espèce de vocabulaire naturel. Celui-ci germe du même noyau que le premier, mais il n'atteint jamais un même degré complet d'épanouissement. C'est le vocabulaire dont s'empare dans sa langue maternelle une personne de mentalité subalterne, ou qui est ignorante et mal instruite, ou qui souffre peut-être de ces deux entraves à la fois. Mettons, par exemple, un simple manoeuvre, un homme de peine. Voici comment le vocabulaire d'un tel individu se développe, à partir de son enfance et

et jusqu'à l'âge adulte.



Arrivé au comble de ses réalisations linguistiques (autrement dit, étant adulte), cet individu possède absolument tout ce qu'il lui faut pour se bien tirer d'affaire dans n'importe quelle circonstance de son petit milieu. La superficie verte remplit toujours le cercle rouge. Il en possède même davantage: car de temps en temps il a été en rapport, inévitablement, avec des personnes plus intelligentes ou mieux instruites que lui; et de la sorte il se familiarise vaguement avec un certain élément de vocabulaire qui dépasse ses propres besoins. Voilà pourquoi, dans les trois dernières figures de mon diagramme, il se trouve d'informes taches vertes qui s'éparpillent sur les espaces blancs. Mais cet excédent de vocabulaire (symbole, soit dit en passant, d'une société dite démocratique), n'est que passif chez notre manoeuvre. Figurez-vous les efforts d'un tel homme qui essaierait de s'exprimer dans un milieu universitaire! Et même à titre de

vocables passifs, chez lui ces mots restent très flous et imprécis. Quand l'Amérique entra dans la grande guerre, en 1917, on a fait subir à toutes les recrues certaines épreuves d'intelligence. Et on a vite trouvé que, à part les illettrés et à part tous les immigrés de langue étrangère, il y avait un immense groupe de candidats (entre 20 et 25 pour cent du total) qui étaient incapables de comprendre intelligemment même un banal article de quotidien.

Voilà pour le noyau central autour duquel se groupent les vocabulaires acquis par la méthode naturelle. Maintenant nous en venons à considérer certains noyaux qui sont les points de départ de ces vocabulaires dont un étudiant s'empare, ou pourrait bien s'emparer, dans différents ensembles de conditions artificielles. Le premier système artificiel que je vais discuter, c'est celui qui est en vigueur dans nos écoles américaines.

Il y a 50 ans, le monde était moins étourdi qu'il ne l'est à present. Je veux dire par là qu'il était relativement tranquille et philosophe, par rapport à nos jours. On avait l'habitude d'analyser les choses à fond, quelquefois sans faire beaucoup de cas de leur valeur pratique. Dans le domaine de la linguistique on raisonnait, on faisait des analyses délibérées, on se rendait compte d'idées abstraites: bref, on étudiait la grammaire. A cette époque-là, l'enseignement d'une langue

étrangère était donc basé principalement sur une série d'expositions grammaticales. C'est exactement pourquoi le vocabulaire que donnent tous les vieux manuels est si inutile, au point de vue pratique. Dans la première leçon, par exemple, le malheureux élève était obligé de faire connaissance avec "corail", "carnaval", et "pou" (pour apprendre le pluriel de ces noms); et l'auteur, toujours impitoyable, faisait écrire à ses victimes de nombreux exercices qui maniaient et remaniaient ad nauseam un tas de concepts également excentriques. Sous peu arrivaient les adjectifs au féminin irrégulier (coi, Turc, et c.); et enfin, nombre de verbes (braire, férir, et c.) dont l'irrégularité rivalise avec leur inutilité pour la vie ordinaire. Évidemment de telles mesures, si admirables qu'elles puissent être sous l'aspect philosophique, n'étaient pas combinées de manière à faire avancer l'étudiant dans la bonne voie vers son but: parler une nouvelle langue.

Plus tard, les faiseurs de manuels et de "systèmes" ont commencé à viser certains buts un peu plus utilitaires. Dans le dessein de fournir à leurs élèves des matières premières de conversation (c'est-à-dire, afin de réaliser, comme on dit, l'utilité immédiate), les auteurs ont tous incorporé dans leurs livres le vocabulaire par exemple, de la salle de classe (tableau noir, pupitre, et c.) Aussi trouve-t-on dans tous les manuels modernes, presque sans exception, un vocabulaire considérable qui se rapporte à l'arrivée en France d'un voyageur hypothétique, aux dispositions qu'il lui faut prendre avant et après son départ, et

aux divers plaisirs qui l'attendent dans la capitale de la République française. Mais, pour parler franc, parmi 100 étudiants américains, combien y en a-t-il qui iront jamais en France, du moins sans le secours bienveillant de l'agence Cook? Fort peu, à mon avis. Et si j'ose répéter un cliché banal, ces étudiants sauraient-ils se disputer avec un chauffeur de taxi parisien? Certainement pas. (Entre parenthèses, pourquoi anathématiser les chauffeurs de Paris? Ce ne sont que les Napolitains qui je voudrais qualifier de vrais filous.) Mais quoi qu'il en soit, évidemment les manuels modernes de langues étrangères commencent à faire, petit à petit, quelques efforts pour fournir à leurs lecteurs un vocabulaire plus pratique que celui des livres d'autrefois.

Ce n'est pas là, cependant, le tout de la question actuelle. Car un manuel élémentaire renferme, en moyenne, entre 2,000 et 3,000 mots de vocabulaire. De ces vocables 100, au grand maximum, sont nécessaires pour discuter jusqu'au dernier détail de la salle de classe; il y a encore entre 100 et 300 mots qui pourraient être jugés indispensables à un étranger, au cours d'un petit voyage en France. Et comment les auteurs de ces manuels d'enseignement ont-ils choisi le reste de leurs vocabulaires, au nombre de 1,600 à 2,800 unites lexicographiques dans chaque livre?

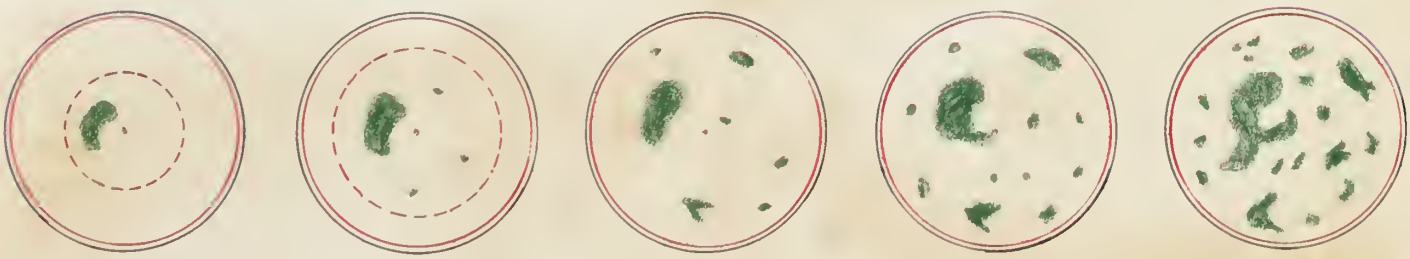
D'après un drôle de système, paraît-il; ou plutôt, avec un manque total de système. Sans aucune exagération, on pourrait s'imaginer que ces professeurs ont mis dans un sac, pour

commencer, une vingtaine de milliers de mots français plus ou moins usités; et que chacun d'eux, après avoir enfoncé la main dans ce sac, en a retiré une poignée de vocables. "Eh bien," dit-il, "voilà le vocabulaire dont je vais pourvoir mes élèves. En ce qui concerne tous les autres mots qui composent la langue française - je m'en désintéresse, et que mes étudiants s'en moquent également!"

Voilà pourquoi il y a d'immenses disparités parmi les vocabulaires "élémentaires" offerts par divers manuels d'une même langue étrangère. En allemand, Wadepuhl[17] a examiné 23 livres: sur une totalité de 3,500 mots différents, seulement 227 avaient une importance suffisante pour leur permettre de figurer simultanément dans les 23 manuels. Jamieson[10] a fait une étude semblable pour l'espagnol: il a trouvé que, sur 4,488 mots inclus dans 10 grammaires, il n'y en avait que 249 qui étaient censés indispensables par les 10 auteurs. Dans ce domaine, l'analyse la plus précise est celle de Wood[20]. Celui-ci a comparé les vocabulaires de 16 manuels de français, qui présentaient ensemble un total de 6,000 mots différents, ou à peu près. Et combien de ces 6,000 mots sont communs aux 16 livres? Exactement 134. Il y a un peu moins de 500 termes qui se trouvent dans plus de 12 de ces textes; et seulement 2,683 mots sur les 6,000 sont englobés dans plus de 3 vocabulaires parmi les 16 examinés. Wood constate qu'il existe une conformité générale entre le vocabulaire d'un livre d'école et celui qui est à la base de la langue littéraire (il juge de ce

dernier selon la liste de Henmon - voir plus loin), excepté que les faiseurs de manuels ont l'habitude d'ajouter certains groupes de vocables qui se prêtent spécialement, à ce qu'on croit, à des exercices de conversation sans la salle de classe.

Le schéma suivant représente des étapes successives dans le développement d'un vocabulaire d'écolier moderne. A l'intérieur des deux premières figures, j'ai introduit un second cercle rouge, dont la circonférence est formée par une ligne ponctuée. Ça tient à ce que maints enfants commencent leurs études d'une langue étrangère à un âge où leurs besoins linguistiques n'équivalent pas encore à la "perfection" adulte.



Ici, le noyau primitif est excentrique, dans ce sens qu'il ne correspond pas du tout au vocabulaire le plus élémentaire fourni par la méthode naturelle (cf. Projet IV). Chez l'étudiant, l'agrandissement de son noyau s'effectue par

pur hasard ou au petit bonheur, et d'ailleurs très lentement. Le résultat ultime est incomplet et peu satisfaisant.

Depuis une décade les arts commencent à céder la place, dans notre vie moderne, à la science pratique. Et de la sorte, au lieu de considérer les vocables d'une langue uniquement comme des éléments constitutifs de belles oeuvres littéraires, les professeurs se sont pris de plus en plus à élaborer des méthodes et des moyens qui permettent aux élèves de mettre leurs connaissances au point avec le maximum d'efficacité. Et actuellement la linguistique, toujours un bel art, devient en même temps une vraie et admirable science.

Aucune partie de ce domaine scientifique n'est plus importante que le vocabulaire. Car, à moins que l'étudiant ne soit pourvu d'un approvisionnement convenable de matières premières, comment espérer qu'il édifiera une bonne construction solide? Vain espoir, évidemment. Certains savants, se rendant compte de la nécessité et de l'importance fondamentale de ce problème, ont fait, récemment, des efforts consciencieux et intelligents pour le résoudre.

L'explorateur pionnier de cette terra incognita est Henmon[8]. Dans le but d'assembler le vocabulaire le plus pratique à l'usage des écoles--ou en tout cas, un vocabulaire plus utile que le ramassis fortuit des manuels--Henmon a entrepis un travail original. Il a fait examiner par un groupe de collaborateurs (tous professeurs de français) un recueil de morceaux choisis dans la littérature française, qui

comprenaient une totalité de 400,000 mots de discours. Tout le monde a noté mathématiquement le nombre d'emplois de chaque mot qui s'est trouvé dans les pages examinées. Henmon a rédigé les résultats de sa recherche sous la forme d'une liste de 3,900 mots, dont chacun figure plus de 4 fois (de 5 à 27,749 fois, en effet) dans un ensemble global de littérature représentative de la langue française tout entière. Voilà une initiative on ne peut plus importante.

Mais le progrès évolue progressivement. Dix ans plus tard Vander Beke[16] (estimant que les investigations de Henmon, si bien qu'elles fussent conçues et exécutées, n'avaient pas suffi à résoudre le problème fondamental) a organisé sa propre expérience sur une plus vaste échelle. D'abord, il a examiné (ou a fait examiner par ses collaborateurs) plus d'un million de mots courants de la langue littéraire. Ensuite, il a analysé ses résultats sous deux aspects indépendants: (1)la simple fréquence, ou totalité d'emplois, de chaque mot; et (2) la distribution de ces emplois parmi les oeuvres de nombreux auteurs français. Cette seconde considération est d'une grande importance pratique: car évidemment, un vocable qui se trouve une fois dans 20 livres différents serait en général plus utile, à ce qu'on peut en juger, qu'un autre qui s'emploie 20 fois dans un seul livre et nulle part ailleurs.

Les travaux de Henmon et de Vander Beke sont des initiatives très louables, des efforts intelligents pour faire sortir l'ordre du chaos. Sans aucun doute, des listes pareilles

sont combinées de manière à faciliter sensiblement l'étude de la littérature. Mais il y a une différence considérable entre la langue littéraire et la langue commune parlée. Tout Américain qui étudie le français désire savoir le lire, bien entendu; mais il garde toujours comme pensée de derrière la tête le bel espoir de le parler. Pour cela, il lui faut quelque chose de plus que le vocabulaire classique. Et un choix de mots qui est basé exclusivement sur la littérature ne donne pas à l'étudiant ce "quelque chose de plus". Voilà le seul défaut que je reproche aux théories, d'ailleurs excellentes, de Henmon et de Vander Beke. C'est toutefois un défaut assez grave, pour qui voudrait apprendre à parler une langue étrangere. Car j'ai trouvé (voir mon Projet IV) que d'un échantillon de ce vocabulaire qui est le plus fondamental de la vie humaine, 57 mots sur 100 manquent dans la liste de Vander Beke: en l'espèce il faut conclure qu'un grand nombre de mots qui sont parfaitement connus de chaque enfant normal et qui, par conséquent, doivent être censés "essentiels", ne figurent presque pas dans la littérature. Vander Beke parle des "mérites" relatifs de ses 6,067 mots. On se demande ce que c'est que le vrai mérite, dans ce domaine.

Palmer[13] (et en voilà un qui ne se berce pas d'illusions) a abordé ce même problème (c'est-à-dire, le problème d'organiser le noyau le plus utile d'un vocabulaire) d'un point de vue tout à fait différent. Il énonce, pour commencer, 5 principes généraux qui devraient diriger, à son avis, l'organisation la plus pratique et efficace de tout vocabulaire

rudimentaire - soit à l'école, soit pour les cas relativement spécialisés d'étudiants adultes. Palmer appelle son noyau rudimentaire le "microcosme" de la langue. Voici les 5 principes d'après lesquels il nous conseille de former ce microcosme.

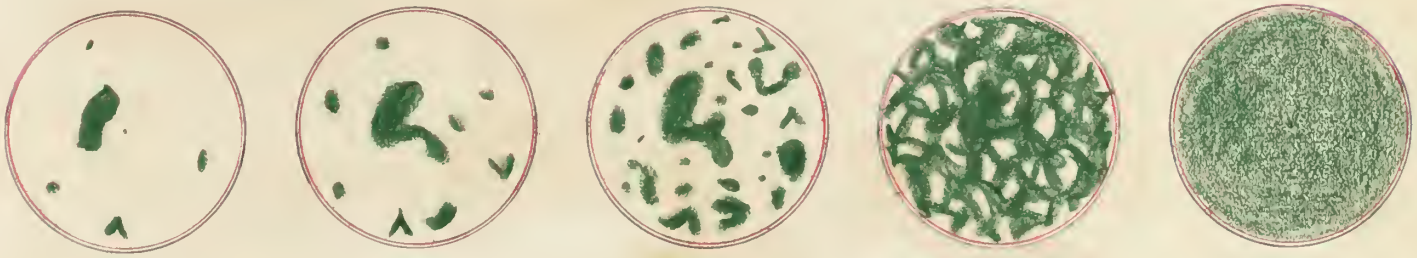
(1) Fréquence. Sous ce rapport, les idées de Palmer s'accordent de près avec celles de Henmon et de Vander Beke. Mais Palmer se rend compte, mieux que les autres, du fait que la simple fréquence d'un mot peut avoir diverses valeurs selon des conditions différentes de temps, de lieu, et de milieu. (2) Combinaison Ergonique. Cette phrase, un peu ampoulée (et quelle expression scientifique ne l'est pas, plus ou moins?), exprime la facilité avec laquelle un mot se joint à d'autres mots pour fonctionner dans une phrase (ἔργον = travail); autrement dit, elle exprime l'utilité d'un vocable, non pas comme unité isolée, mais comme élément du discours coordonné. Par exemple, le mot "êtes" resterait toujours inutile, à moins que l'élève n'apprenne en même temps le mot "vous". (3) La Qualité d'Etre Concret. Ce desideratum est d'une importance spéciale lorsqu'il s'agit d'enseigner les jeunes enfants, encore incapables de s'assimiler un grand nombre d'idées abstraites. Voilà précisément pourquoi tant de manuels élémentaires ont jugé bon d'incorporer dans leurs vocabulaires "craie", "tableau noir", "encrier", et d'autres choses à n'en jamais finir, que peut indiquer du doigt le professeur dans une salle de classe. Une pareille restriction ne pèse pas sur l'étudiant adulte. (4) Proportion.

Cette considération vise non seulement un juste équilibre entre les 9 parties du discours telles quelles, mais encore d'autres valeurs relatives (des valeurs ergoniques, phonétiques, et c.) qui sont à la base de l'organisation de toute langue. En français rien ne serait plus facile, par exemple, que de s'appesentir sur le verbe ou sur des détails d'orthographe et d'accent, avec une exagération qui dépasserait la mesure. (5) Utilité Générale. Il arrive parfois des cas où un mot, bien qu'étant lui-même relativement rare, doit être inclus avec d'autres mots plus communs afin d'arrondir quelque catégorie. En suivant ce principe, on fait apprendre "mille' dans la même leçon que "un, deux, trois".

Je trouve que les théories de Palmer sont admirablement conçues. On ferait bien d'obéir, autant que possible, à ses 5 principes fondamentaux. Mais de telles idées abstraites n'ont jamais été pleinement réalisées, que je sache, dans un vocabulaire concret.

Pour cause de comparaison je représente, sous notre forme schématique, la méthode que j'ai suivie en confectionnant mon propre vocabulaire français et que je vais décrire tout au

long dans le rapport de mon Projet VI.



J'ai eu un certain noyau pour commencer, c'est vrai; il était aussi mal organisé que les autres noyaux qui proviennent des manuels. Mais il ne m'a pas servi de point de départ, car ce n'est pas autour de lui que mon vocabulaire s'est formé. Au contraire, au lieu de côtoyer prudemment ce petit îlot, j'ai eu la hardiesse de prendre le large: et dès le début de mon travail j'ai navigué en pleine mer, j'ai fait face à la langue française tout entière.

Bientôt je possédais nombre de petites agglomérations de mots, largement éparpillées partout dans le terrain d'un vocabulaire d'adulte intelligent et instruit. Minuscules d'abord, ces groupes (ou la plupart d'entre eux) se sont augmentés peu à peu: des nucléoles sont devenus des noyaux additionnels. Dès lors, tout allait à merveille. Car plus on

a de noyaux, et plus on a de points auxquels peut venir s'attacher naturellement n'importe quel nouveau mot. Et à la fin, il ne s'agit que de faire confluer tous les noyaux (en comblant quelques lacunes), pour que la superficie verte équivaille au cercle rouge: autrement dit, pour que le vocabulaire soit "parfait".

Ce n'est pas là une méthode que je conseille à tout le monde. Les résultats ultimes sont excellents; mais les premiers progrès sont relativement pénibles, à cause d'un manque général d'association des idées, un manque de rapports possibles entre un nouveau mot et quelque vocable déjà connu. Cette méthode est un peu brutale. Il y a certainement d'autres méthodes plus anodines, plus convenables à l'emploi d'un étudiant dont le but raisonnable est d'achever le maximum de bons résultats avec la moindre dépense d'efforts et de temps.

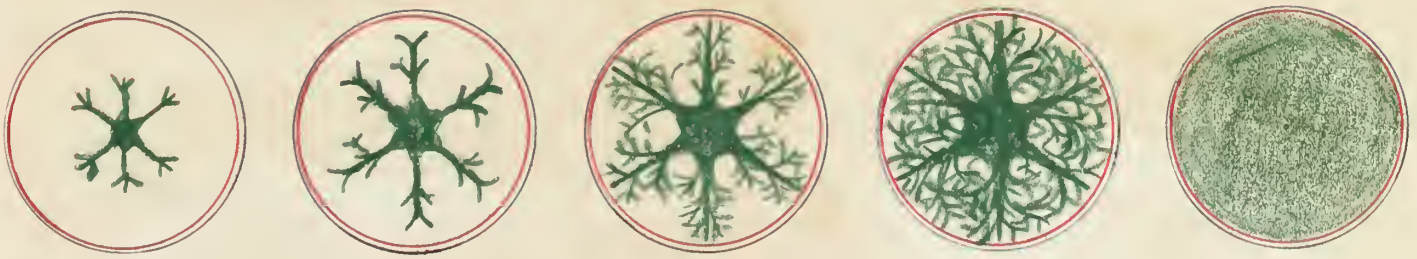
Quelle idée ingénue que de croire qu'une langue artificielle puisse réussir! Sans appuis littéraire, racial, et géographique - comment une langue factice pourrait-elle jamais se consolider comme moyen de communication? Nullement, à mon avis. Sur l'horizon linguistique ont apparu de temps en temps Ido, Novial, Espéranto, et beaucoup d'autres essais dans ce genre: et ils n'ont pas tardé tous à échouer et à disparaître.

A ce même horizon a surgi, il y a quelques années, une nouvelle étoile: la tentative de créer une langue universelle en simplifiant la langue anglaise, en l'élaguant impitoyablement, en la réduisant à ses éléments indispensables. On a appelé le produit "Basic English". A ce que prétendent les auteurs de ce système, un vocabulaire de 850 mots suffit pour communiquer toutes les idées ordinaires de la vie, pourvu que l'on sache manier ces mots avec assez d'adresse et que l'on ne répugne pas à la nécessité fréquente (et parfois onéreuse) d'employer différentes sortes de circonlocutions. Il me semble que les promoteurs du Basic English ont été un peu optimistes; mais il n'en reste pas moins vrai qu'ils ont démontré, par de nombreux exemples, quels résultats surprenants peuvent être achevés par l'emploi d'un vocabulaire à ce point rétréci.

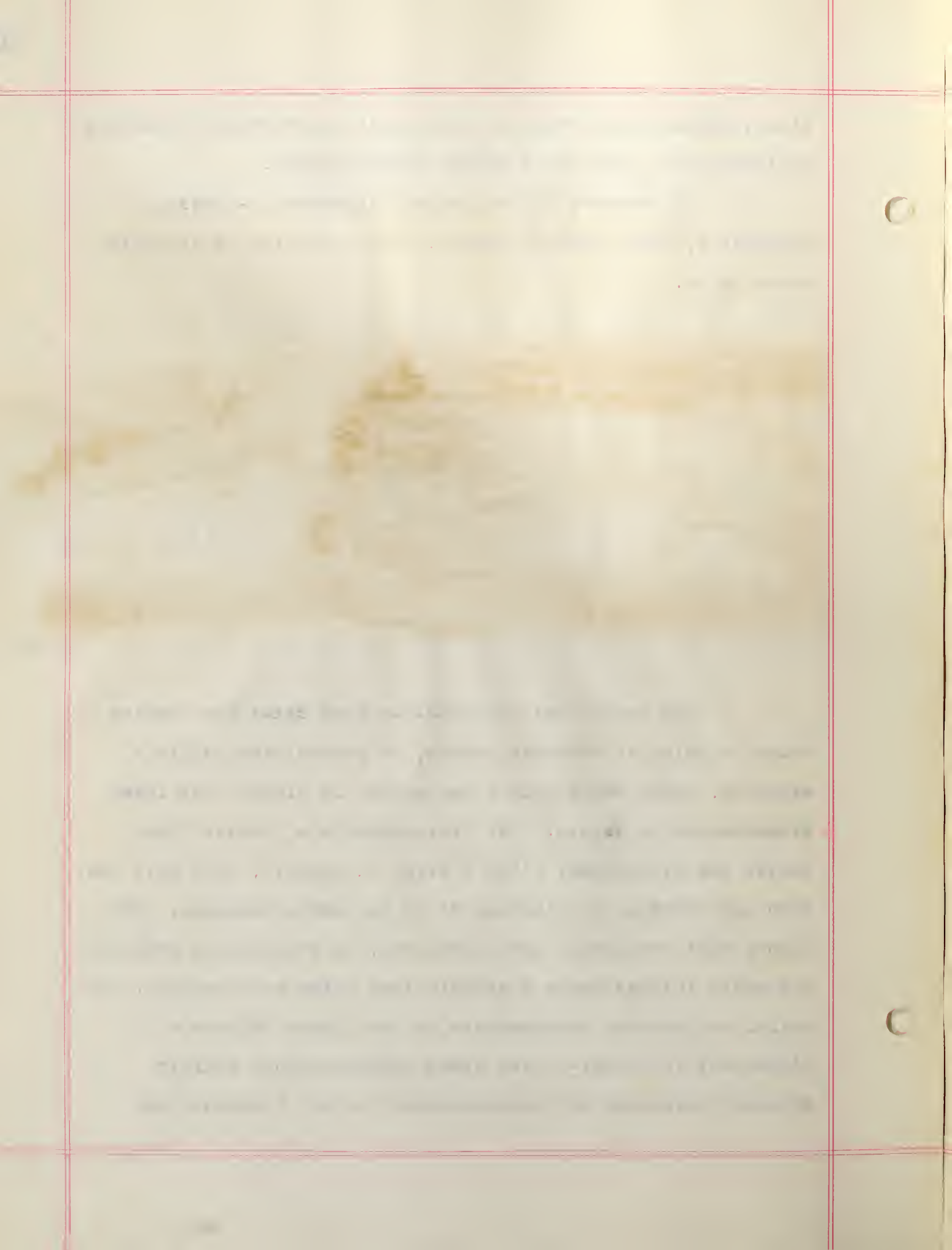
Ce qui nous intéresse à présent, cependant, c'est la manière dont ces savants (et ce sont de vrais savants, ces gens-là, s'il en fut jamais) s'y sont pris pour choisir leur noyau, leurs 850 mots, sur les 500,000 unités qui se trouvent dans un dictionnaire anglais. Ils ont suivi, paraît-il, une technique de "conjugaison panoptique". Encore un terme grandiose! En bon français, il signifie ceci. Pour commencer, on a envisagé tous les domaines de l'intérêt humain, et on s'est rendu compte de tous les mots qui sont nécessaires pour exprimer chaque détail dans n'importe lequel de ces domaines (πᾶς + ὀπτικὸς). Après s'être débarrassé du superflu, qui était immense, on a réuni (conjugué) le reste sous la forme

d'un vocabulaire de base, le plus petit qui suffise à pénétrer utilement dans tous les domaines susmentionnés.

La première figure de mon diagramme ci-dessous représente, très schématiquement, la disposition de ce petit vocabulaire.



Son centre est concentrique avec celui des cercles rouge et noir: en d'autres termes, ce vocabulaire suffit à exprimer, d'une manière ou d'une autre, la plupart des idées élémentaires de la vie. Ses prolongements s'étendent dans toutes les directions: c'est à dire, il envahit, tant soit peu, tous les terrains de l'action et de la pensée humaines. Ses lignes sont continues: par conséquent, le vocabulaire présente une série ininterrompue d'associations entre ses vocables. Et enfin, de nombreux branchements de ses lignes offrent à l'étudiant (si celui-ci est assez ambitieux pour vouloir arrondir davantage ses connaissances) autant d'aimants qui



attirent "naturellement" de nouveaux mots.

Je crois que ce système a trouvé le secret d'un noyau idéal, ou du moins le secret de ce noyau qui parerait le mieux aux besoins d'un adulte intelligent et instruit. Nous y voyons le maximum d'utilité immédiate: un vocabulaire actif très petit mais extrêmement pratique; avec le commencement raisonnable d'un bon vocabulaire passif. En continuant la méthode de "conjugaison panoptique" (voir mes figures 2 à 5, dans le dernier schéma) un individu intelligent parviendra sûrement à la perfection - et probablement qu'il y arrivera par le chemin le plus court.

PROJET VI

En amassant un vocabulaire, que ce soit dans la langue maternelle ou bien dans une langue étrangère, on ne se rend généralement pas compte des méthodes et des moyens qui ont concouru à produire le résultat accompli. Ce résultat, quel qu'il soit en fin de compte, a l'air d'évoluer spontanément. En effet, ce qui agit le plus souvent pour le produire, c'est le pur hasard en combinaison étroite avec le milieu de l'individu. Celui-ci arrive, au petit bonheur, à recueillir un certain nombre de mots. Pratiquement, il importe toujours que la quantité de ces unités lexicographiques soit adéquate; sinon, il est impossible de parler ni de comprendre une langue. La qualité, c'est-à-dire le choix de ces mots, n'est pas moins importante. Un étudiant mal orienté pourrait bien apprendre par coeur une liste immense de vocables qui lui resteraient totalement inutiles. Dans la confection d'un bon vocabulaire pratique, il est donc question et de quantité et de qualité.

Pour parler une langue "parfaitement", comme un adulte bien instruit la parle, combien de mots sont indispensables? Ce chiffre une fois établi, comment choisir ces mots, au nombre de quelques milliers, parmi le demi-million de vocables qui se trouvent dans un dictionnaire complet? Et ayant choisi les mots, comment apprendre à les employer activement? Voilà trois problèmes sur lesquels on trouve fort peu de renseignements exacts dans la littérature de la

linguistique.

Je suis à même de rapporter dans ce domaine une expérience très précise. Car en partant de zéro, je suis arrivé maintenant à avoir un vocabulaire français qui suffit admirablement à tous les besoins ordinaires de la vie; et si je compte l'arrondir davantage, c'est pour cause d'élégance plutôt que de nécessité. Le hasard n'a rien à voir dans mes résultats, rien du tout; dès le début j'ai organisé mes efforts de propos délibéré dans le seul but d'achever le plus vite possible un bon ensemble de résultats efficaces.

A titre d'une sixième recherche, j'ajoute donc un compte rendu, avec tous les détails, de mes travaux personnels en vocabulaire français. Puisque j'ai sous la main des renseignements précis sur la manière dont je me suis mis à cette besogne, et que je suis en mesure d'en évaluer les résultats, avec des chiffres à l'appui, mon rapport peut avoir une certaine valeur. Je le ferai suivant l'ordre chronologique. De la sorte, il se divisera en 4 sections: (1) jusqu'en 1934; (2) 1934; (3) 1935; et (4) à partir du 1er janvier, 1936.

---

(1) Jusqu'en 1934

C'est le premier janvier, 1934, que j'ai commencé à étudier sérieusement la langue française. Il est vrai que j'avais déjà fait la connaissance de cette belle langue. Au collège en 1908 j'ai suivi un cours élémentaire, dont les résultats n'ont été malheureusement

qu'éphémères. Pendant la guerre mondiale, j'étais en France; cependant, l'armée anglaise ne m'a pas offert le milieu idéal pour apprendre une langue étrangère. De 1927 à 1933, je me suis mis en tête, à plusieurs reprises, de faire un peu de français, comme divertissement intelligent. Chaque fois j'ai revisé à fond la grammaire; elle m'intéresse, parce que je suis de ma nature assez grammairien pour avoir fait même des études comparées sur les langues indo-européennes. Mais généralement, en abordant le français je n'allais jamais plus loin. Par conséquent, le 31 décembre, 1933, je possédais quelques idées théoriques de la langue de Molière, sans aucune habileté pour la parler. J'avais des connaissances sérieuses de sa grammaire, avec un certain magasin de son vocabulaire. Que valait ce dernier?

Je peux répondre très nettement à cette question. Le 31 décembre, 1933, j'étais muni d'un vocabulaire actif de 3,000 mots français, à peu de chose près. Ce chiffre a l'air d'une donnée impossiblement exacte, même imaginaire; mais je vais le justifier. D'abord il faut constater que par le terme "vocabulaire actif" je veux dire, ici comme ailleurs, l'ensemble de ces mots qui (1°) sont bien emmagasinés dans l'esprit, et qui (2°) ont creusé des sillons à travers le poste d'émission, sillons par où ils peuvent sortir au besoin. Je ne dis rien ici sur les manières régulières et irrégulieres de combiner les mots, et rien non plus sur l'entraînement essentiel des organes vocaux: deux conditions qui entrent énormément en ligne de compte

quand il s'agit d'utiliser une langue. Mais à part toute question de parler couramment, un mot doit être censé "actif" s'il est tout de suite évoqué et amené au bout de la langue (quand même cette langue serait empâtée), ou bien par l'idée abstraite que représente ce vocable, ou bien par une équivalence verbale.

Évidemment je ne parlais pas français le 31 décembre, 1933, même dans l'acception la plus libérale du mot "parler". Mais j'avais, à cette date-là, sans qu'aucune place ne soit laissée au doute, un vocabulaire actif de 3,000 mots. Voici comment j'arrive à estimer mon chiffre.

A cette époque-là, je faisais toujours mes études de grammaire et mes exercices dans le livre de Aldrich-Foster-Roule[1], qui contient un vocabulaire français-anglais de 2577 mots - pas très bien choisis, il faut l'avouer; mais n'importe, car c'est seule la quantité qui nous intéresse en ce moment. Par suite de nombreuses répétitions, j'étais parvenu à installer inébranlablement dans mon esprit jusqu'à la dernière unité de ce groupe de mots; tant et si bien que pour moi chacune d'entre elles était active, dans le sens que j'ai déjà défini. De plus, je connaissais activement encore quelques centaines de mots que j'avais appris de temps à autre au cours de la conversation ou de la lecture. Quelques centaines: je ne saurais mieux en préciser le chiffre, mais si je dis 423, je suis sûr que ce ne serait pas une grosse exagération du côté plus ni du côté moins. La somme est donc de 3,000 mots; elle représente avec une

exactitude assez scientifique l'étendue de mon vocabulaire actif français le dernier jour de l'an de notre Seigneur 1933.

Quant à mon vocabulaire passif à cette même date, je n'ai pas la moindre idée de son étendue. Il y a des milliers de mots et spécialement de mots d'origine gréco-latine (p. e., "origine", "latin" - à ce qu'on dit, il y en a 6,000) qui sont identiques, ou à peu près, en français et en anglais. On pourrait donc constater que n'importe quelle personne qui parle anglais est munie d'avance d'un vocabulaire français de 6,000 mots, quand même elle n'aurait jamais examiné une seule page de français*. Or, j'ose dire simplement que mon vocabulaire passif était beaucoup plus grand que mon vocabulaire actif; il

---

*Certains charlatans, qui vendent des soi-disant cours de langues étrangères, tâchent de mettre à profit le fait ci-dessus. Dans leurs réclames ils font imprimer plusieurs colonnes prises à un journal anglais ou américain, avec des cercles à l'encre noire tracés autour de tous les mots, au nombre de quelques dizaines, qui sont les mêmes dans les deux langues. Ces fourbes voudraient faire croire à leurs lecteurs que ceux-ci, victimes possibles de ce commerce méprisable, ont déjà fait beaucoup de chemin inconsciemment, et que par conséquent c'est seul le "système" annoncé par le charlatan qui leur manque, pour qu'ils arrivent facilement, vite, et à peu de frais, à maîtriser une nouvelle langue.

restait néanmoins très inadéquat pour les besoins usuels de la vie. Prenez la lecture, par exemple. Quand je lisais un morceau de vrai français moderne - roman, pièce de théâtre, article de journal ou de revue - je trouvais sur chaque page une bonne quinzaine de mots, en moyenne, que je ne connaissais que vaguement, par le contexte, ou peut-être pas du tout.

Belle manière de lire! En effet, elle est si peu satisfaisante que la plupart des élèves qui, après avoir suivi des cours pendant trois ou quatre années, se vantent de posséder des connaissances d'une langue étrangère suffisantes pour la lire, ne jettent jamais un coup d'oeil sur la littérature de la langue en question depuis le jour de leur sortie du collège et jusqu'au jour de leur mort. Voici comment s'explique un illogisme qui est, malheureusement, très répandu. D'une côté, il est plus facile de lire que de parler; la lecture est une entreprise entièrement passive; tandis que pour parler, il faut ouvrir le poste d'émission, il faut faire fonctionner les organes vocaux, en un mot il faut s'activer. Quant aux connaissances qui sont nécessaires pour ces deux projets - voilà une autre paire de manches. Un individu parle assez bien avec un vocabulaire relativement limité, pourvu qu'il sache le manier adroitement. Mais aussitôt qu'il se met à lire, il se trouve en contact avec la langue étrangère tout entière, sans ménagements. En d'autres termes, un bon vocabulaire passif ne saurais jamais être petit.

1934 Voilà où j'en étais en 1933. Vers la fin de cette année je me suis dit que j'avais assez lambiné, assez chipoté; des lors, ou bien je ferais quelques chose de vraiment utile, ou bien je renoncerais à la langue française en faveur d'un autre divertissement tel que le bridge ou le golf. Heureusement, c'est le français qui l'emporta. Alors je me suis mis à dresser un programme d'études que je comptais suivre diligemment à partir du 1er janvier, 1934. Afin d'obtenir les meilleurs résultats, il fallait arranger ce programme avec beaucoup de soins, car il n'y a probablement pas au monde un projet où l'on puisse gaspiller plus de temps et d'efforts que dans l'étude d'une langue étrangère si cette étude est mal organisée.

Enfin je suis arrivé à choisir le système qui me semblait le plus utile, considération faite de toutes les circonstances de mon cas: le but que je visais, ma mentalité, mon milieu, et le temps qui m'était disponible. En revue rétrospective, je crois l'avoir bien choisi. Ce que je vais rapporter ici, c'est seulement le rôle qu'ont joué dans mon système mes travaux sur le vocabulaire, avec les résultats qui en sont provenus.

Lorsqu'on apprend sa langue maternelle par la méthode dite naturelle, il n'est pas nécessaire de faire des études formelles pour accumuler un vocabulaire suffisant. Cela arrive tout seul, automatiquement, "naturellement" si vous voulez, même inévitablement. Mais - et voici le hic - les connaissances

de sa langue maternelle que possède un individu instruit sont basées sur plus de 38,000 heures d'exercices (5 heures en moyenne par jour, 365 jours par an, pendant les 21 ans qui s'écoulent entre l'énonciation du premier mot articulé et l'achèvement de l'instruction universitaire). Je ne dis pas que toutes ces heures sont indispensables; il se peut que la moitié ou même le tiers de ce temps suffise à produire un résultat parfait, et que les heures supplémentaires n'y soient pour rien. Mais il faut toujours un certain minimum de temps pour absorber "naturellement" un bon vocabulaire; et si l'on abaisse la durée de son travail au-dessous de ce chiffre, les méthodes naturelles ne suffisent plus. Considérons un cas des plus favorables: celui d'un étudiant adulte qui veut bien mettre à ses études de français 2 heures par jour pendant 3 ans. Cela ne fait que 2190 heures de contact avec la nouvelle langue, chiffre tout à fait dérisoire à côté de la durée du système naturel. Évidemment, l'étudiant n'arrivera nulle part à moins qu'il ne suplée à son manque inévitable de temps par un ensemble d'efforts spéciaux. Ici comme dans le domaine de la physique, l'extension et l'intensité sont inversement proportionnelles l'une à l'autre.

On regrette que des études formelles de vocabulaire soient nécessaires. Elles sont sans doute artificielles, ce qui peut être censé déplorable ou non selon le point de vue de l'individu. Elles ne sont certainement pas si amusantes que la lecture et la composition; plus loin, je vais exposer un

système qui permet de les pratiquer avec moins d'ennuis. Mais en tout cas, on se trouve dans l'impossibilité de se soustraire à des études spéciales de vocabulaire dans une langue étrangère, si tant est que l'on espère arriver en 2,000 heures à un but que personne n'atteint, dans sa langue maternelle, avant 38,000 heures environ d'exercices.

Je n'ai donc jamais perdu de vue cette nécessité, lorsque je me mettais à arranger mon programme d'études. Mon travail quotidien devait comprendre, en parties égales, la lecture, des exercices de vocabulaire, et la composition de thèmes - autrement dit, réception passive, analyse, et émission active: ce qui constitue en somme une technique bien équilibrée quant à ses éléments psychologiques.

Pour faire du vocabulaire le plus intelligemment possible, il faut au préalable résoudre deux problèmes. Primo, où chercher les mots et comment en faire un choix discret? Secundo, après les avoir recueillis, comment se mettre en état de les utiliser efficacement? Ces deux projets sont indépendants l'un de l'autre.

Recueil de vocabulaire en 1934

Dans le domaine de la composition française, mes premiers efforts furent basés sur deux livres, celui de François[6] et celui de Fraser and Squair[7], dans lesquels se trouvent des matières admirables de thèmes, pour ne pas parler aussi d'une bonne revision de la grammaire. A ces sources j'ai puisé un certain nombre de nouveaux mots. En même temps j'étais

en train de lire le français, une demi-heure par jour tout au moins. Au cours de l'année 1934, j'ai lu plusieurs romans, une histoire de France, et quelques livres écrits pour les enfants; mais mon intérêt principal se portait sur deux périodiques: le Progrès Civique et l'Illustration. J'y ai trouvé une variété infinie d'articles, avec les mots qu'il faut savoir, sur toutes sortes de sujets qui font naturellement partie des connaissances ordinaires d'une personne bien instruite. Et en ce qui concerne le vocabulaire de la vie quotidienne, les réclames ne sont pas à négliger!

J'étais donc en contact avec la langue. J'avais pénétré dans une véritable trésorerie, ou il m'était permis de prendre autant que je voudrais. C'était un embarras de richesses! Impossible, malheureusement, de saisir tout à la fois. Mais il me fallait entamer la besogne d'une manière ou d'une autre: j'ai donc commencé par choisir bon nombre de mots et de locutions qui me semblaient spécialement utiles et pratiques, vu les besoins d'un individu de mon genre.

Dès le début, j'inscrivais ma récolte de nouveau vocabulaire sur de petites cartes, de 3 X 5 pouces, dont un spécimen est reproduit sur la page suivante. Et je voudrais faire remarquer que sur les 200 cartes que j'ai composées jusqu'ici, il ne se trouve pas un seul mot d'anglais - ni explication, ni définition, ni traduction dans ma langue maternelle. Plus loin, je reparlerai de ces cartes, quant à la la manière de les employer le plus efficacement.

RECTO

104

comme qui dirait peu lui (en) chaut (que), peu importe
relâcher pour faire du charbon; relâche (f.)= terme maritime, (m.)= répit
cacatois cette parure (cet ajustement) messied à son âge
la fièvre paludéenne; le paludisme affermir, affirmer, infirmer
majorer un prix (à l'excès) jolie gageure! édifier, édifiant
dévider son rosaire, égrener son chapelet muguet (1= fleur, 2= fat)
caractère rétif (cheval obstiné) patrimoine, héritage
récupérer son debours, ses déboursés varech or(e)illons
glabre = imberbe lubrifi/er,/ant,/cateur,/cation
l'huile de foie de morue est un reconstituant la charogne
maquignon/,/ner (marchand de chevaux) la gale; une brebis galeuse
étal (de boucherie) cabotin = mauvais acteur charretier

*hampe = bois de *hallebarde (f.), de drapeau un caprice
pâmer, se pâmer = défaillir par l'effet d'une émotion; pâmoison
desservir la table, une congrégation, une ville (c.d.f.); nuire à
les mélasses (f.) de canne à sucre fournissent le rhum
face-à-main (m.) = binocle à manche; binocle = lorgnon; lorgnette = petite
lunette d'approche; jumelles = double lorgnette
manger la grenouille = voler ou dissiper le fonds dont on est le
dépositaire infidèle (cf. malversation, péculat)
une accalmie = temps de repos momentané (p.e., d'une maladie)
frustrer = priver; frustrer un associé de sa part de bénéfice; frustration
le pari est un contrat aléatoire, qui repose sur la chance
toutes les sciences relèvent de la philosophie; on relève d'une maladie;
des condiments relèvent une sauce le conduit excréteur d'une glande

VERSO

En confectionnant ce groupe d'unités lexicographiques, j'ai suivi certains principes généraux toujours dans le dessein d'achever un résultat pratique. Voici quelques principes importants. (1) Lorsqu'on trouve un terme utile, cela vaut sûrement la peine d'indiquer en même temps ses principaux dérivés. (Déchirer donne déchirant, déchirure, déchirement.) Il y a d'innombrables cas où, de la sorte, l'étudiant peut se procurer l'occasion heureuse d'apprendre à la fois tout un ensemble de vocables. (2) Entre certains mots français il existe une similitude, une ressemblance apparente, telle que l'étranger est inévitablement porté à les confondre. (Mépris, méprise; cour, cours, course; part, parti, partie; cote, côte, côté, ressasser, ressaisir, rassaisier - et on pourrait multiplier ces exemples à n'en jamais finir.) Mieux vaut faire face résolument à des difficultés pareilles: en mettant les mots dans une telle catégorie vis-à-vis les uns aux autres, l'étudiant en souligne les différences et reduit au minimum toute possibilité de confusion. (3) Il faut faire spécialement attention à ces cas où un mot français et un mot anglais sont des homonymes, ou à peu près, tout en exprimant des choses différentes. (Avertissement, advertisement; flasque, flask; et des centaines d'autres occasions de dérouter un élève mal averti.) (4) Il arrive souvent qu'une idée évoque spontanément d'autres idées qui sont naturellement liées à la première. Comment pourrait-on penser, par exemple, à un rais de roue sans former dans l'esprit une image plus ou moins définie du moyeu et

de la jante, peut-être aussi d'un bandage ou d'un pneu? Chaque fois que de telles combinaisons de mots se groupent dans la pensée, c'est le moment ou jamais de les réunir, de les étudier ensemble; car voilà une occasion merveilleuse d'obéir à cette loi fondamentale qui dirige la confection de tout vocabulaire - la loi de l'association des idées. De temps en temps l'étudiant sera obligé d'avoir recours au dictionnaire, pour arrondir un groupe de concepts. Ayant trouvé Coran, musulman, et harem, par exemple, il ferait bien de chercher d'autres termes analogues tels que mosquée, mahométan, et la Mecque. (5) Autant que possible, il faut éclaircir et souligner les différents sens, acceptions, et emplois que peut avoir un même mot français. D'un côté, question de simples significations: oeillère veut dire (a) petit vase pour baigner l'oeil, (b) partie d'une bride de cheval, et (c) dent canine. (Si j'ose m'égarer momentanément du droit chemin, en revenant à notre deuxième principe, je voudrais faire remarquer la nécessité de distinguer oeillère d'avec oeillade, oeillet, et oeillette.) D'un autre côté, question d'usages grammaticaux: considérez tenir, se tenir, tenir de, tenir à, et s'en tenir à. Un contraste nettement tranché est toujours une bonne méthode d'association. (6) Tout le monde sait que la phonétique française est infiniment plus régulière que l'anglaise; néanmois, elle admet parfois des cas exceptionnels. (Comment prononcer équateur, quotient, métis, solennel, appendice, maximum? Il est vrai que la plupart de ces termes dérivent du latin; mais ça n'empêche pas qu'ils aient

une seule prononciation correcte en bon français moderne, ni que cette prononciation offre certaines particularités.) Rien n'est plus utile, et en même temps plus facile, que d'indiquer des variations dans ce genre partout où elles se trouvent dans un recueil de nouveau vocabulaire. (7) J'ai déjà parle de l'association des idées: aucun principe n'est plus important. Voilà la principale technique mnémonique à notre disposition, peut-être la seule qui ait une valeur réelle. En dernière analyse, la confection d'un vocabulaire est un tour de mémoire prodigieux; et il faut se faire venir en aide par tout art légitime pour arriver à ce but. On peut associer un mot (a) directement au concept qu'il représente, ou (b) à un autre mot. Mettons de côté, pour le moment, le premier de ces deux procédés; nous en reparlerons quand nous discuterons les exercices qu'on va pratiquer. En ce qui concerne l'association entre mots, tels quels, l'étudiant devrait examiner autant que possible des groupes de synonymes et de quasi-synonymes (rompre, briser, casser, crever, fendre), ainsi que certains antonymes. Sous un autre aspect, les phrases complètes, et surtout toute définition, offrent de bons exemples d'association; et il est toujours prudent de prendre cette balle au bond.

On pourrait objecter qu'il existe déjà d'admirables recueils de vocabulaire, des trésors de mots, de bonnes listes classées qui sont à la portée de tous: pourquoi donc se donner la peine de chercher et d'écrire laborieusement une nouvelle collection? Voici la réponse.

Des listes préparées, telles qu'elles se trouvent dans les livres où ce genre d'instruction joue un rôle principal, sont artificielles sous plusieurs rapports. Par exemple, les noms y prédominent toujours, puisque les autres parties du discours sont plus difficiles à classer. Chaque groupe de mots présente, sans distinction ni préséance, ceux qui sont d'une utilité quotidienne côte à côte avec d'autres mots qui sont presque tombés en désuétude. Mais ce que je reproche le plus à ces listes artificielles de vocabulaire, c'est que leurs mots sont isolés, dans ce sens que tout contexte y manque. On les apprendrait aveuglément par coeur que l'on n'aurait jamais appris à les employer. En ce moment, j'ai sous les yeux 42 noms d'oiseaux, groupés dans un petit manuel d'enseignement. Je suis sûr que, si je m'en étais remis à un système pareil pour étudier le français, j'aurais oublié les vingt premiers oiseaux en arrivant au 42^{e}, et les 42 sans exception aussitôt que je me serais imbibé de la gamme des poissons ou de celle des fleurs. Mais en effet, je connais jusqu'au dernier de ces oiseaux. Comment y suis-je parvenu? Voici comment. Un jour, par exemple, j'ai rencontré la phrase "une hirondelle ne fait pas le printemps", et je l'ai emmagasinée dans ma mémoire; un autre jour, "gai comme un pinson"; quelques semaines plus tard, "faute de grives, on mange des merles"; et ainsi de suite. A la longue, je possède toutes les connaissances nécessaires dans ce domaine; et je ne les perdrai jamais, car je les ai acquises par un système qui tient de la méthode naturelle. Mes mots ont été pris sur le vif.

Exercices de vocabulaire en 1934

Pendant toute l'année, j'ai fait des exercices spéciaux de vocabulaire plus de 30 minutes par jour - et invariablement à haute voix, bien entendu. Voilà un travail qui va fort bien aux heures perdues: lorsqu'on se rase ou s'habille, lorsqu'on conduit son automobile ou fait le pied de grue en attendant un ami sous l'orme. N'importe où et n'importe quand, l'étudiant peut toujours reprendre cette tâche profitable, à la seule condition d'avoir dans la poche une petite carte.

La répétition vaine et stérile n'est jamais entrée dans mon système. Au contraire, les mots inscrits sur mes cartes m'ont servi de matières de "conversation": d'un monologue, s'entend, puisque je n'avais pas d'interlocuteurs; mais c'était quand même la conversation en quelque sorte, une expression d'idées organisées par des phrases entières.

Et ce n'est pas là le tout de ma technique, car je tenais mordicus à l'immense valeur de l'association, ce principe que j'ai déjà souligné. Lorsqu'on choisit et agglomère ses unités lexicographiques, c'est à l'association des mots qu'il faut faire attention. Mais il y a une seconde sorte d'association, qui est encore plus importante: l'habitude de rapporter un vocable directement au concept réel qu'il représente, à ce détail concret ou abstrait du monde ou de la vie dont ce mot est l'expression verbale. A moins d'avoir établi des liens assez étroits pour que le mot et l'idée s'évoquent l'un l'autre spontanément et pour ainsi dire naturellement, le mot ne reste

qu'un vain bruit ou simplement un ensemble de lignes noires tracées sur du papier blanc, bien que l'élève puisse en débiter une traduction.

Pour qu'un mot "s'anime" dans l'esprit, il devrait être associé à une réalité - à un objet concret, à une action, à une qualité abstraite mais bien connue, enfin à quelque chose qui est entré dans l'expérience de l'individu. Par exemple: faites-vous éclabousser de boue par une automobile qui roule à travers une grosse flaque d'eau; décrivez cet épisode en français, une seule fois; dès lors vous pouvez être sûr que les termes "éclabousser", "boue", et "flaque" vous appartiendront à perpétuité dans le sens le plus vivant, en compagnie probablement de certains gros mots qui forment, eux aussi, un certain élément du moderne vocabulaire mondain.

Dans le dessein de développer chez moi des associations dans ce second genre (on pourrait les appeler associations non-verbales, extérieures, ou matérielles), j'ai suivi des méthodes délibérées en faisant mes exercices de vocabulaire. Au moment d'employer un mot, je me suis toujours figuré des situations où j'aurais peut-être besoin de l'utiliser, ou bien je me suis imaginé être en présence d'un ami que je pourrais entretenir d'un tel sujet. Somme toute, j'ai fait "vivre" autant que possible mon nouveau vocabulaire, ce qui est le seul et unique moyen de le rendre vraiment pratique.

Résultats achevés, le 31 decembre, 1934

A la fin de l'année 1934, j'avais préparé 120 cartes, sur chacune desquelles étaient inscrits en moyenne 69 nouveaux

mots: au total, un recueil de 8,280 unités. Quant aux exercices, j'avais étudié ce groupe de cartes trois fois. A présent je comprends que cinq revisions sont nécessaires pour que je possède un mot activement, complètement, et pour toujours: la mémoire humaine est tellement fautive que souvent une chose ne s'y installe en permanence qu'après avoir été apprise, oubliée, et rapprise plusieurs fois de suite à des intervalles espacés; et ce phénomène n'est pas trop à regretter, car chaque nouvel examen d'un mot arrondit sous quelque rapport les connaissances de l'étudiant. Je ne peux donc pas dire que mes 8,280 mots étaient tout à fait actifs à la fin de 1934: ils étaient en train de le devenir ou, si vous le préférez, ils étaient quasi actifs. Puisque je possédais déjà un vocabulaire actif de 3,000 mots, le nombre total des vocables qui passaient plus ou moins facilement de mon esprit au bout de ma langue s'était élevé à 11,000. Je ne saurais nullement estimer au juste mon vocabulaire passif, mais sans doute dépassait-il toujours mon actif, de quelques milliers de mots.

Voilà les marchandises que j'avais emmagasinées, au bout de ma première année de travail. A quelle sorte de commerce pratique suffisaient-elles? Autrement dit, quelle habileté avais-je à parler, à écrire, à écouter, et à lire la langue française?

Parler. A la date nommée, je savais exprimer oralement en français presque toutes mes pensées;et avec une allure assez vive, c'est-à-dire, couramment. Certes, ma langue restait

empâtée, ma prononciation mauvaise; je ne m'étais pas assez exercé pour avoir de l'adresse à combiner mes mots; et mon débit était souvent "exotique": mais les défauts que voilà n'ont aucun rapport avec la grandeur de mon vocabulaire. Le point capital est celui-ci: de temps en temps je me trouvais à court d'un terme que j'aurais voulu employer, d'un mot si nettement défini qu'aucune substitution n'était possible; et très souvent il me fallait avoir recours à des circonlocutions plus ou moins laborieuses, faute de connaître des expressions simples et plus naturelles. Bref, je parlais français; mais à part tout autre entrave qui s'imposait à moi, mon vocabulaire actif était toujours trop petit pour me permettre de parler cette langue "naturellement".

Écrire. J'écrivais le français mieux que je ne le parlais. Cela est bien compréhensible: car en écrivant, on à le temps de réfléchir, n'étant pas assujetti au va-et-vient rapide de la conversation, ni aux conditions physiques ou psycho-physiques de la langue articulée. Néanmoins, mes écrits les plus soignés manquaient toujours d'élégance et comprenaient des "exotismes", quoique j'eusse toute occasion souhaitable de consulter le dictionnaire: ce qui signifie, en dernière analyse, que je ne m'étais pas encore imbibé suffisamment de la vraie valeur sémantique de mes mots.

Écouter. Quand j'entendais parler français par des originaires de la France au cours d'une conversation ordinaire, je parvenais à les comprendre sans difficulté. De temps en

temps on se servait d'un mot qui m'était inconnu; mais en général, mes 11,000 vocables actifs avec leur supplément passif équivalaient assez exactement au vocabulaire de la langue commune parlée, même à ce langage relativement complexe qui sort de la bouche des personnes intelligentes et instruites.

Lire. Lorsque je lisais un roman de 300 pages ou une comédie qui se joue en trois heures, je me heurtais contre des obstacles plus considérables, car j'y trouvais invariablement des vingtaines de mystères linguistiques. Il n'y a pas de quoi s'en étonner: le style littéraire est naturellement plus apprêté que ne l'est le style familier; il fait parade d'un vocabulaire beaucoup plus vaste, pour cause d'élégance et d'art. En décembre, 1934, j'ai lu "l'Ile des Pingouins", par Anatole France; j'y suis tombé sur 297 mots que je voyais pour la première fois, dont 188 s'expliquaient plus ou moins bien par leur contexte, tandis que 109 me seraient restés totalement incompréhensibles à moins que je n'eusse fait appel au dictionnaire. Un mot inconnu par page: ce n'est pas un chiffre formidable, mais néanmoins il souligne la défectuosité de mon vocabulaire français à la fin de l'année 1934.

1935 Pendant la deuxième année de mon travail, mes études de vocabulaire allaient leur train, sans interruption ni relâche; c'était une récolte continue de nouveaux mots (récolte qui enfin commençait à n'être qu'une

glanure, puisque j'avais déjà moissonné dans ce champ la plupart des épis les plus riches); c'était aussi une série d'exercices quotidiens, consciencieusement pratiqués. Voici certains détails sur cette deuxième étape de mes travaux, avec les résultats.

Recueil de vocabulaire en 1935

Mes exercices de lecture continuaient toujours: au cours de l'année j'ai lu des douzaines de romans, des revues, et beaucoup de pièces de théâtre. (Pour qui voudrait apprendre à parler une langue étrangère, il n'y a rien de plus pratique que la lecture de comédies; on y trouve non seulement de la conversation, mais surtout cette espèce de conversation dans laquelle entre tout le vocabulaire familier de la vie ordinaire.) A ces sources j'ai puisé bon nombre de mots et de locutions utiles. En ce qui concerne cette question d'utilité: il ne faut jamais oublier que deux pays, éloignés l'un de l'autre dans l'espace et aussi pour ainsi dire dans le temps, développent à la longue de nombreux détails dissemblables en "couleur locale". Par conséquent, le but de parler français comme un Français le parle, demeure toujours inabordable à un étranger, à moins que celui-ci ne se renseigne un peu sur le gouvernement de la République Française; sur ses industries; sur la botanique qui est particulière à cette région du globe terrestre; sur l'alimentation, l'ameublement, les us et coutumes qui font partie de la vie moderne de la France; enfin sur cent détails dont les expressions verbales, incorporées dans la langue française,

restent plus ou moins intraduisibles, puisque les détails eux-mêmes sont à peu près inconnus d'un Américain.

En 1935, je me suis rendu compte d'un principe fondamental, qui est peut-être à la base de toute réussite linguistique: c'est l'immense importance d'apprendre les mots par groupes, liés naturellement les uns aux autres; l'importance d'absorber des phrases entières, de n'envisager un concept que dans son encadrement. Voilà, en effet, la plus profitable espèce d'association.

A ce propos, rien n'est plus avantageux que de définir en français tous les nouveaux mots que l'on trouve. (Croquette = boulette de hachis, saupoudrée de chapelure de pain, trempée dans du jaune d'oeuf, et frite; et aussi, drague = machine servant à curer les fonds sur lesquels les eaux ont laissé des dépôts, constituée par un chaland à vapeur soutenant une chaîne sans fin à godets. Comment au monde pourrait-on réunir de meilleurs ensembles d'idées associées?) Un peu de réflexion sur l'étymologie ne fait pas de mal. Autre bon moyen de se procurer des mots enchâssés dans leur contexte: l'étudiant doit apprendre par coeur de courtes citations fameuses tirées de la littérature; des épigrammes et des proverbes; et certaines métaphores ou locutions figurées qui sont en usage général. A part la valeur de telles phrases comme groupes de mots réunis, elles offrent aussi l'avantage qu'elles font naturellement partie de la langue commune parlée, partie assez importante pour qu'on n'ose jamais la négliger. Ce sont des expressions très

caractéristiques de la vie de la France, et richement teintes de la "couleur locale" de ce pays.

Vers le milieu de l'année 1935, j'ai commencé à sentir de plus en plus qu'il me manquait un élément de vocabulaire de cette sorte qui est indispensable pour discuter naturellement nombre de circonstances familières, même banales, de notre vie terrestre. Sans doute, la lecture n'aurait enfin fourni tout le nécessaire, mais dans un délai beaucoup trop long. J'ai donc jugé bon de combler ce vide plus rapidement, par des efforts spéciaux et délibérés. Deux livres excellents me sont tombés sous la main. Le premier, celui de Rippmann and Buell[15], m'est venu en aide principalement en matière de locutions triviales, familières, ou argotiques. Le deuxième livre, celui de Pinloche[14], renferme 10,000 mots environ: j'en connaissais déjà 8,000; j'en ai rejeté un miller, parce qu'ils étaient trop techniques (des termes agricoles, par exemple, dont les équivalences anglaises ne me disent absolument rien; ou bien, des mots qui décrivent jusqu'au moindre détail d'un harnais, à une époque où le cheval à déjà cédé la place à la traction mécanique). Mais j'ai trouvé dans ce livre un bon miller de vocables qui me sont arrivés comme marée en carême. Ils ont immédiatement rempli des lacunes qui existaient (et dont j'étais bien conscient) dans plusieurs catégories importantes et pratiques de mon vocabulaire: architecture et habitation; ménage, mobilier, cuisine, jardinage, et ustensiles; communications et transports, professions, métiers, industrie et

commerce; vêtement; église et religion; école; beaux-arts; jeux et sports; armée et guerre; politique, économique, et sociologie. Je me suis emparé aussi, mais autre part, de certains vocabulaires spéciaux, nécessaires pour discuter des aspects de l'activité humaine qui m'intéressent personnellement: par exemple, l'automobile, la médecine, et le bridge.

Exercices de vocabulaire en 1935

Je continuais toujours mes exercices, et en général de la même façon qu'en 1934. Sous plusieurs rapports, ces exercices devinrent beaucoup plus profitables. Il ne m'était plus nécessaire de penser à la grammaire française, car j'obéissais à ses règles spontanément et automiquement - c'est-à-dire, naturellement. Maintenant j'étais pourvu d'un vocabulaire assez grand pour permettre à un nouveau mot d'évoquer dans mon esprit ou bien des synonymes ou bien d'autres termes corrélatifs, espèce d'association qui ne pouvait manquer de consolider à chaque reprise toute la masse verbale. Mes "conversations" factices ressemblaient davantage à de vrais entretiens. Bref, pour citer une expression fort heureuse du Professeur Samuel M. Waxman, de Boston University: j'en étais parvenu à m'entourer d'une "épaisse atmosphère de français"; et en repsirant cette atmosphère, je m'en assimilais de mieux en mieux l'oxygène.

Résultats achevés, le 31 décembre, 1935

En 1935 j'ai préparé 55 nouvelles cartes; avec les 120 cartes que j'avais confectionnées en 1934, cela me faisait 175 groupes de 69 mots chacun, en moyenne - c'est-à-dire un total

de 12,075 nouveaux mots. Mes 120 cartes déjà étudiées trois fois en 1934, je les ai revisées encore deux fois: ce qui équivaut pratiquement à la maîtrise parfaite de tout ce magasin de vocables. Et de plus, en 1935 j'ai étudié deux fois chacune de mes 55 nouvelles cartes.

Les résultats pratiques - mon habileté à parler, à écrire, à écouter, et à lire la langue française, à la fin de 1935? Pour éviter une répétition inutile, je ferai ce rapport plus loin, à la date du 1er avril, 1936, moment ou j'aurai terminé ma série de 200 cartes.

Recueil de vocabulaire en 1936

A partir du 1er janvier, 1936

En janvier-février-mars, 1936, j'ai continué à prendre dans la littérature quelques mots et locutions utiles, en nombre toujours décroissant. Mais le grand événement de ce trimestre, c'est que je me suis métamorphosé en enfant! Voici un détail important de la méthode naturelle suivant laquelle on apprend sa langue natale, détail qui ne se reproduit pas dans une méthode artificielle: en allant aux écoles primaire et secondaire, l'enfant se familiarise de première main avec plusieurs vocabulaires spéciaux, car chaque sujet qu'il étudie lui en fournit un. Et de tous ces mots, il reste une grande quantité qui font partie permanente de la langue commune parlée pendant toute la vie de l'individu, que ce soit dans leur sens

propre ou bien dans un sens figuré. Comment s'emparer de cette provision de vocables, à moins d'aller personnellement à une école française? J'ai réussi, comme suit, à trancher le noeud gordien: je me suis procuré de petits livres* d'école relativement élémentaires, à l'aide desquels j'ai suivi en français tout un cours d'étude: histoire, grammaire et rhétorique, géographie et météorologie, mathématiques (y compris arithmétique, algèbre, géométrie, comptabilité, et arpentage), physique, chimie, botanique, biologie, pharmacie et hygiène pratique, quelques notions générales de droit, et même un peu de musique. Me voilà en possession d'un millier de nouveaux mots, tous vraiment indispensables à un vocabulaire bien arrondi, et que j'aurais eu beaucoup de peine à trouver par d'autres moyens.

Maintenant (le 1er avril, 1936) je crois avoir terminé mon recueil formel de vocabulaire. Primo, je possède presque tout ce qu'il me faut pour manier facilement et pratiquement la langue française. Secundo, il vaut mieux, à mon humble avis, bien consolider ce que j'ai, que d'y ajouter un tas d'ornements superflus. Tertio, je pourrais comparer mon vocabulaire actuel à une grosse masse hérissée de piquants, dont chacun ne manquera par d'accrocher au passage d'autres vocables corrélatifs tant que ma lecture continuera; et de la sorte se produira un lent accroissement spontané et naturel, sans effort spécial de mon côté. Il faudra toutefois que je fasse bien attention à ces locutions arbitraires, propres à la langue française et appelées

*Parmi ceux-ci, il faut nommer spécialement l'excellent "Mémento Larousse"[11].

gallicismes: élément de la langue excessivement subtil et difficile à saisir, mais très important pour l'étudiant étranger qui vise le but de parler naturellement et sans exotisme.

Enfin, je voudrais faire remarquer au lecteur que mes cartes ont été rédigées pour moi seul - c'est-à-dire, en considération de mes besoins personnels. Il n'en reste pas moins vrai que 95 pour cent de leur contenu serait également utile à n'importe quel étudiant adulte, intelligent, et instruit; car au fond, ces cartes ne renferment que des éléments constitutifs de la langue commune parlée. Mais d'un côté, j'ai assaisonné mes aliments d'un certain nombre d'expressions (mettons 5 pour cent du total) qui se rapportent principalement à mes intérêts particuliers. (Le vocabulaire de chaque individu est, en fin de compte, le réfléchissement fidèle de son propre milieu, et de sa propre vie.) Et d'un autre côté, je me suis librement dispensé d'enregistrer bon nombre de mots importants, parce qu'ils m'étaient déjà parfaitement familiers. Il s'ensuit donc que mes cartes resteraient plus ou moins défectueuses comme moyen d'enseignement pour une autre personne, à moins d'être un peu remaniées.

Un coup d'oeil rétrospectif, une revision postérieure de ces 200 petites feuilles de carton, me fait croire que j'ai assez bien réussi à choisir les 14,000 unités les plus utiles et pratiques sur les centaines de milliers de mots qui se trouvent dans un dictionnaire complet. Parfois j'ai fait des faux pas, même en évitant le plus soigneusement possible tout ce que le

dictionnaire signale comme "archaïque" ou "peu usité". Mais si par méprise il m'est arrivé d'incorporer dans mon recueil de vocabulaire 50 mots inutiles, j'ai toujours l'oeil au guet; jusqu'ici, je me suis débarrassé de la moitié, au moins, de ces "trouvailles" importunes. Et penser que rien ne serait plus facile à un étudiant mal averti, que de s'appliquer aveuglément a l'étude de milliers de vocables qui ne possèdent pas la moindre valeur pratique!

Exercices de vocabulaire en 1936

En continuant, comme je le fais depuis deux ans et encore à présent, mes exercices quotidiens de vocabulaire, je parviendrai vers la fin d'octobre, 1936, à avoir étudié pour la 5^{e} fois la 200^{e} de mes petites cartes: en d'autres termes, à avoir rendu parfaitement actif tout ce nouveau vocabulaire. Dès lors, je ne sais pas au juste ce que je vais faire à titre d'exercices. Certes, il faut utiliser, d'une manière ou d'une autre, le temps perdu; et aucun autre moyen de l'employer ne semble équivaloir à une conversation, si factice qu'elle soit. J'ai dans l'idée de reviser encore une fois mes 200 cartes, en me permettant toutes sortes de dévergondages d'imagination. Mais enfin, à ce propos on verra ce qu'on verra.

Résultats achevés, ou à achever, en 1936

A la date actuelle, le premier avril, 1936, j'ai dans un tiroir de mon bureau 200 cartes sur chacune desquelles, en moyenne, sont inscrits 69 mots français qui m'étaient inconnus, ou du moins inactifs, le 1er janvier, 1934: un total de 13,800

nouvelles unités. Sans aucun doute, j'ai emmagasiné aussi dans mon esprit quelques centaines d'autres mots que je n'ai pas enregistrés; pour arriver à un chiffre rond, mettons qu'il y en a seulement 200: il s'ensuit donc que mon recueil de nouveaux mots a atteint le nombre de 14,000 (en réalité, il le dépasse, mais n'importe). Et à ce chiffre, il faut ajouter les 3000 mots actifs que je possédais avant 1934. Voilà un vocabulaire actif de 17,000 mots, avec un supplément passif dont la grandeur reste indéterminable. A quoi sert-elle, cette agglomération? Quels sont mes résultats pratiques? Suis-je à même de parler, d'écrire, d'écouter, et de lire la langue française?

Parler. Si je ne parle pas parfaitement la langue française à l'heure qu'il est (et à cet égard, je ne me berce pas d'illusions), c'est uniquement parce que mon appareil vocal (organes, plus les nerfs qui les dirigent) est responsable de la défectuosité; car chez moi ce système n'est pas encore parfaitement dressé et entraîné. C'est mon débit, et non pas mon magasin de marchandises, qui reste toujours un peu insuffisant. Mes marchandises, au contraire, suffisent admirablement à tous les besoins de l'échange. Pour abandonner cette métaphore commerciale: dans la pratique, je suis capable d'exprimer en français toutes les pensées qui me viennent en tête sur n'importe quel sujet; je les exprime facilement, vite, et couramment; même en m'entretenant de choses excessivement spécialisées et avec des amis très instruits, je ne me trouve jamais à court du mot juste; le plus souvent, je n'ai

qu'à faire le tri de plusieurs synonymes et locutions; et enfin, mon français, loin d'être une simple traduction de mon anglais, est vraiment saturé de gallicismes. Je rougis de dire que parfois je fais des calembours! Tout compte fait, je crois que mes 17,000 mots actifs ne laissent presque rien à désirer en ce qui concerne l'essentiel du vocabulaire actif de la langue française parlée.

Écrire. Évidemment je saurais mettre sur le papier sans aucune entrave tout ce que je sais exprimer de vive voix. Mais lorsqu'on écrit, le style devient plus formel, plus élégant; on s'occupe inévitablement de nuances fines, de distinctions recherchées, de certains agréments. Il s'ensuit donc que de temps en temps je préfère avoir recours au dictionnaire, en écrivant le français. Ce n'est pas par nécessité; ce n'est point pour y chercher un moyen autrement introuvable d'exprimer mes idées. Non; chez moi, tout cela est fini depuis longtemps. Mais j'aime à embellir un peu mon style; je tâche de distinguer, autant que faire se peut, ces subtilités délicates qui peuvent améliorer ou bien empirer une phrase. Et assez souvent, il m'est plus important de constater qu'une locution donnée est inadmissible, que de savoir qu'elle est bonne: car ici, comme dans tout autre domaine de la science, les proposition négatives générales sont excessivement difficiles à établir. (A ce même propos, je m'en rapporte continuellement à un dictionnaire anglais, quand j'écris quelque chose dans ma langue maternelle.) Plaise à Dieu que je n'exalte pas trop mon

propre mérite; mais je suis assez téméraire pour inviter mes lecteurs à juger d'après le traité que voici, de la valeur de mon vocabulaire actif français en tant qu'il s'agit d'une composition écrite.

Écouter. Ah! Voici l'orbite où je brille, où je circule maintenant en étoile de première magnitude. Car j'ose dire que je comprends le français qui arrive à mon organe de l'ouïe tout aussi bien que l'anglais. Plus précisément: j'assiste, par exemple, à une soirée de trois heures où tout le monde discute une variété illimitée de sujets, et avec cette animation qui est vraiment française, car elle n'est jamais égalée par les Anglo-Saxons; ou bien j'écoute une série entière de conférences à l'université - et aucun mot ne m'échappe, pas un seul. Il est vrai que le débit dans ces cas est toujours celui de personnes intelligentes et bien instruites; probablement qu'un patois français ou un dialecte me susciterait des embarras.

Lire. Je ne saurais mieux évaluer et exposer mon habileté actuelle à lire la langue française qu'en disant simplement que maintenant, lorsque je désire me divertir par un peu de lecture, il m'est absolument égal que l'ouvrage littéraire dont je m'occupe soit français ou anglais. Je lis l'un ou l'autre avec la même facilité pratique, et j'en jouis également. Il n'en reste pas moins vrai que le nombre moyen de mots inconnus que je trouve dans un écrit français est toujours un peu plus élevé que le nombre de mots correspondants (jamais

négligeable, hélas!) qui se présentent à moi dans la langue anglaise que je connais "parfaitement". Mais depuis quelques mois, les mots inconnus m'arrivent en français beaucoup trop rarement pour gâter mon plaisir quand je lis des romans, des pièces de théâtre, ou des périodiques.

Étant curieux de savoir combien mon vocabulaire passif français est défectueux par rapport à la littérature, je viens de faire la récolte précise de tous les mots inconnus que j'ai trouvés en lisant trois ouvrages modernes. En voici les résultats.

Le Mariage de Loti, par Pierre Loti.
11 mots inconnus: scabieux, crécelle, phalène, bruire, fumet, tendelet, sabord, pervenche, repoussoir, déferler, pagayer.

Deux comédies de Sacha Guitry: Un Tour au Paradis, en quatre actes; et Le Renard et la Grenouille, en un acte.
2 mots inconnus: tatillon, un pâté (de maisons).

Le Puits de Jacob, par Pierre Benoit.
18 mots inconnus: clapet, bigoudi, ramier, fluet, courriériste, s'égailler, sagouin, dégoiser, dare-dare, comminatoire, trimballer, tout de go, cambrer, résilier, faire florès, garnement, moût, manutention.

Dix-huit mots inconnus, dans un seul ouvrage: quelle honte! Mais il y a deux faits qui viennent me consoler, qui

versent du baume sur les blessures de mon orgueil. Primo, un livre anglais de ce même calibre (c'est-à-dire, écrit par un auteur aussi "styliste", que Benoit), renfermerait probablement entre cinq et dix mots que je ne connaîtrais que vaguement. Secundo, 5 mots sur ces 18 (clapet, bigoudi, s'égailler, sagouin, et dégoiser) sont également inconnus d'un de mes amis français, homme de grand talent et qui fait autorité dans la littérature de sa langue maternelle.

En résumé, voici l'habileté pratique dont je suis doué grâce à mon magasin de 17,000 mots actifs, avec quelques milliers d'autres mots qui ne jouent chez moi qu'un rôle passif. Pour ce qui est des emplois oraux de la langue française (l'emploi actif = parler, l'emploi passif = écouter), mon vocabulaire actuel suffit pleinement à toutes les exigences usuelles de mon milieu. Il est pratiquement "parfait". Quant à la langue écrite (l'emploi actif = écrire, l'emploi passif = lire), je suis conscient de certaines défectuosités; elles relèvent principalement de ces fines nuances dont se pare le style littéraire. En d'autres termes: considération faite de toutes les conditions physiques ou psycho-physiques qui sont à la base de la parole articulée, sans aucun doute j'écris le français (à l'aide du dictionnaire) mieux que je ne le parle; mais en ce qui concerne seulement mon vocabulaire, je parle cette langue plus facilement que je ne l'écris.

Il reste à comparer la valeur de mon vocabulaire actif français (17,000 mots), avec la valeur de mon vocabulaire actif

anglais (qui s'élève à 28,595 mots: voir Projet II). Au point de vue pratique, la différence n'est pas si grande qu'elle en a l'air. En analysant les résultats de mon Projet II, j'ai constaté que le tiers de ces mots que j'appelle "actifs" ne sont que des ornements linguistiques; il s'ensuit donc que l'élément de mon vocabulaire actif anglais qui m'est nécessaire et vraiment utile ne dépasse guère 19,000 mots. Et je crois que mes 17,000 mots français correspondent en général à ce groupe fondamental de 19,000 mots anglais. Quand mon vocabulaire français s'accroîtra davantage et qu'il égalera mon vocabulaire anglais, je serai défait de ces petits embarras que me suscitent de temps en temps la langue écrite et le style littéraire: et voilà le seul progrès, dans ce domaine, que j'envisage pour l'avenir.

En fin de compte, la vraie perfection est un idéal irréalisable. Il s'en faut de beaucoup que l'on y parvienne même dans sa langue maternelle. Sans aucun désir de terminer mon rapport sur un ton pessimiste, je voudrais citer quelques phrases de Panaït Istrati, ce Roumain qui écrit si admirablement le français. Après avoir étudié un dictionnaire grec-roumain, il dit: "Et j'apprenais surtout que je ne connaissais pas ma langue! Il y avait un tas de mots que j'ignorais totalement, faute de les avoir jamais entendu prononcer, ou vus dans mes livres d'école. Cette révélation m'exaspéra: comment se pouvait-il que je ne comprisse pas un texte roumain? Que faire?"

RÉSUMÉ DE CONCLUSIONS PRATIQUES BASÉES SUR L'ENSEMBLE DE MES SIX PROJETS

Dans l'appendice de ma thèse, je viens d'examiner sous six aspects différents certaines valeurs de notre vocabulaire humain; et le plus souvent j'ai pu appuyer mes idées par de nouvelles données provenant de recherches originales. Il s'en faut de beaucoup que j'aie épuisé le sujet; à présent, je n'aspire pas à un résultat aussi ambitieux. Mon appendice n'est donc pas un de ces traités qui prétendent à approfondir un problème en l'envisageant de tous les côtés. Non. C'est plutôt un groupe d'aperçus plus ou moins indépendants, et que j'ai entrepris principalement dans le but de connaître la manière la plus efficace d'apprendre une langue étrangère, étant donné qu'on est obligé de travailler dans un ensemble de circonstances artificielles. Voilà mon sujet de thèse; et je ne sors jamais de là, quelque intéressants que soient d'autres aspects de l'enseignement d'une langue moderne. Alors, après avoir écrit plus de cent pages sur le vocabulaire, suis-je arrivé à en tirer des conséquences pratiques, des conséquences qui vaillent tant soit peu pour d'autres étudiants? Je l'espère, en sachant bien que je n'ai pas réussi, malheureusement, à résoudre toutes les difficultés. Voici les quelques conseils pratiques que j'ose leur offrir, à ces étudiants et aux professeurs qui les instruisent.

Du côté quantité, pour connaître "parfaitement" une langue vivante il faut posséder un vocabulaire passif de 39,000 mots environ. Sur ces 39,000, 10,000 mots restent entièrement passifs, même chez une personne très intelligente et bien instruite. Les autres vocables, au nombre de 29,000, sont répartis en trois groupes presque égaux de plus de 9,000 mots chacun: un premier qui est indispensable à quiconque voudrait exprimer les détails les plus élémentaires de la vie moderne; un deuxième qui n'est pas moins nécessaire à quiconque ambitionne de parler en individu instruit et intelligent; et un troisième groupe qui ne sert qu'à orner et à embellir le débit d'une personne qui mettrait son orgueil à manier le plus adroitement possible une langue vivante.

Sur le côté qualité, il y a fort à dire. En s'en remettant au pur hasard pour choisir 39,000 mots parmi les centaines de milliers qui se trouvent dans un dictionnaire complet, on aurait moins d'une chance sur dix d'en composer le recueil le plus avantageux. Un choix discret est tout ce qu'il y a de plus difficile. On ne pourrait jamais se fier à la littérature classique. Afin de se mettre au courant de ces mots qui s'emploient de la vie actuelle, il faut faire spécialement attention à une quantité de vocabulaires techniques; et parmi eux, à ce vocabulaire quasi technique qui, appartenant au ménage, est naturellement connu de tout jeune enfant.

Lorsque l'étudiant adulte part de zéro, il lui importe évidemment de faire le maximum de progrès utiles dans le plus

bref délai. Autrement dit, il doit commencer par un ensemble de mots qui aient pour lui une utilité immédiate; et il doit continuer dans le but d'agrandir ce noyau aussi rapidement que possible, vu toujours les besoins de sa propre vie. J'ai tâché de définir le noyau moyen. A mon avis, c'est le petit groupe de mots qui sert de base dans un système de "conjugaison panoptique". Mais voilà un domaine où il reste à faire bien des recherches, avant que l'on puisse déterminer les valeurs précises de tous les éléments constitutifs.

Et quand l'étudiant aura choisi intelligemment son vocabulaire de 39,000 mots et qu'il les aura tous appris passivement - son projet, sera-t-il achevé? Tant s'en faut. Car le plus difficile reste encore à faire. C'est la besogne de transformer plus de la moitié, peut-être les trois quarts, de ses connaissances en vocabulaire actif. Impossible d'arriver à ce but à moins de faire des efforts assidus et très bien orientés; des efforts qui exigent énormément de pratique active; des efforts qui doivent continuer sans interruption pendant deux ou trois ans. Le travail, encore et toujours: c'est la seule formule. Il n'y a pas de route royale qui conduise au savoir!

S O M M A I R E

SOMMAIRE

The following summary of my thesis is offered in English, in order that it may be available to the largest number of interested readers. The thesis is divided into a preface, two major parts, and an appendix.

The Preface is principally devoted to an accurate definition of the problem to be considered. Is it possible for an individual of superior endowment, specifically for an intelligent and educated adult, to learn a foreign language perfectly under artificial conditions? I begin by defining the terms "intelligent adult", "learn", "language","perfectly", and "artificial conditions". Certain remarks are made upon the difference between this project and language-teaching in schools and colleges.

The First Part of the thesis is an exhaustive analysis of the results produced by the natural method of learning a language: in other words, an estimation of the ability or group of abilities possessed by one who speaks his mother-tongue in a practically perfect way. Such a person is endowed on the one hand with certain knowledge, and on the other with mechanisms which permit the practical employment of that knowledge. The knowledge consists of isolated words (vocabulary), and of manners both regular (grammar) and irregular (idioms and arbitrary locutions) according to which these words are combined to form connected discourse. Employment of such knowledge re-

quires the perfect functioning of four routes of communication between the mind and the external world: two routes of reception, the visual and the auditory; and two routes of emission, the manual and the oral. Each route of communication is composed of an anatomic apparatus, and of a psychophysical post or coördination center. There is a fifth post, psychic rather than physical, which I call the post of emission: this presides over both manual and oral routes, and is primarily concerned with the transformation of passive knowledge into active expression.

In the Second Part of my thesis, I attempt to discover whether any combination of artificial methods of study can produce results equivalent to those of the natural method. To begin with, I examine the twelve techniques of teaching and study which are at the disposal of the student: conversation, talking, listening, reading, writing, translation, studies of grammar, phonetic studies, studies of vocabulary, learning by heart, dictation, and thinking. I then consider the application of these twelve techniques to the project of accomplishing each of the five necessary aims: acquisition of knowledge, opening of the visual route, opening of the auditory route, opening of the manual route, opening of the oral route, and opening of the post of emission. After certain remarks upon the qualities of individual students and upon the formation of individual programs, I offer the following conclusions in answer to the question originally propounded in my preface. It is undoubtedly possible for an intelligent and educated adult to learn a foreign language

perfectly under artificial conditions, except as regards two relatively minor details. Of these the first is perfect pronunciation, since a certain phonetic difficulty can but rarely be overcome after the age of 10 years. The second is an exotic quality exceedingly likely to persist in the speech of anyone who has not grown up in the country where the language in question is spoken. But both of these obstacles can be diminished almost to the vanishing point by sufficiently hard work.

Since words are the raw material of language and since furthermore very little accurate information is available on the size and composition of vocabularies, I have deemed it advisable to carry out, and to report in my Appendix, a series of investigations which, while they are by no means a complete survey of the problem, nevertheless offer to the student certain practical and useful suggestions. Project I considers in a general way what is meant by the term "word", and how many words there are in a language. In Project II I report a research on the size of vocabularies among adults of superior intelligence and education: it appears that such a person has a passive vocabulary of nearly 40,000 words, of which from 20,000 to 30,000 are active. Project III concerns itself with the importance of technical vocabularies in everyday speech. I have devoted Project IV to a demonstration of the notable difference which exists between the vocabulary of the student, which is based upon artificial studies, and that of a child, which is the result of natural methods. In Project V I attempt to determine the ideal nucleus

around which a useful vocabulary should be centered and increased. And finally, in Project VI I report my own experiences, which have endowed me with a French vocabulary perfectly sufficient for the practical employment of the language.

B I B L I O G R A P H I E

BIBLIOGRAPHIE

1. Aldrich-Foster-Roulé: Elementary French, Ginn and Company, 1922

2. Baker, Florence Murphy: The Teaching of French, Houghton Mifflin Company, 1931

3. Cole, Robert D.: Modern Foreign Languages and Their Teaching, D. Appleton and Company, 1931

4. Dewey, John: How We Think, D.C. Heath & Company

5. Dorland: The American Illustrated Medical Dictionary, W.B. Saunders Company, 1914

6. François, Victor E.: Advanced French Prose Composition, American Book Company, 1902

7. Fraser, W.H., and Squair, J.: Complete French Grammar, D.C. Heath & Company, 1921

8. Henmon, V.A.C.: A French Word Book Based on a Count of 400,000 Running Words, Bureau of Educational Research Bulletin No. 3, University of Wisconsin, September, 1934

9. Huse, Howard Russell: The Psychology of Foreign Language Study, The University of North Carolina Press, 1931

10. Jamieson, E.I.: A Standardized Vocabulary for Elementary Spanish, The Modern Language Journal, 1924, pp. 325-333

11. Librairie Larousse: Mémento Larousse encyclopédique et illustré, Paris

12. Meumann, Ernst: Psychology of Learning, D. Appleton and Co.

13. Palmer, Harold E.: The Scientific Study and Teaching of Languages, World Book Company, 1917

14. Pinloche, A.: Vocabulaire par l'image de la langue française, Librairie Larousse, Paris, 1923

15. Rippman, Walter, and Buell, Walter: French Daily Life, Newson & Company, New York, 1901

16. Vander Beke, G.E.: French Word Book, Publications of the American and Canadian Committees on Modern Languages, The Macmillan Company, 1934

17. Wadepuhl, W.: A Standardized Vocabulary for Elementary German, The Modern Language Journal, 1923, pp. 23-30

18. West: Bilingualism, Bureau of Education Occas. Rep., No. 13, Calcutta, 1926

19. Williams, Edwin B.: Technical and Scientific French, D.C. Heath & Company, 1926

20. Wood, Ben D.: A Comparative Study of the Vocabulary of Sixteen French Textbooks, The Modern Language Journal, 1927, pp. 263-289

BOSTON UNIVERSITY
1 1719 02557 2126